

PLUTARQUE

*Vie de Brutus et Vie de Dion*  
*et parallèle des deux vies*

## PLUTARQUE

### VIE DE MARCUS BRUTUS (79-42 av. J.-C.)

Traduction Ricard (1862)

**1.** Marcus Brutus avait pour ancêtre ce Junius Brutus dont les anciens Romains placèrent la statue de bronze dans le Capitole, au milieu de celles de leurs rois ; elle tenait une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait chassé les Tarquins sans retour. Mais ce premier Brutus ayant conservé toute la rudesse de son caractère sans l'adoucir par la culture, semblable à ces épées qui, trempées brûlantes dans l'eau froide, contractent plus de dureté, porta sa haine contre les tyrans jusqu'à faire mourir ses deux fils. Au contraire, Marcus Brutus, dont nous écrivons la vie, s'étant appliqué à former ses mœurs par l'étude de la philosophie et des lettres, ayant ajouté à la douceur et à la gravité de son naturel l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses, avait, ce me semble, reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour la vertu. Aussi ceux même qui ne lui pardonnent pas sa conjuration contre César lui attribuent ce qu'il peut y avoir de glorieux dans cette entreprise ; et ce qu'elle a de plus odieux, ils le mettent sur le compte de Cassius, allié et ami de Brutus, mais qui n'avait ni la simplicité ni la candeur de son caractère.

**2.** Servilie, mère de Brutus, faisait remonter son origine à ce Servilius Ahala qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et exciter des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit sur la place publique, s'approcha de Spurius comme pour lui parler de quelque affaire, et lorsque celui-ci baissa la tête pour l'écouter, il lui enfonça le poignard dans le sein et le tua. Cette descendance est généralement reconnue. Quant à l'origine paternelle de Brutus, ceux qui lui conservent de la haine et du ressentiment, à cause du meurtre de César, soutiennent qu'il ne descend pas de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins : ils prétendent que celui-ci, après avoir fait mourir ses enfants, ne laissa point de postérité ; que d'ailleurs Marcus Brutus était de race plébéienne, fils d'un Brutus intendant de maison, et qu'il n'était parvenu que depuis peu aux dignités de la république. Mais le philosophe Posidonius dit qu'outre

les deux fils de Brutus qui, déjà dans l'adolescence, furent mis à mort par leur père, comme l'histoire le rapporte, il y en avait un troisième, encore en bas âge, qui fut la tige de la famille des Brutus. Il ajoute qu'il existait de son temps des personnages illustres de cette maison, à qui l'on trouvait beaucoup de ressemblance avec la statue de l'ancien Brutus. Mais c'en est assez sur cet objet.

Caton le philosophe était frère de Servilie, mère de Brutus ; ce fut lui surtout que Brutus se montra jaloux d'imiter, comme son oncle. Il devint même son gendre. On peut dire qu'il n'y avait point de philosophe grec dont Brutus ne connût la doctrine ; mais il donna une préférence marquée à l'école de Platon. Il eut peu d'estime pour la nouvelle et la moyenne Académie, et s'attacha particulièrement à l'ancienne. Aussi eut-il toujours la plus grande admiration pour Antiochus l'Ascalonite<sup>1</sup>, dont le frère, nommé Ariston, fut l'ami et le commensal de Brutus : il était moins instruit que bien d'autres philosophes ; mais il ne le cédait à aucun d'eux en sagesse et en douceur<sup>2</sup>. Empylus, dont Brutus et ses amis parlent souvent dans leurs lettres comme d'un de ses commensaux, était un orateur qui a laissé sur le meurtre de César un écrit assez court, intitulé *Brutus*, et qui n'est pas un ouvrage méprisable. Brutus possédait assez bien sa langue pour haranguer les troupes et pour plaider dans le barreau. Il savait aussi la langue grecque ; et l'on voit par ses lettres qu'il savait prendre quelquefois un style laconique et sentencieux. Lorsque la guerre fut commencée, il écrivit en ces termes aux habitants de Pergame : « J'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella : si c'est volontairement, reconnaissez que vous m'avez fait une injustice ; si c'est malgré vous, prouvez-le-moi en m'en donnant de bon gré. » « Vos délibérations, écrivait-il aux Samiens, sont longues, et les effets en sont lents. Quelle pensez-vous qu'en sera la fin ? » Il disait dans une autre lettre, au sujet des habitants de Patare<sup>3</sup> : « Les Xanthiens, dédaignant ma

---

<sup>1</sup> Antiochus l'Ascalonite ou d'Ascalon, ville de Palestine, mort en 69 av. J.-C., est l'un des philosophes académiciens, et le maître de Varron et de Cicéron. Il enseigne à Athènes, Alexandrie, Rome.

<sup>2</sup> Ce frère d'Antiochus, nommé Aritus par Cicéron, a eu, à Athènes, Brutus pour disciple.

<sup>3</sup> Patare, ou Patra, est une ville de Lycie, sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe. La ville de

clémence, ont, dans leur désespoir, fait de leur patrie leur tombeau. Ceux de Patare, en se livrant à ma bonne foi, ont conservé tous les avantages de leur liberté. Choisissez du bon sens des derniers, ou du sort des Xanthiens.

»

**3.** Dès sa première jeunesse, il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre contre Ptolémée. Ce prince s'étant donné lui-même la mort, Caton, que des affaires importantes retenaient à Rhodes, avait chargé Caninius<sup>4</sup>, un de ses amis, de veiller à la conservation des richesses qu'il avait trouvées en Cypre ; mais craignant que Caninius n'en fût pas un gardien fidèle, il écrivit à Brutus de quitter la Pamphylie, où il se rétablissait d'une maladie qu'il avait eue, et de se rendre promptement en Cypre. Cette commission déplaisait à Brutus, soit par les égards qu'il croyait devoir à Caninius, à qui Caton faisait un affront sensible, soit par la nature même de cet emploi, qu'il ne trouvait ni honnête en soi, ni convenable à un jeune homme qui ne s'était encore appliqué qu'à l'étude des lettres. Il fit cependant le voyage, et mit dans sa commission tant d'exactitude et de soin, qu'il mérita les louanges de Caton. Il fit vendre tous les effets de Ptolémée, et porta lui-même à Rome l'argent qu'il en avait tiré.

**4.** Lorsqu'à Rome la division éclata entre César et Pompée, et que dans la guerre qui s'alluma, tout l'empire se partagea entre ces deux rivaux, on ne douta pas que Brutus, dont Pompée avait fait mourir le père, ne se déclarât pour César : mais il sacrifia son ressentiment à l'intérêt public ; et persuadé que les motifs de Pompée pour prendre les armes étaient plus justes que ceux de César, il embrassa la cause du premier. Jusque-là, quand il le rencontrait, il ne daignait pas même lui parler ; il eût cru se rendre coupable d'impiété en adressant la parole au meurtrier de son père : mais alors, ne voyant plus en lui que le chef de la république, il crut devoir marcher sous ses ordres, et se rendit en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le sort avait donné le gouvernement de cette province. Il n'y trouva aucune occasion de se distinguer ; et comme les deux généraux

---

Xanthe, dont il est question ici, se trouve en Lycie, au-dessus de l'embouchure du Xanthe, sur la rive gauche. Ce Xanthe est à distinguer du Xanthe de Troade, qui apparaît dans l'*Illiade*.

<sup>4</sup> Ou Canidius ; cf. *Vie de Caton*.

étaient déjà en présence, prêts à décider de l'empire par le sort des armes, il alla, simple volontaire, en Macédoine, afin de partager le péril commun. Lorsqu'il arriva au camp de Pompée, ce général, qui était assis dans sa tente, fut si surpris et si charmé de le voir, qu'il se leva et l'embrassa devant tout le monde, comme l'officier le plus considérable de son armée. Dans le camp, tout le temps qu'il ne passait pas avec Pompée, il l'employait à l'étude et à la lecture, non seulement les jours que les armées étaient dans l'inaction, mais la veille même de cette grande bataille qui se donna dans la plaine de Pharsale. On était au fort de l'été, il faisait une chaleur extrême, et l'on campait dans un terrain marécageux. Les esclaves qui portaient sa tente n'arrivant pas, quoiqu'il fût très fatigué, il ne se décida que sur le midi à prendre le bain et à se faire frotter d'huile : il fit ensuite un léger repas ; et pendant que les autres officiers ou dormaient, ou songeaient avec inquiétude à la journée du lendemain, il resta jusqu'au soir exposé à l'ardeur du soleil, et s'occupant à faire l'abrégé de l'histoire de Polybe.

**5.** On dit que, dans cette journée, César témoigna pour lui le plus vif intérêt : il recommanda à ses officiers de ne pas le tuer dans le combat, et, s'il se rendait volontairement, de le lui amener ; s'il se défendait contre ceux qui l'arrêteraient, de le laisser aller, et de ne lui faire aucune violence. Il voulait, dit-on, en cela obliger Servilie, mère de Brutus, qui l'aimait éperdument : et comme Brutus naquit pendant que cette passion était dans toute sa force, César se persuada qu'il en était le père. Un jour qu'on traitait dans le sénat de cette importante conjuration de Catilina, qui fut sur le point de renverser la république, Caton et César, qui différaient d'opinion, étant placés l'un près de l'autre, on apporta du dehors un billet à César, qui se mit à le lire à part : Caton s'écria qu'il était horrible à César d'entretenir des relations avec les ennemis de la patrie, et d'en recevoir des lettres. Cette parole ayant causé du tumulte parmi les sénateurs, César passa le billet à Caton, qui le lut tout bas ; et voyant que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, il la lui jeta en disant : « Tiens, ivrogne ; » et il reprit l'opinion qu'il avait commencée. C'est ainsi

que la passion de Servilie pour César était publiquement connue à Rome.

**6.** Après la déroute de Pharsale et la fuite de Pompée vers la mer, son camp ayant été forcé, Brutus se déroba secrètement par une porte qui conduisait à un lieu marécageux, plein d'eaux stagnantes et de roseaux ; il s'y tint caché le reste du jour, et se sauva la nuit à Larisse<sup>5</sup>, d'où il écrivit à César, qui, charmé de le savoir en vie, lui manda de venir le rejoindre ; et non content de lui pardonner, il le traita avec plus de distinction qu'aucun autre de ses amis. Personne ne savait de quel côté Pompée avait fui, et ne pouvait en instruire César, qui, marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut savoir ce qu'il en pensait ; et ses conjectures sur le lieu où Pompée avait dû se retirer lui paraissant fondées sur de meilleures raisons que celles des autres, il suivit son opinion, et marcha droit en Égypte : mais Pompée, qui en effet s'y était retiré, suivant que Brutus le conjecturait, y avait trouvé une mort funeste. Brutus adoucit César en faveur de Cassius, et plaida pour le roi d'Afrique : accablé dans sa défense par le nombre et le poids des accusations, il obtint, à force d'instances, que ce prince conserverait la plus grande partie de son royaume. La première fois que Brutus parla sur cette affaire, César dit à ses amis : « Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme ; mais tout ce qu'il veut, il le veut fortement. » Il est vrai que Brutus, né avec un esprit ferme, ne cédait pas facilement aux prières et à la faveur : toujours guidé par la raison, quelque parti qu'il prît, il se portait par un choix libre à ce qu'il connaissait le meilleur ; et, déployant dans ses actions toute son énergie, il parvenait toujours à ses fins. La flatterie ne pouvait rien sur lui dans les demandes injustes ; et, loin de se laisser vaincre par une imprudente importunité, faiblesse que bien des gens appellent honte de refuser, il la regardait comme une défaite humiliante pour un grand homme : il avait coutume de dire que ceux qui ne pouvaient rien refuser devaient avoir mal usé de la fleur de leur jeunesse.

Quand César fut près de passer en Afrique pour y faire la guerre contre Caton et Scipion, il nomma Brutus gouverneur de la Gaule cisalpine ; et ce

---

<sup>5</sup> Ville de Thessalie.

choix fit le bonheur de cette province. Bien différent des autres gouverneurs, dont l'avarice et l'insolence traitaient les provinces qui leur étaient confiées comme des pays de conquête, Brutus fut pour la sienne la consolation et la fin des calamités précédentes ; et, rapportant à César tout le bien qu'il faisait, il attirait sur lui seul toute la reconnaissance des peuples. Aussi, quand César à son retour traversa l'Italie, le bon état de ces villes fut pour lui le spectacle le plus doux ; et il ne fut pas moins satisfait de Brutus, qui n'avait travaillé qu'à augmenter la gloire du dictateur, qu'il se faisait même un honneur d'accompagner.

7. Il y avait à Rome plusieurs préture, dont la première en dignité, qu'on appelait la préture urbaine, paraissait destinée à Brutus ou à Cassius. On prétend que, déjà refroidis ensemble pour d'autres sujets, ils furent amenés plus facilement, par cette rivalité, à une rupture ouverte, malgré leur alliance, Cassius ayant épousé Junie, sœur de Brutus. D'autres veulent que cette concurrence ait été l'ouvrage de César, qui les avait flattés secrètement l'un et l'autre de l'espoir de cette magistrature. La dispute et l'aigreur furent poussées si loin qu'ils plaidèrent publiquement leur cause. La réputation et la vertu de Brutus militaient en sa faveur contre les nombreux et brillants exploits que Cassius avait faits chez les Parthes. César, après les avoir entendus et en avoir délibéré avec ses amis, avoua que les raisons de Cassius étaient plus justes, mais qu'il fallait donner la première préture à Brutus. Cassius n'eut donc que la seconde ; et il fut bien moins reconnaissant pour celle qu'il avait obtenue, qu'offensé du refus de l'autre.

Brutus disposant de même, sur tout le reste, de la puissance de César, il n'eût tenu qu'à lui d'être le premier de ses amis, et de jouir auprès de lui du crédit le plus absolu ; mais la faction de Cassius s'appliquait à l'en détourner, et l'attirait insensiblement à son parti : non qu'il fût réconcilié avec Cassius depuis la rivalité qui les avait brouillés ; mais les amis de Brutus ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se laisser adoucir et amollir par César, dont les faveurs et les caresses tyranniques avaient bien moins pour objet d'honorer sa vertu, que d'affaiblir son courage et de

l'enchaîner à sa personne.

**8.** César même n'était pas sans quelque soupçon sur son compte, et souvent on lui faisait de lui des rapports défavorables ; mais s'il craignait l'élévation de son âme, sa dignité personnelle et le crédit de ses amis, il se fiait à la bonté de son naturel et de ses mœurs. Cependant quelqu'un étant venu lui dire qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques nouveautés : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien peignés que je crains, mais ces hommes maigres et pâles. » Il désignait par là Brutus et Cassius. Quelque temps après, comme on lui dénonça Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui, il porta la main sur son corps : « Eh ! quoi, dit-il, croyez-vous que Brutus n'attendra pas la fin de ce corps si faible ? » Il voulait faire entendre qu'après lui Brutus était le seul à qui pût appartenir une si grande puissance.

Il est vraisemblable en effet que si Brutus, consentant à être quelque temps le second, eût laissé la puissance de César diminuer peu à peu, et la gloire de ses grands exploits se flétrir, il serait incontestablement devenu le premier dans Rome. Mais Cassius, homme emporté, qui haïssait particulièrement César, bien plus qu'il n'avait avec le public de haine contre la tyrannie, échauffa le courage de Brutus, et lui fit précipiter ses desseins. Aussi disait-on que Brutus haïssait la tyrannie, et Cassius le tyran. Outre quelques autres sujets de plainte qu'il avait contre César, il ne lui pardonnait pas de lui avoir enlevé des lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare pour les jeux de son édilité ; César, qui les trouva dans cette ville quand elle fut prise par Galéus, les avait gardés pour lui. Ces lions devinrent funestes aux Mégariens : lorsqu'ils virent leur ville au pouvoir des ennemis, ils ouvrirent les loges de ces animaux et leur ôtèrent leurs chaînes, pour empêcher les ennemis de se précipiter sur eux ; mais au contraire les lions se jetèrent sur les habitants ; et comme ils fuyaient de tous côtés sans armes, ils furent cruellement déchirés par ces animaux, et excitèrent la pitié des ennemis eux-mêmes.

**9.** On veut que cet affront ait été la principale cause de la conspiration de Cassius contre César ; mais c'est une erreur : Cassius avait toujours eu une

haine naturelle et une aversion invincible contre tous les tyrans ; et dès son enfance même il fit connaître cette disposition. Il allait à la même école que Faustus, fils de Sylla : cet enfant s'étant mis un jour à exalter, à combler d'éloges, au milieu de ses camarades, la puissance absolue de son père, Cassius se leva de sa place, et alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs et les parents de Faustus voulaient poursuivre Cassius en justice ; mais Pompée les arrêta ; et ayant fait venir les deux enfants devant lui, il leur demanda comment la chose s'était passée. Alors Cassius prenant la parole : « Allons, Faustus, lui dit-il, répète devant Pompée, si tu l'oses, ce qui m'a si fort irrité contre toi, afin que je t'applique encore un soufflet. » Tel était Cassius.

**10.** Cependant Brutus était sans cesse excité par les discours de ses amis, par les bruits qui couraient dans la ville, et par des écrits qui le poussaient vivement à exécuter son dessein. Au pied de la statue de Brutus, son premier ancêtre, celui qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait : « Plût à Dieu, Brutus, que tu fusses encore en vie ! » Et l'autre : « Pourquoi, Brutus, n'es-tu pas vivant ! » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était, tous les matins, semé de billets sur lesquels on avait écrit : « Tu dors, Brutus. Non, tu n'es pas véritablement Brutus. » Toutes ces provocations étaient occasionnées par les flatteurs de César, qui, non contents de lui prodiguer des honneurs odieux, mettaient la nuit des diadèmes sur ses statues, dans l'espérance qu'ils engageraient par là le peuple à changer son titre de dictateur en celui de roi ; mais il arriva tout le contraire, comme nous l'avons dit dans sa vie. Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conspiration contre César, ils lui promirent tous d'y entrer, pourvu que Brutus en fût le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, demande moins du courage et de l'audace, que la réputation d'un homme tel que lui, qui commence le sacrifice, et dont la présence seule en garantisse la justice. Sans lui, les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet ; et, après l'avoir terminée, plus suspects aux Romains, qui ne pourraient croire que Brutus ait refusé de prendre part à une action dont le motif aurait été juste et honnête.

Cassius, ayant approuvé leurs raisons, alla trouver Brutus : c'était la première fois qu'il le voyait depuis leur querelle. Après leur réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demande à Brutus s'il compte aller au sénat le jour des ides de mars. « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ce jour-là les amis de César doivent proposer de le faire roi. » Brutus ayant répondu qu'il n'irait pas : « Mais si nous y sommes appelés ? Reprit Cassius. — Alors, répliqua Brutus, mon devoir sera de ne pas me taire, mais de m'y opposer, et de mourir avant de voir expirer la liberté. » Cassius, enhardi par cette réponse : « Quel est donc le Romain, lui dit-il, qui voudrait consentir à votre mort ? Ignorez-tu, Brutus, qui tu es ? Crois-tu que ce soient des tisserands et des cabaretiers, et non pas les premiers et les plus puissants de la ville, qui couvrent ton tribunal des écrits que tu y trouves tous les jours ? Ils attendent des autres préteurs les distributions d'argent, les spectacles, les combats de gladiateurs ; mais ils réclament de toi, comme une dette héréditaire<sup>6</sup>, le renversement de la tyrannie. Ils sont prêts à tout souffrir pour toi, si tu veux te montrer tel qu'ils pensent que tu dois être. » En disant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras, et s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

**11.** Caius (2) Ligarius, accusé devant César pour avoir suivi le parti de Pompée, dont il était l'ami, avait été absous par le dictateur ; mais moins reconnaissant du bienfait qu'irrité du danger qu'il avait couru, il était toujours l'ennemi de César et l'intime ami de Brutus. Celui-ci étant allé le voir, et l'ayant trouvé malade dans son lit : « Ah ! Ligarius, lui dit-il, dans quel temps tu es malade ! » Ligarius, se soulevant et s'appuyant sur le coude : « Brutus, dit-il en lui serrant la main, si tu formes quelque entreprise digne de toi, je me porte bien. »

**12.** Dès lors ils sondèrent secrètement leurs amis, et les personnes en qui ils avaient confiance ; ils leur faisaient part de leur projet, et choisissaient les conjurés non seulement entre leurs amis, mais encore parmi ces hommes dont l'audace et le mépris de la mort leur étaient plus connus. C'est pour cela qu'ils cachèrent leur dessein à Cicéron, celui de tous leurs

---

<sup>6</sup> Allusion à la descendance du premier Brutus, celui qui chasse les Tarquins.

amis sur l'affection et la fidélité duquel ils pouvaient le plus compter : mais naturellement il manquait d'audace ; et l'âge lui ayant donné de plus cette timide circonspection des vieillards<sup>7</sup>, il voulait par le seul raisonnement porter tout ce qu'on proposait au dernier degré de sûreté. Ces considérations leur firent craindre que, dans une entreprise qui demandait de la célérité, il n'émoussât leur courage et ne ralentît leur ardeur. Brutus ne s'en ouvrit pas non plus à deux autres de ses amis, Statilius, le philosophe épicurien, et Favonius, l'émule de Caton, parce qu'un jour, dans un entretien philosophique qu'il avait avec eux, ayant jeté, pour les sonder, un propos vague qu'il fit venir de loin par un long détour, Favonius avait répondu qu'une guerre civile était bien plus funeste que la plus injuste monarchie ; et Statilius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait pas au danger pour des insensés et des méchants.

Labéon, présent à cet entretien, réfuta vivement ces deux philosophes ; mais Brutus n'insista pas davantage, comme si cette question lui eût paru difficile à décider. Le lendemain il alla chez Labéon, et lui fit part du projet, dans lequel Labéon entra avec ardeur. On fut d'avis de gagner un autre Brutus, surnommé Albinus : non qu'il fût homme actif et courageux ; mais il entretenait pour les spectacles publics un certain nombre de gladiateurs, ce qui lui donnait un certain pouvoir ; et d'ailleurs César avait confiance en lui. Lorsque Labéon et Cassius lui en parlèrent, il ne répondit rien : mais il alla trouver Brutus en particulier ; et ayant su de lui-même qu'il était le chef de la conspiration, il s'engagea volontiers à le seconder de tout son pouvoir. La réputation de Brutus en attira un grand nombre d'autres des plus considérables d'entre les Romains ; et tous, sans s'être liés par aucun serment, sans s'être donné mutuellement la foi au milieu des sacrifices, ils gardèrent si bien le secret, et l'ensevelirent dans un si profond silence en le renfermant dans les seuls conjurés, que malgré les avertissements que les dieux en donnèrent par des prédictions, des prodiges et des signes des victimes, personne ne crut à ce projet.

**13.** Brutus, qui voyait les personnages de Rome les plus illustres par leur

---

<sup>7</sup> Il a alors 63 ans.

naissance, leur courage et leurs vertus, attacher leur fortune à la sienne, et qui considérait toute la grandeur du péril auquel ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même, et de ne rien laisser échapper au dehors qui pût trahir sa pensée : mais rentré dans sa maison, et surtout la nuit, il n'était plus le même ; l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut ; il s'enfonçait dans les réflexions qui lui faisaient sentir toutes les difficultés de son entreprise. Sa femme, qui était auprès de lui, s'aperçut bientôt qu'il éprouvait un trouble extraordinaire, et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile dont il avait peine à trouver l'issue. Porcia, comme nous l'avons dit, était fille de Caton ; Brutus, dont elle était cousine, l'avait épousée jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, qui lui avait laissé un fils du même nom que son père, et dont on a encore un petit ouvrage intitulé *Mémoires de Brutus*. Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie, et qui aimait tendrement son mari, joignait à une grande élévation d'esprit beaucoup de prudence et de bon sens : elle ne voulut demander à Brutus le secret dont il était si occupé qu'après avoir fait l'épreuve de son courage. Elle prit un de ces petits couteaux dont les barbiers se servent pour faire les ongles, et, ayant renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la cuisse une incision profonde, d'où il sortit une grande quantité de sang, et qui lui causa bientôt après des douleurs très vives et une fièvre violente accompagnée de frissons. Brutus était dans la plus vive inquiétude sur un état si alarmant, lorsque sa femme, au fort de la douleur, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille de Caton, et je suis entrée dans ta maison, pour être associée à tous tes biens et à tous tes maux. Tu ne m'as donné, depuis mon mariage, aucun sujet de plainte : mais moi, quelle preuve puis-je te donner de ma reconnaissance et de ma tendresse, si tu ne me crois capable ni de supporter avec toi un accident qui demande du secret, ni de recevoir une confiance qui exige de la fidélité ? Je sais qu'en général on croit les femmes trop faibles pour garder un secret : mais, Brutus, une bonne éducation et le commerce des personnes vertueuses ont de l'influence sur les mœurs ; et j'ai l'avantage d'avoir Caton pour père et Brutus pour mari. Cependant je n'ai pas tellement compté sur ce double appui, que je ne me sois assurée que je

serais invincible à la douleur. » En même temps elle lui montre sa plaie, et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel, et demande aux dieux de lui accorder un tel succès dans son entreprise, qu'il soit jugé digne d'être l'époux de Porcia, et aussitôt il lui fait donner tous les secours que son état exigeait.

**14.** Le jour ayant été fixé pour une assemblée du sénat, à laquelle il paraissait certain que César se rendrait, les conjurés le prirent pour l'exécution de leur dessein. Ils devaient s'y trouver tous réunis, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon : autour d'eux devaient être les personnages les plus distingués de Rome, qui, voyant une si grande entreprise exécutée, se déclareraient à l'instant les défenseurs de la liberté. Le lieu même semblait leur être indiqué par la Providence, comme le plus favorable à leur dessein : c'était un des portiques qui environnent le théâtre, et dans lequel est une salle garnie de sièges, où la ville avait placé une statue de Pompée, lorsqu'il avait embelli ce quartier en y faisant construire ce théâtre et ces portiques. Ce fut là qu'on convoqua le sénat pour le quinze de mars, jour que les Romains appellent les ides ; et il semblait qu'une divinité amenât César en ce lieu, pour venger par sa mort celle de Pompée. Lorsque le jour fut venu, Brutus, sans avoir d'autre confident de son dessein que sa femme, sort de chez lui avec un poignard sous sa robe, et se rend au sénat. Les autres conjurés s'étaient assemblés chez Cassius, d'où ils accompagnèrent à la place publique son fils, qui, ce jour-là, prenait la robe virile. Ils entrèrent de là dans le portique de Pompée, et attendirent César, qui devait bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui aurait su le projet qu'on allait exécuter n'eût pu s'empêcher d'admirer la constance, je dirais presque l'impassibilité des conjurés à l'approche d'un si grand danger. Plusieurs d'entre eux, obligés, comme préteurs, de rendre la justice, non seulement écoutaient avec la plus grande tranquillité les différends des parties, comme s'ils eussent eu l'esprit très libre ; mais encore, par l'application extrême qu'ils y apportaient, ils rendaient les sentences les plus exactes et les mieux motivées. Un accusé qui venait d'être condamné, et qui refusait de payer l'amende, en ayant appelé à

César en faisant beaucoup de cris et de protestations ; Brutus, jetant les yeux sur l'assemblée : « César, dit-il, ne m'empêche pas, et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois. »

**15.** Cependant il survint plusieurs accidents bien faits pour les troubler : le premier et le plus inquiétant, ce fut le retardement de César, qui arriva lorsque le jour était déjà fort avancé. Comme il n'avait pu obtenir des sacrifices favorables, sa femme l'avait retenu, et les devins lui avaient défendu de sortir. Un second sujet d'inquiétude, c'est qu'un homme s'étant approché de Casca, l'un des conjurés, et l'ayant pris par la main : « Casca, lui dit-il, tu m'as fait mystère de ton secret ; mais Brutus m'a tout dit. » Casca fut fort étonné ; mais cet homme reprenant la parole en riant : « Et comment, lui dit-il, serais-tu devenu en si peu de temps assez riche pour briguer l'édilité ? » Sans ces dernières paroles, Casca, trompé par l'équivoque de son discours, allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils donnent un heureux succès au dessein que vous méditez ; mais je vous conseille de ne pas perdre un moment, car l'affaire n'est plus « secrète. » Il les quitta aussitôt, leur laissant dans l'esprit de grands soupçons que la conjuration était découverte.

Dans ce moment un esclave de Brutus vient, en courant, lui annoncer que sa femme se meurt : Porcia, pleine d'inquiétude sur l'événement, et ne pouvant supporter le poids de son chagrin, avait bien de la peine à se tenir dans sa maison : au moindre cri, au plus léger bruit qu'elle entendait, tressaillant de tout son corps, comme les femmes qui sont saisies de la fureur des bacchantes, elle allait demander à tous ceux qui revenaient de la place ce que faisait Brutus ; et à tout moment elle envoyait pour en savoir des nouvelles. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces lui manquèrent. L'agitation violente que lui causait son inquiétude la jeta dans un tel accablement, qu'elle n'eut pas le temps de rentrer dans sa chambre ; pendant qu'elle était assise dans sa cour, elle tomba dans une défaillance qui la priva de tout sentiment ; son visage en fut défiguré, et

elle perdit l'usage de la voix. Quand ses femmes la virent dans cet état, elles poussèrent des cris affreux qui attirèrent les voisins, et le bruit de sa mort se répandit promptement dans la ville : mais revenue bientôt de son évanouissement, et ayant repris ses sens, les soins que ses femmes lui donnèrent la remirent dans son état naturel. La nouvelle de sa mort jeta Brutus dans le plus grand trouble ; cependant son malheur personnel ne lui fit pas abandonner l'intérêt public, et il ne sortit pas du sénat pour aller chez lui.

**16.** Déjà l'on annonçait l'arrivée de César en litière ; alarmé des signes défavorables des victimes, il avait résolu de ne terminer ce jour-là aucune affaire importante, et de proroger l'assemblée du sénat, sous prétexte d'une indisposition. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas, celui qui un peu auparavant avait souhaité à Brutus et à Cassius l'heureux succès de leur entreprise, s'étant emparé de César, eut avec lui un long entretien, auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les conjurés (car je puis leur donner ce nom<sup>8</sup>), ne pouvant pas entendre ce qu'il disait, conjecturèrent, d'après le soupçon qu'ils avaient de Lénas, qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée de la conjuration. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres, et s'avertissent, par l'air de leur visage, de ne pas attendre qu'on vienne les saisir, et de prévenir cet affront par une mort volontaire. Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes, pour en tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive, plutôt que d'une accusation. Il ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas du secret ; mais par la gaieté qu'il montra sur son visage il rassura Cassius ; et bientôt après Lénas, ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

**17.** Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le

---

<sup>8</sup> La qualification de conjuré est très négative. Plutarque semble craindre de la leur donner, car bien des gens approuvaient l'action de Brutus et de Cassius.

siège de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire ; et Cassius portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua, comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte : et en lui parlant, il le retint hors de la salle. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur ; et dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber, pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes ; et, prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes ; et comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Tullius, lui prenant la robe des deux mains, lui découvre les épaules ; et Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard, et lui porte le premier, le long de l'épaule, un coup dont la blessure ne fut pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie dans sa langue : « Scélérat de Casca, que fais-tu ? » Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers ; mais dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca qu'il tenait encore, et se couvrant la tête de sa robe, il livre son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulut avoir part au meurtre, reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang.

**18.** Quand César eut expiré. Brutus, s'avancant au milieu de la salle, voulut parler pour rassurer et retenir le sénat ; mais les sénateurs, saisis d'effroi, prirent la fuite en désordre. Ils se précipitaient tous vers la porte, quoiqu'ils ne fussent ni poursuivis ni pressés par personne : car les conjurés avaient pris la ferme résolution de ne tuer que César et d'appeler tous les citoyens à la liberté. Lorsqu'ils formèrent le projet de la conjuration, ils voulaient tous qu'avec César, on tuât aussi Antoine, homme fier et insolent, partisan déclaré de la monarchie, à qui sa familiarité habituelle avec les soldats donnait un grand crédit sur les troupes. Un motif plus fort encore, c'est que son audace et son ambition

naturelles étaient encore fortifiées par la dignité du consulat, qu'il partageait avec César. Brutus combattit cet avis, d'abord parce qu'il était contraire à toute justice ; eu second lieu, par l'espoir qu'il leur donna du changement d'Antoine. Il ne désespérait pas qu'un homme d'un caractère élevé, ambitieux et avide de gloire, quand il verrait César mort, ne s'enflammât, à leur exemple, d'une noble émulation pour la vertu, et ne voulût contribuer à la liberté de sa patrie. Ces réflexions sauvèrent Antoine, qui, le jour du meurtre de César, profitant de la frayeur publique, prit la fuite, déguisé en homme du peuple. Brutus et les autres conjurés se retirèrent au Capitole, les mains teintes de sang ; et montrant aux Romains leurs poignards nus, ils les appelaient à la liberté. Au premier bruit de cet événement, ce ne fut dans toutes les rues que courses et cris confus de gens qui augmentaient ainsi le trouble et l'effroi ; mais quand ils virent qu'il ne se commettait point d'autre meurtre, et qu'on ne pillait rien de ce qui était exposé en public, alors les sénateurs et un grand nombre d'autres citoyens, reprenant courage, se rendirent au Capitole auprès des conjurés. Le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un discours analogue aux circonstances, et propre à gagner ses bonnes grâces : aussi fut-il approuvé et loué par le peuple même, qui cria aux conjurés de descendre du Capitole. Encouragés par cette invitation, ils se rendirent sur la place, où ils furent suivis par la multitude. Les plus illustres d'entre les citoyens avaient Brutus au milieu d'eux : et lui formant ainsi l'escorte la plus honorable, ils le conduisirent du Capitole à la tribune. Ils imposèrent à la populace, quoiqu'elle fût composée de gens ramassés au hasard, et tout prêts à exciter une sédition : leur respect pour Brutus les tint en silence, et ils observèrent le plus grand ordre.

Quand il s'avança pour leur parler, ils l'écoutèrent paisiblement ; mais ils firent voir combien ce meurtre leur déplaisait, lorsque Cinna, dans le discours qu'il leur lit, ayant commencé par accuser César, ils entrèrent en fureur, et vomirent contre lui tant d'injures, que les conjurés se retirèrent une seconde fois dans le Capitole. Brutus, qui craignit de s'y voir assiégé, renvoya les principaux d'entre ceux qui l'y avaient suivi, ne trouvant pas

juste de faire partager le péril à ceux qui n'avaient pas eu de part à l'action.

**19.** Cependant le lendemain le sénat s'assembla dans le temple de la Terre, où Antoine, Plancus et Cicéron ayant proposé une amnistie et invité tout le monde à la concorde, le sénat arrêta que non seulement on donnerait une sûreté entière aux conjurés, mais encore que les consuls feraient un rapport sur les honneurs qu'il fallait leur décerner : le décret fut porté, et le sénat se sépara. Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui en descendirent aussitôt. Quand tout le monde fut réuni, on s'embrassa avec beaucoup de cordialité. Cassius soupa chez Antoine, et Brutus chez Lépидus ; les autres conjurés furent emmenés par leurs amis ou par les personnes de leur connaissance. Le lendemain, dès le point du jour, le sénat s'assembla de nouveau, et remercia Antoine, dans les termes les plus honorables, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. On combla Brutus d'éloges, et l'on distribua les provinces : l'île de Crète fut décernée à Brutus, et l'Afrique à Cassius ; Trébonius eut l'Asie, Cimber la Bithynie, et l'on donna à l'autre Brutus la Gaule qui s'étend aux environs du Pô.

**20.** Ces dispositions faites, on parla du testament de César et de ses funérailles : Antoine demanda qu'on fît une lecture publique du testament, et qu'on l'enterrât à la vue de tout le peuple, parce que des obsèques faites secrètement et sans aucune distinction pourraient l'irriter. Cassius combattit avec force cette proposition ; Brutus céda, et consentit à la demande d'Antoine. Ce fut de sa part une seconde faute : il en avait fait une première en épargnant Antoine, et fortifiant contre les auteurs de la conjuration un ennemi aussi dangereux que puissant ; celle de laisser à Antoine la faculté de faire, comme il le voudrait, les funérailles de César ne fut pas moins funeste que la première. D'abord le legs de soixante-quinze drachmes par tête que César laissait aux Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au-delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant le temple de la Fortune, excitèrent dans tous les citoyens une affection singulière pour lui, et de vifs regrets de sa mort. Son corps ayant été porté sur la place, Antoine fit, suivant l'usage, son oraison funèbre ; et

voyant le peuple ému par ses discours, pour exciter davantage sa compassion, il prit la robe de César toute sanglante, et la déployant à ses yeux, il lui montra les coups dont elle était percée, et le grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Dès ce moment il n'y eut plus aucun ordre parmi toute cette populace : les uns criaient qu'il fallait exterminer les meurtriers ; les autres, renouvelant ce qu'on avait fait aux funérailles de Clodius, cet orateur séditieux, arrachant des boutiques les bancs et les tables, et les mettant en un tas, dressent un grand bûcher, sur lequel ils placent le corps de César, et le font brûler au milieu des temples et d'autres lieux d'asile regardés comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, ces factieux s'en approchant chacun de son côté, prennent des tisons ardents, et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu ; mais comme ils s'étaient fortifiés d'avance, ils repoussèrent ce danger.

Un poète nommé Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, qui même avait été l'ami de César, eut un songe dans lequel il crut voir César qui l'invitait à souper : il avait refusé d'abord son invitation ; mais enfin César le pressant et lui faisant même une sorte de violence, l'avait pris par la main, et l'avait mené dans un lieu vaste et obscur, où Cinna le suivait en frissonnant d'horreur.

**21.** Cette vision lui fit une impression si forte, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Cependant le matin, quand on emporta le corps de César, il eut honte de ne pas accompagner le convoi, et il se rendit sur la place, où il trouva le peuple déjà fort aigri. Quand on le vit, il fut pris pour cet autre Cinna qui dans la dernière assemblée avait mal parlé de César ; et le peuple, s'étant jeté sur lui, le mit en pièces. Brutus et les autres conjurés, craignant le même sort, surtout depuis le changement d'Antoine, sortirent de la ville et se retirèrent à Antium<sup>9</sup>, pour y attendre que la fureur du peuple fût passée, et dans l'intention de retourner à Rome quand les esprits seraient plus calmes ; ils l'espéraient bientôt d'une multitude aussi inconstante qu'impétueuse dans ses mouvements. D'ailleurs ils pouvaient compter sur l'affection du sénat, qui, à la vérité, n'avait fait aucune information contre

---

<sup>9</sup> Ville du Latium, près de la mer, à quelque 50 km de la Rome.

ceux qui avaient mis en pièces Cinna, mais qui avait poursuivi et fait arrêter les séditeux qui, avec des tisons ardents, avaient voulu mettre le feu aux maisons des conjurés.

Déjà même le peuple, mécontent d'Antoine, qui semblait vouloir succéder à la tyrannie de César, désirait Brutus, et espérait le voir bientôt à Rome, pour y célébrer les jeux qu'il devait donner comme préteur. Mais Brutus ayant su qu'un grand nombre de soldats vétérans, de ceux qui avaient reçu de César, pour récompense de leurs services, des terres et des maisons dans des colonies, lui dressaient des embûches, et se glissaient par pelotons dans la ville, il n'osa pas y retourner. Son absence ne priva pas le peuple du spectacle des jeux ; ils furent célébrés avec une magnificence extraordinaire. Brutus voulut que rien n'y fût épargné : il avait fait acheter un très grand nombre d'animaux féroces ; il défendit qu'on en donnât ou qu'on en réservât un seul, et commanda qu'ils fussent tous employés dans les jeux. Il alla lui-même jusqu'à Naples, pour y louer plusieurs comédiens ; et comme il désirait d'en avoir un nommé Canutius, qui avait le plus grand succès sur les théâtres, il en écrivit à ses amis, et les pria de ne rien négliger pour l'engager à paraître dans ces jeux : car il ne croyait pas convenable de forcer aucun Grec. Il écrivit aussi à Cicéron, pour le prier instamment d'y assister.

**22.** Telle était la situation des affaires à Rome, lorsque l'arrivée du jeune Octave vint leur donner une nouvelle face. Il était fils de la nièce du dictateur, qui l'avait adopté et institué son héritier. Il était à Apollonie, lorsque César fut tué : il y suivait le cours de ses études, en attendant que son oncle l'emmenât à l'expédition qu'il avait projetée contre les Parthes. Mais il n'eut pas plutôt appris la mort de César, qu'il se rendit à Rome, où d'abord, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, il prit le nom de César ; et ayant distribué aux citoyens l'argent que le dictateur leur avait légué, il les excita contre Antoine, et par ses largesses attira dans son parti un grand nombre de vétérans qui avaient servi sous César. Cicéron, n'écoutant que sa haine contre Antoine, se déclara pour le jeune César, et en fut vivement repris par Brutus, qui lui reprocha de ne pas craindre un

maître, mais seulement un maître qui le haïssait ; et qu'en faisant dans ses discours et dans ses lettres l'éloge de la douceur de César, il ne cherchait qu'à se ménager une servitude moins dure. « Mais nos ancêtres, ajoutait-il, n'ont jamais supporté les maîtres même les plus doux. Pour moi, jusqu'à ce moment, je ne suis décidé ni pour la guerre, ni pour la paix ; la seule chose qui soit bien arrêtée dans mon esprit, c'est de n'être jamais esclave de personne : mais ce qui m'étonne, c'est que Cicéron, qui craint les dangers d'une guerre civile, ne redoute pas l'infamie d'une paix déshonorante, et qu'il ne veuille d'autre récompense d'avoir chassé Antoine de la tyrannie, que de nous donner César pour tyran. »

**23.** Tel se montra Brutus dans les premières lettres qu'il écrivit. Déjà Rome se partageait entre César et Antoine ; les armées étaient comme à l'encan, et se vendaient à celui qui mettait la plus haute enchère. Brutus alors, désespérant de rétablir les affaires, prit le parti de quitter l'Italie ; et traversant par terre la Lucanie, il se rendit à Élée, sur le bord de la mer. Porcia, qui devait de là retourner à Rome, s'efforçait de cacher la douleur que lui causait sa séparation d'avec son mari : mais son courage échoua à l'aspect d'un tableau dont le sujet était tiré de l'histoire grecque : il représentait les adieux d'Hector et d'Andromaque. qui recevait, des mains de son mari, Astyanax ; son fils encore enfant, et tenait les yeux fixés sur Hector. La vue de ce tableau, en rappelant à Porcia son propre malheur la fit fondre en larmes ; elle alla le considérer plusieurs fois dans le jour : et chaque fois cette image de sa situation renouvelait ses pleurs.

**24.** D'Élée, Brutus se rendit par mer à Athènes, où le peuple le reçut avec de vives acclamations, et fit pour lui des décrets honorables. Il demeura chez un de ses anciens hôtes, et allait tous les jours entendre Théomneste, philosophe académicien, et Cratippe, qui était de la secte du Lycée. Là, s'entretenant avec eux de matières philosophiques, il paraissait vivre dans un grand loisir, et ne s'occuper d'aucune affaire ; cependant il se préparait secrètement à la guerre, sans qu'on en eût aucun soupçon : il envoya Hérostrate en Macédoine, pour attirer à son parti les commandants des troupes de cette province ; il fit venir auprès de lui les jeunes Romains qui

faisaient leurs études à Athènes, entre lesquels était le fils de Cicéron, à qui Brutus donne les plus grands éloges : il dit de lui qu'endormi comme éveillé, il conservait toujours un grand courage, et une haine décidée contre les tyrans. Lorsqu'il eut commencé à se mettre ouvertement à la tête des affaires, il apprend que des vaisseaux romains, qui venaient d'Asie chargés de richesses, étaient commandés par un homme honnête, avec lequel il était fort lié, il va au-devant de lui, et l'ayant rencontré près de Caryste<sup>10</sup>, le détermine à lui livrer ses vaisseaux : ce jour même il lui donne à souper, et le traite avec magnificence ; c'était par hasard le jour anniversaire de la naissance de Brutus. Lorsqu'on eut commencé à boire, on fit des libations pour la victoire de Brutus et pour la liberté des Romains. Brutus, voulant encourager ses convives, demande une plus grande coupe, et, la tenant dans sa main, prononce ce vers de Patrocle à Hector, que rien n'avait amené :

*Apollon et mon sort ont terminé ma vie.*

Ou ajoute qu'à Philippes, lorsqu'il sortit de sa tente pour aller livrer le dernier combat, il donna pour mot à ses soldats, Apollon ; et l'on pensa que ce vers qu'il avait prononcé était comme le présage de sa défaite.

**25.** Quelques jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes sur l'argent qu'il portait en Italie. Tous les soldats de Pompée qui erraient encore dans la Thessalie vinrent le joindre avec plaisir, il enleva cinq cents chevaux que Cinna conduisait à Dolabella en Asie ; et s'étant transporté par mer à Démétriade<sup>11</sup>, où l'on faisait pour Antoine un enlèvement considérable d'armes que Jules César avait préparées pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius lui remit son gouvernement de Macédoine ; et tous les rois, tous les princes voisins s'étant unis avec lui, le secondèrent de tout leur pouvoir. Il apprit en même temps que Caius, frère d'Antoine, arrivait d'Italie, pour aller à Apollonie et à Épidamne<sup>12</sup>, prendre le commandement des troupes que Gabinius avait sous ses ordres.

---

<sup>10</sup> Ou Carystos. Ville d'Eubée, près de laquelle il y avait des carrières où l'on trouvait de l'amiante.

<sup>11</sup> Ancienne ville de Grèce, sur le golfe Pélasgique, en mer Égée.

<sup>12</sup> Apollonie. Ville d'Illyrie ; Épidamne ou Dyrrachium, ville de la même province.

Brutus voulant le prévenir, et enlever ses troupes avant son arrivée, part à l'instant avec ce qu'il avait de soldats, les conduit, pendant une neige abondante, à travers des chemins raboteux et difficiles, et devance de beaucoup ceux qui portaient ses provisions. Quand il fut près d'Épidamne, la difficulté de la marche et la rigueur du froid lui causèrent la *boulimie*<sup>13</sup>, maladie qu'éprouvent également les hommes et les animaux quand ils se sont fatigués à marcher dans la neige, soit que la chaleur naturelle, concentrée dans l'intérieur par le froid et par la densité de l'air, consume promptement la nourriture qu'ils ont prise, soit que la vapeur subtile et incisive de la neige, pénétrant le corps, fasse exhaler et dissiper au dehors la chaleur intérieure : car les sueurs, qui sont un des symptômes de cette maladie, semblent être l'effet de cette dissipation que subit la chaleur, lorsqu'elle est saisie par le froid à la superficie du corps.

**26.** Brutus donc était tombé en défaillance ; et personne, dans son camp, n'ayant rien à lui donner, ses domestiques furent forcés d'avoir recours aux ennemis ; ils s'approchèrent des portes de la ville, et demandèrent du pain aux premières gardes : ces soldats n'eurent pas plutôt appris l'accident de Brutus, qu'ils lui apportèrent eux-mêmes de quoi manger et boire. En reconnaissance de ce service, Brutus, quand il eut pris la ville, traita avec humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les habitants, par rapport à eux.

Caïus Antonius, étant entré dans Apollonie, fit appeler à lui tous les soldats répandus dans les environs ; mais quand il les vit aller rejoindre Brutus, et qu'il reconnut dans les Apolloniates une disposition à les imiter, il abandonna la ville, et s'en alla à Buthrote<sup>14</sup> ; il perdit en chemin trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Ayant ensuite entrepris de forcer les postes que les troupes de Brutus occupaient autour de Byllis<sup>15</sup>, il engagea contre Cicéron<sup>16</sup> un combat dans lequel il fut battu : car Brutus

---

<sup>13</sup> Grande faim.

<sup>14</sup> Ville d'Épire, où était basée une colonie romaine.

<sup>15</sup> Ville maritime d'Illyrie, qu'Étienne de Byzance dit avoir été fondée par les Myrmidons sous la conduite de Néoptolème.

<sup>16</sup> Le fils de l'orateur.

employait déjà ce jeune homme, auquel il dut de grands succès. Brutus, de son côté, ayant surpris Caius Antonius dans des endroits marécageux, et loin de son poste, empêcha ses soldats de le charger ; il se contenta de le faire envelopper, et leur ordonna d'épargner des troupes qui seraient bientôt à eux : ce qui arriva en effet ; elles se rendirent avec leur général, et par là Brutus se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable. Caius resta longtemps auprès de lui, traité avec honneur, et conservant même les marques du commandement, quoique plusieurs amis de Brutus, et Cicéron même, lui écrivissent de Rome pour le presser de s'en défaire ; mais s'étant aperçu qu'il travaillait secrètement à lui débaucher ses capitaines et à exciter du mouvement, il l'envoya sur une galère, où il le fit garder avec soin. Les soldats qu'il avait corrompus s'étant retirés à Apollonie, d'où ils écrivirent à Brutus de venir les trouver, il leur répondit qu'il n'était pas d'usage chez les Romains que des soldats rebelles mandent leur général ; que c'était à eux à venir solliciter leur pardon et apaiser sa colère. Ils se rendirent auprès de lui, et par leurs prières ils obtinrent leur grâce.

**27.** Brutus se disposait à passer en Asie, lorsqu'il apprit les changements arrivés dans Rome. Le jeune César, fortifié par le sénat contre la puissance d'Antoine, ne l'avait pas eu plutôt chassé d'Italie, qu'il se rendit lui-même redoutable ; il demandait le consulat, contre les dispositions des lois, et entretenait de grandes armées dont la ville n'avait aucun besoin. Mais ensuite voyant le sénat, mécontent de sa conduite, jeter les yeux sur Brutus. lui confirmer ses anciens gouvernements, et lui en décerner de nouveaux, il craignit lui-même, et il rechercha l'amitié d'Antoine. En même temps il investit Rome de troupes, et se fit donner le consulat, ayant à peine atteint l'âge de l'adolescence ; car il n'était que dans sa vingtième année, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*. Il appela tout de suite en justice Brutus et les autres conjurés, pour avoir fait périr, sans aucune formalité de justice, le premier et le plus grand personnage de Rome par ses dignités. Il nomma Lucius Cornificius et Agrippa pour accusateurs, le premier de Brutus, et le second de Cassius.

Les accusés n'ayant pas comparu, il força les juges de les condamner par

contumace. Lorsque le héraut appela, suivant l'usage, Brutus du haut de la tribune, pour comparaître, le peuple en gémit, dit-on, hautement ; et les citoyens les plus honnêtes, baissant la tête, gardèrent un profond silence : on vit même Publius Silicius<sup>17</sup> verser des larmes ; et cette marque de sensibilité le fit mettre, dans la suite, au nombre des proscrits. Enfin César, Antoine et Lépide s'étant réconciliés, partagèrent entre eux les provinces, et proscrivirent deux cents citoyens qu'ils vouèrent à la mort, et Cicéron fut une des victimes.

**28.** Brutus, à qui ces nouvelles furent portées en Macédoine, faisant céder sa douceur à tant de cruautés, écrivit à Hortensius de faire mourir Caius Antonius, par représailles de la mort de Cicéron et de Brutus. dont l'un était son ami et l'autre son parent. Dans la suite, Antoine ayant fait Hortensius prisonnier, à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frère. Brutus, en apprenant la mort de Cicéron, dit qu'il en avait moins de douleur, que de honte de ce qui l'avait causée ; qu'il blâmait ses amis de Rome, qui devaient s'imputer à eux-mêmes plus qu'à leurs tyrans l'esclavage dans lequel ils étaient tombés, puisqu'ils ne craignaient pas de voir et de souffrir des indignités dont ils n'auraient pas dû supporter même le récit. Quand il eut conduit en Asie son armée, déjà nombreuse et puissante, il fit équiper une flotte dans la Bithynie et à Cyzique ; et pendant ce temps-là il parcourut par terre la province, rétablit la tranquillité dans les villes, et donna audience aux gouverneurs. Il écrivit aussi à Cassius de quitter l'Égypte et de venir le joindre en Syrie. « Ce n'est pas, lui disait-il, pour acquérir l'empire, mais pour délivrer notre patrie de la servitude et opprimer les tyrans, que nous avons rassemblé des armées : au lieu donc d'errer de côté et d'autre, il faut toujours nous souvenir du but que nous nous sommes proposé ; et pour ne pas nous en écarter, ne nous éloignons pas de l'Italie, mais rapprochons-nous-en le plus tôt que nous pourrons, afin d'aller au secours de nos concitoyens. » Cassius ayant goûté ses raisons, se mit en marche pour aller le trouver. Brutus alla au-devant de lui, et ils se rencontrèrent près de Smyrne : c'était leur première entrevue

---

<sup>17</sup> Silicius Coronas, chez Dion (XLVI, 49), qui déclare Brutus innocent.

depuis qu'ils s'étaient séparés au port du Pirée, pour aller l'un en Macédoine et l'autre en Syrie. Ce fut pour eux un grand sujet de joie ; et la vue des troupes qu'ils avaient l'un et l'autre sous leurs ordres augmenta beaucoup leur confiance. Ils étaient partis d'Italie comme des bannis méprisables, sans argent, sans armes, sans un seul vaisseau armé, sans un soldat, enfin sans une seule ville qui fût dans leurs intérêts ; et après un espace de temps assez court, ils se trouvaient réunis, à la tête d'une flotte puissante, d'une infanterie et d'une cavalerie nombreuses, avec de l'argent pour les entretenir ; et ils étaient en état de disputer, les armes à la main, l'empire à leurs ennemis.

**29.** Cassius désirait de rendre à Brutus autant d'honneur qu'il en recevait de lui ; mais Brutus, par égard pour son âge et pour la faiblesse de son tempérament, qui ne pouvait pas soutenir la fatigue, le prévenait presque toujours, et allait le plus souvent chez lui. Cassius avait la réputation d'être un grand homme de guerre : mais il était violent, et ne savait gouverner que par la crainte ; avec ses amis il aimait à railler, et se livrait trop à la plaisanterie. Brutus, aimé du peuple pour sa vertu, chéri de ses amis, admiré de tous les gens honnêtes, n'était pas haï même de ses ennemis. Il devait cette affection générale à son extrême douceur, à une élévation d'esprit peu commune, à une fermeté d'âme qui le rendait supérieur à la colère, à l'avarice et à la volupté. Toujours droit dans ses jugements, inflexible dans son attachement à tout ce qui était juste et honnête, il se concilia surtout la bienveillance et l'estime publiques, par la confiance qu'on avait dans la pureté de ses vues. On n'espérait pas que le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût soumis sa puissance aux lois ; on croyait au contraire qu'il serait toujours resté maître de la république, sous le nom de consul, de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce, pour consoler le peuple de la perte de sa liberté. Pour Cassius, dont on connaissait l'emportement et la colère, que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on était persuadé que s'il faisait la guerre, s'il courait de pays en pays, s'il s'exposait à tous les dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens, que pour s'assurer à lui-même une

grande autorité.

Dans des temps antérieurs à celui dont nous parlons, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient leur patrie comme le prix ou plutôt comme la proie du vainqueur, avouaient franchement qu'ils n'avaient combattu que pour la réduire en servitude : mais Brutus n'entendit jamais ses ennemis mêmes lui reprocher ses vues tyranniques ; et Antoine dit un jour, devant plusieurs témoins, que Brutus était le seul qui en conspirant contre César n'eût été conduit que par la grandeur et la beauté de l'entreprise ; mais que tous les autres y avaient été poussés par la haine et l'envie qu'ils portaient à César. Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles évidemment qu'il mettait bien moins sa confiance dans ses troupes que dans sa vertu. À la veille même du danger, il écrivait à Atticus que ses affaires étaient au point de fortune le plus brillant : « Car, ajouta-t-il, ou ma victoire rendra la liberté aux Romains, ou ma mort me délivrera de la servitude. Tout le reste est pour nous dans un état ferme et assuré ; une seule chose est encore incertaine, c'est si nous vivrons ou si nous mourrons libres. Antoine porte la juste peine de sa folie, lui qui, pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius et des Caton, aime mieux n'être que le second d'Octave : et s'il n'est pas vaincu avec lui dans le combat qui va se donner, il sera bientôt en guerre contre lui. » Le temps prouva que c'était une prédiction de ce qui devait arriver un jour.

**30.** Pendant qu'ils étaient à Smyrne, Brutus pria Cassius de lui donner une partie des grandes sommes qu'il avait amassées : il donnait pour motifs de cette demande que l'argent qu'il avait eu de son côté, avait été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse, qui les rendait maîtres de toute la mer Méditerranée. Les amis de Cassius l'en détournaient. « Il n'est pas juste, lui disaient-ils, que ce que tu as conservé de tes épargnes, ce que tu as levé sur les peuples en t'attirant leur haine, Brutus l'emploie à s'attacher le peuple et à faire des largesses aux soldats. » Cependant il lui donna le tiers de tout ce qu'il avait amassé ; après quoi ils se séparèrent pour aller, chacun de son côté, exécuter les entreprises dont ils s'étaient chargés. Cassius prit la ville de Rhodes, et n'usa pas avec douceur de sa victoire,

quoique les habitants, lorsqu'il entra dans la ville, l'appelassent leur maître et leur roi. « Je ne suis, leur dit-il, ni maître ni roi ; je suis le meurtrier de celui qui voulait être notre maître et notre roi, et que j'ai puni de son ambition. » Brutus demanda aux Lyciens de l'argent et des hommes ; mais Naucratus, un de leurs orateurs, ayant persuadé les villes de se révolter et de s'emparer des hauteurs voisines pour fermer le passage aux Romains, Brutus envoya contre eux sa cavalerie, qui les surprit pendant leur dîner, et en passa six cents au fil de l'épée ; il se rendit ensuite maître de plusieurs forts et de plusieurs petites villes, et renvoya sans rançon tous les prisonniers, espérant gagner par là l'affection de ce peuple : mais c'étaient des gens opiniâtres, qui, aigris par le dégât qu'on faisait dans leurs terres, ne tenaient aucun compte de ces marques d'humanité. Brutus alla donc mettre le siège devant Xanthe, où les plus braves de la nation s'étaient renfermés.

Quelques-uns des assiégés, se jetant dans la rivière qui baignait leurs murailles, se sauvaient en nageant entre deux eaux. Les assiégeants s'en étant aperçus, tendirent, au travers du courant, des filets au haut desquels ils avaient attaché des sonnettes, qui les avertissaient quand il y en avait quelqu'un de pris. Les Xanthiens ayant fait une sortie pendant la nuit, et mis le feu à quelques batteries, les Romains les aperçurent, et les repoussèrent dans la ville ; mais un vent violent qui s'éleva tout à coup porta les flammes jusqu'aux créneaux des murailles, et menaça les maisons voisines.

**31.** Brutus, qui craignait pour la ville, donna l'ordre d'aller à leur secours et d'éteindre le feu, lorsqu'un désespoir affreux, plus fort que tous les raisonnements, et qu'on peut comparer à un amour violent de la mort, saisit subitement les Lyciens. Les femmes, les enfants, les hommes de condition libre et les esclaves, sans distinction d'âge, accourant sur les murailles, attaquent les ennemis qui travaillaient à arrêter l'incendie, portent eux-mêmes du bois, des roseaux, et toutes sortes de matières combustibles ; et en alimentant sans cesse le feu, ils l'eurent bientôt étendu dans toute la ville. Quand la flamme ainsi répandue, et s'élevant en

tourbillons dans les airs, eut embrassé l'enceinte des murailles, Brutus, touché de compassion, courut à cheval le long des murs, cherchant tous les moyens de les secourir ; il leur tendait les mains : il les conjurait d'épargner, de sauver leur ville : mais il n'était écouté de personne ; ils ne voulaient, tous que mourir, non seulement les hommes et les femmes, mais les petits enfants même, dont les uns se jetaient au milieu des flammes en poussant des cris affreux, les autres se précipitaient du haut des murailles ; quelques-uns présentaient leur gorge toute nue aux épées de leurs pères, et les excitaient à les frapper.

Quand la ville eut été consumée par les flammes, on vit une femme qui, portant au cou son enfant mort, et suspendue elle-même à un cordeau avec une torche allumée, mettait le feu à sa maison. Brutus, à qui l'on vint le dire, n'eut pas la force d'aller voir un spectacle si horrible : il ne put entendre le récit sans verser des larmes, et fit proposer une récompense pour tout soldat qui aurait pu sauver un Lycien ; il n'y en eut, dit-on, que cent cinquante qui ne se refusèrent pas à leur conservation. Ce fut ainsi que les Lyciens, après avoir achevé, dans un long espace d'années, la révolution que le destin avait marquée pour leur ruine, renouvelèrent, par leur audace, la catastrophe de leurs ancêtres, qui, dans les guerres des Perses, brûlèrent eux-mêmes leur ville et s'ensevelirent sous ses ruines.

**32.** Brutus, voyant la ville de Patare se préparer à une défense vigoureuse, et craignant un pareil désespoir, balançait à en entreprendre le siège. Il avait fait quelques femmes prisonnières, qu'il renvoya sans rançon ; et comme leurs maris et leurs pères étaient des premiers de la ville, elles leur vantèrent tellement la modération et la justice de Brutus, qu'elles les décidèrent à lui remettre leur ville. Dès lors toutes les autres villes se soumirent, et s'étant livrées à sa discrétion, elles en furent traitées avec plus de douceur et de clémence qu'elles ne l'avaient espéré. Tandis que Cassius, qui dans le même temps s'était emparé de Rhodes, avait obligé les habitants de lui porter tout leur or et tout leur argent (ce qui produisit une somme de huit mille talent, outre une amende de cinq cents talents qu'il exigea de la ville). Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de

cent cinquante talents ; et sans leur imposer aucune autre charge, il partit pour l'Ionie.

**33.** Il y fit plusieurs actions mémorables, soit dans les récompenses, soit dans les châtimens qu'il décerna. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, celui dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui fit le plus de plaisir aux honnêtes Romains. Pompée, après avoir, dans sa défaite à Pharsale, perdu ce grand empire qu'il disputait à César, se retira en Égypte ; et lorsqu'il eut abordé à Péluse, les tuteurs du jeune prince qui régnait alors tinrent, avec ses amis, un conseil dans lequel les avis furent partagés. Les uns croyaient qu'il fallait recevoir Pompée, d'autres voulaient qu'on le chassât d'Égypte : mais un certain Théodote de Chio, qui enseignait la rhétorique au prince, et qui, faute de meilleurs ministres, était admis aux conseils, fit voir aux uns et aux autres qu'ils se trompaient également ; que dans les conjonctures présentes il n'y avait qu'un seul parti utile, c'était de le recevoir et de le faire mourir : il termina son opinion, en disant qu'un mort ne mord point. Tout le conseil adopta son avis, et le grand Pompée devint un exemple mémorable des événements les plus extraordinaires et les moins attendus ; sa mort fut l'ouvrage de la vaine rhétorique d'un Théodote, comme ce sophiste s'en vantait lui-même. L'eu de temps après, César, étant arrivé en Égypte, punit ces perfides par une mort digne de leur scélératesse : Théodote seul obtint de la fortune un délai pour traîner encore quelque temps une vie errante dans la honte et la misère : mais il ne put se dérober à Brutus, qui parcourait l'Asie ; amené devant lui, il fut puni du dernier supplice, et devint plus fameux par sa mort qu'il ne l'avait été par sa vie.

**34.** Brutus fit prier Cassius de venir à Sardes ; et lorsqu'il le sut près d'arriver, il alla au-devant de lui avec ses amis : toutes les troupes, sous les armes, les saluèrent l'un et l'autre du titre d'*imperator*. Mais, comme il n'est que trop ordinaire dans des affaires d'une grande importance, et entre des hommes environnés d'une foule d'amis et de capitaines, ils eurent réciproquement beaucoup de plaintes et de reproches à se faire. Ils ne furent pas plutôt arrivés à Sardes, que, se retirant dans une chambre

dont ils fermèrent les portes, et où personne ne fut admis, ils exposèrent d'abord leurs griefs respectifs, passèrent ensuite aux reproches, aux accusations et aux larmes même, et enfin à des outrages violents. Leurs amis qui les entendaient, étonnés de leur emportement et du ton de colère avec lequel ils parlaient, craignaient qu'ils ne se portent à des extrémités fâcheuses ; mais il leur était défendu d'entrer. Cependant Marcus Favonius, ce partisan si zélé de Caton, qui pratiquait la philosophie, moins par un choix de sa raison, que par une sorte d'impétuosité et de fureur, se présente à la porte, qui lui est refusée par les domestiques : mais il n'était pas aisé de retenir Favonius, quelque chose qu'il désirât : violent et précipité dans toutes ses actions, il ne tenait aucun compte de sa dignité sénatoriale, et se faisait un plaisir de la rabaisser avec une liberté cynique. Il est vrai que le plus souvent on ne faisait que rire et plaisanter des injures toujours déplacées qu'il se permettait. Il força donc ceux qui gardaient la porte ; et en entrant dans la chambre, il prononça d'un ton de voix affecté les vers de Nestor dans Homère :

*Écoulez-moi, je suis bien plus âgé que vous ;*

et le reste. Cassius ne fit que rire de cette apostrophe ; mais Brutus le mit dehors par les épaules, en le traitant de véritable chien et de faux cynique. Cependant cette circonstance mit fin à leur contestation, et ils se séparèrent. Cassius donna, le soir même, un souper où Brutus se rendit et amena ses amis. On venait de se mettre à table, lorsque Favonius entra dans la salle au sortir du bain. Brutus, en le voyant, protesta qu'il ne l'avait pas invité, et ordonna qu'on le plaçât sur le lit d'en haut ; mais Favonius se mit de force sur le lit du milieu. Le repas fut assaisonné de plaisanteries agréables, et la philosophie y trouva sa place.

**35.** Le lendemain, Brutus jugea publiquement un ancien préteur, nommé Lucius Pella, auquel il avait donné lui-même des emplois de confiance, et qui était accusé de concussion par les Sardiens. Brutus l'ayant noté d'infamie, Cassius en fut très affligé, lui qui, peu de jours auparavant, ayant à juger deux de ses amis convaincus du même crime, après leur avoir fait en particulier quelques réprimandes, les avait renvoyés, en les laissant

dans leurs emplois : aussi se plaignit-il de ce jugement à Brutus, qu'il accusa de montrer une exactitude trop scrupuleuse aux lois et à la justice, dans un temps où il fallait beaucoup donnera la politique et à l'humanité. Brutus lui répondit qu'il devait se souvenir de ces ides de mars où ils avaient tué César : non qu'il dépouillât et tourmentât lui-même personne, mais parce qu'il fermait les yeux sur ceux qui le faisaient sous son nom. « S'il est, ajouta-t-il, des prétextes honnêtes de violer la justice, il valait encore mieux souffrir les injustices des amis de César, que de conniver à celles des nôtres. L'indifférence sur les premières n'eût passé que pour défaut de courage ; mais, en tolérant celles de nos amis, nous encourageons le soupçon de complicité, et nous partageons les périls auxquels ils s'exposent. » Tels étaient les principes d'après lesquels Brutus se conduisait.

**36.** Ils se disposaient à quitter l'Asie, lorsque Brutus eut un signe extraordinaire. Il aimait à veiller ; et, autant par une suite de sa sobriété que par goût pour le travail, il ne donnait que très peu de temps au sommeil. Une dormait jamais le jour, et la nuit même il ne prenait quelque repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire, ni personne avec qui il pût s'entretenir. Depuis surtout que, la guerre étant commencée, toutes les affaires roulaient sur lui, et qu'il avait toujours l'esprit tendu sur ce qui pouvait arriver, il se contentait de dormir un peu après son souper, et passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées. Lorsqu'il les avait finies de bonne heure, et qu'il lui restait du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième garde<sup>18</sup>, heure à laquelle les centurions et les autres officiers avaient coutume d'entrer dans sa tente. Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus, plongé dans ses réflexions, crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte, et voit un spectre horrible, d'une figure

---

<sup>18</sup> Chez les Romains, la nuit se partage en quatre veilles, de trois heures chacune : la première commence à la fin du jour, c'est-à-dire à six heures du soir ; ainsi la troisième veille, ou garde, est-elle à minuit.

étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui es-tu ? lui dit-il, un homme ou un dieu ? que viens-tu faire dans ma tente ? que me veux-tu ? — Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie ; tu me verras dans les plaines de Philippes. — Eh bien ! repartit Brutus sans se troubler, je t'y verrai. »

**37.** Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu : et il continua à s'occuper de ses affaires. Le jour ayant paru, il se rendit chez Cassius, et lui raconta sa vision. Cassius, qui faisait profession de la doctrine d'Épicure, et disputait souvent avec Brutus sur ces sortes de matières, lui dit alors : Brutus, c'est un des principes de notre philosophie, que nos sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, nous trompent souvent en offrant à notre esprit des images et des sensations d'objets que nous ne voyons et n'éprouvons pas réellement. Notre pensée, plus mobile encore, excite sans cesse nos sens, et leur imprime une foule d'idées dont les objets n'ont jamais existé. Ils sont comme une cire molle qui se prête à toutes les impressions qu'on lui donne ; et notre âme ayant en elle et ce qui produit et ce qui éprouve l'impression, a aussi, par elle-même, la faculté de varier et de diversifier ses formes. C'est ce que prouvent les différentes images que nos songes nous offrent dans le sommeil ; l'imagination les excite par le plus faible mouvement, et leur fait prendre ensuite toutes sortes d'affections ou de figures fantastiques : car la nature de cette faculté est d'être toujours en mouvement, et ce mouvement n'est autre chose que l'imagination même et la pensée. Mais ce qu'il y a de plus en toi, c'est que ton corps, affaibli par l'excès du travail, rend ton esprit plus mobile et plus prompt à changer. Il n'est pas vraisemblable qu'il existe des génies, ni, s'il en existe, qu'ils prennent la figure et la voix des hommes, ou que leur pouvoir s'étende jusqu'à nous. Je voudrais qu'il y en eût, afin que nous puissions mettre notre confiance, non seulement dans cette multitude d'armes, de chevaux et de navires, mais encore dans le secours des dieux, qui se déclareraient sans doute pour les chefs de l'entreprise la plus sainte

et la plus belle. » Telles furent les raisons dont Cassius se servit pour calmer Brutus. Quand les soldats commencèrent à se mettre en marche, deux aigles, fondant ensemble du haut des airs, allèrent se poser sur les premières enseignes, et accompagnèrent l'armée, nourris par les soldats jusqu'à Philippes, d'où ils s'envolèrent la veille de la bataille.

**38.** Brutus avait déjà soumis la plupart des peuples voisins et les villes ou les princes qui pouvaient rester encore à réduire, il acheva avec Cassius de les subjuguier ; ils se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos<sup>19</sup>. Norbanus y était campé dans un lieu appelé les Détroits, près du mont Symbolum<sup>20</sup>. Brutus et Cassius l'ayant environné, le forcèrent d'abandonner ce poste ; peu s'en fallut même qu'ils ne lui enlèvent toute son armée, parce que César n'avait pu le suivre, retenu par une maladie : mais Antoine vint à son secours, après avoir fait une marche si rapide, que Brutus ne pouvait la croire. César, qui arriva dix jours après, campa vis-à-vis de Brutus, et Antoine en face de Cassius. L'espace qui séparait les deux camps est appelé par les Romains la plaine de Philippes ; c'étaient les armées romaines les plus nombreuses qui se fussent trouvées en présence l'une de l'autre. Celle de Brutus l'était bien moins que celle de César ; mais elle l'emportait par l'éclat et la magnificence des armes, dont la plupart étaient d'or ou d'argent. Brutus, qui, dans tout le reste, avait accoutumé ses officiers à la modestie et à la simplicité, leur avait prodigué ces métaux, persuadé que la richesse des armes dont les soldats sont couverts ou qu'ils portent dans leurs mains relève le courage de ceux qui aiment la gloire, et qu'elle rend les avares plus acharnés au combat, parce qu'ils veulent conserver une armure qui vaut pour eux un fonds de terre. César fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête, pour un sacrifice expiatoire qu'il faisait dans son camp. Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette épargne sordide, purifia son armée en pleine campagne, comme c'est l'usage chez les Romains ; il distribua un grand nombre de victimes, et cinquante drachmes pour chaque soldat.

---

<sup>19</sup> Île de la mer Égée, sous la Thrace.

<sup>20</sup> Il est réuni au mont Pangée, dans un endroit qui porte aussi le nom de Symbolum (cf. Dion, XLVII, 35).

Cette largesse redoubla l'affection et l'ardeur de ses troupes.

**39.** Pendant ce sacrifice d'expiation, Cassius eut un signe qu'il jugea d'un présage funeste. Le licteur qui portait devant lui les faisceaux lui présenta la couronne à l'envers. On ajoute qu'un peu auparavant, dans une cérémonie publique, où l'on portait en pompe une Victoire d'or de Cassius, celui qui en était chargé fit un faux pas, et laissa tomber la Victoire. Une multitude d'oiseaux carnassiers paraissaient tous les jours dans son camp ; et plusieurs essaims d'abeilles se rassemblèrent dans un endroit des retranchements que les devins firent enfermer et mettre hors de l'enceinte, pour faire cesser, par leur expiation, la crainte superstitieuse qui déjà commençait à ébranler dans l'esprit de Cassius les principes Épicure, et qui avait entièrement captivé celui des troupes. Aussi Cassius n'avait-il plus la même ardeur pour livrer la bataille ; il préférait de traîner la guerre en longueur, parce qu'avec plus d'argent que l'ennemi, ils avaient moins d'armes et de soldats. Brutus, au contraire, avait toujours pensé qu'il fallait en venir promptement à une action décisive, afin de rendre au plus tôt la liberté à sa patrie, ou du moins pour délivrer de tant de maux tous ces peuples qui étaient écrasés par les dépenses de la guerre, et par tous les malheurs qu'elle entraîne après elle.

Il voyait d'ailleurs que dans toutes les escarmouches, dans toutes les rencontres qui avaient lieu, sa cavalerie avait toujours l'avantage ; et ces premiers succès lui inspiraient une grande confiance. Il passait tous les jours dans le camp de César un grand nombre de déserteurs, et l'on en dénonçait encore beaucoup d'autres, comme soupçonnés de vouloir suivre leur exemple. Ces considérations firent passer dans le conseil plusieurs des amis de Cassius au sentiment de son collègue. Un seul des amis de ce dernier, nommé Atellius, fut d'un avis contraire, et proposa de différer jusqu'à l'hiver. « Eh ! que gagnerais-tu, lui dit Brutus, d'attendre encore une année ? — Le moins que je puisse en espérer, répondit Atellius, c'est de vivre un an de plus. » Cette réponse déplut à Cassius, et indigna tous les autres officiers : la bataille fut résolue pour le lendemain.

**40.** Brutus, rempli des meilleures espérances, s'entretint, pendant le

souper, de matières philosophiques, et alla ensuite se reposer. Cassius, au rapport de Messala, soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis ; et, contre son caractère, il fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne. Après le souper il prit la main de Messala, et la lui serrant avec amitié, comme il avait coutume de faire : « Messala, lui dit-il en grec, je te prends à témoin que, comme le grand Pompée, je suis forcé, contre mon sentiment, de mettre au hasard d'une seule bataille le sort de ma patrie. Nous avons pourtant beaucoup de courage et une grande confiance dans la fortune, dont nous serions injustes de nous défier, quand même nous prendrions un mauvais parti. » Cassius, en finissant ces mots, embrassa Messala, et lui dit adieu. Messala le pria à souper pour le lendemain, jour de sa naissance.

Dès que le jour parut, on éleva dans le camp de Brutus et dans celui de Cassius la cotte d'armes de pourpre, qui était le signal de la bataille ; et les généraux s'abouchèrent au milieu de l'espace qui séparait les deux camps. Cassius, prenant le premier la parole : « Brutus, dit-il, fassent les dieux que nous remportions la victoire, et que nous vivions heureux ensemble le reste de nos jours ! Mais comme les événements qui intéressent le plus les hommes sont aussi les plus incertains, et que si l'issue de la bataille trompe notre attente, il ne nous sera pas facile de nous revoir, dis-moi ce que tu choisiras de la fuite ou de la mort. — Cassius, lui répondit Brutus, lorsque j'étais encore jeune et sans expérience, je composai, sans trop savoir pourquoi, un long discours philosophique, dans lequel je blâmais Caton de s'être donné la mort ; je disais qu'il n'était ni religieux, ni digne d'un homme de cœur, de se soustraire à l'ordre des dieux, et au lieu de recevoir avec courage tous les événements de la vie, de s'y dérober par la fuite. Notre situation présente me fait penser autrement. Si la divinité ne nous accorde pas un heureux succès, je ne veux plus me livrer à de nouvelles espérances, ni faire de nouveaux préparatifs de guerre. Je me délivrerai de toutes mes peines en me louant de la fortune, de ce qu'ayant aux ides de mars donné mes jours à ma patrie, j'ai mené depuis, par une suite de sacrifices, une vie aussi libre que glorieuse. » À ces mots, Cassius embrassant Brutus en souriant : Puisque nous pensons tous deux de

même, lui dit-il, allons à l'ennemi : ou nous remporterons la victoire, ou nous ne craindrons pas les vainqueurs. » Ils parlèrent ensuite, en présence de leurs amis, de l'ordonnance qu'ils donneraient à leur bataille. Brutus demanda que Cassius lui laissât le commandement de l'aile droite, qui paraissait dû plutôt à l'âge et à l'expérience de Cassius. Celui-ci néanmoins le lui accorda ; il voulut même que Messala, qui commandait la légion la plus aguerrie, combattît à cette aile. Aussitôt Brutus fit sortir des retranchements sa cavalerie superbement parée, et mit son infanterie en bataille.

**41.** Les troupes d'Antoine étaient occupées à tirer des fossés, depuis les marais près desquels elles campaient, jusque dans la plaine, pour couper à Cassius la retraite vers la mer. César, ou du moins son armée, était tranquille dans le camp ; car une maladie avait obligé le général d'en sortir. Ses soldats ne s'attendaient pas à une bataille ; ils croyaient seulement que les ennemis viendraient charger les travailleurs, et tâcher à coups de traits de les mettre en désordre : ne songeant pas aux troupes qu'ils avaient devant eux. ils s'étonnaient du bruit qu'ils entendaient autour des tranchées, et qui venait jusqu'à leur camp. Cependant Brutus, après avoir fait passer à ses capitaines des billets qui contenaient le mot du guet, parcourait à cheval tous les rangs, et animait ses troupes à bien faire. Le mot du guet ne fut entendu que d'un petit nombre de soldats ; la plupart, sans même l'attendre, allèrent impétueusement à la charge en poussant de grands cris. Le désordre avec lequel ils chargèrent mit beaucoup d'inégalité et de distance entre les légions. Celle de Messala d'abord, ensuite les autres, outrepassèrent l'aile gauche de César, dont elles ne firent qu'effleurer les derniers rangs, où elles massacrèrent quelques soldats : en poussant toujours en avant, elles arrivèrent au camp de César, qui, peu d'instants auparavant, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*, venait de se faire transporter ailleurs, d'après un songe qu'avait eu un de ses amis, nommé Marais Antonius, et dans lequel il lui avait été ordonné de dire à César qu'il s'éloignât au plus tôt des retranchements. Cette retraite fit répandre le bruit de sa mort, parce que sa litière, qui était vide,

fut criblée de coups de traits et de piques. On passa au fil de l'épée tous ceux qui furent pris dans le camp, et entre autres deux mille Lacédémoniens qui étaient venus tout récemment comme auxiliaires de César.

**42.** Les troupes de Brutus, qui ne se portèrent pas sur ces derrières de l'aile gauche de César, et qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement, dans le trouble où l'avait déjà mise la perte de son camp ; elles taillèrent en pièces trois légions, et se jetèrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Brutus était à cette partie de son aile droite.

Mais ce que les vainqueurs ne virent pas, l'occasion le fit apercevoir aux vaincus ; ils virent l'aile gauche des ennemis nue et séparée de l'aile droite, qui s'était laissé emporter à la poursuite des fuyards. Ils fondirent sur ces troupes, dont le flanc était dégarni ; mais ils ne purent enfoncer le centre de la bataille, où ils furent reçus avec la plus grande vigueur ; ils renversèrent seulement l'aile gauche, où le désordre s'était mis, et qui d'ailleurs ignorait le succès de l'aile droite. Ils la poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent dans le camp avec les fuyards, sans avoir à leur tête aucun des généraux : car Antoine, dit-on, voulant éviter l'impétuosité du premier choc, s'était, dès le commencement de l'action, retiré dans un marais voisin ; et César, qui s'était fait transporter hors des retranchements, ne paraissait nulle part. Quelques soldats même dirent à Brutus qu'ils l'avaient tué, et lui présentèrent leurs épées sanglantes, en lui peignant sa figure et son âge.

Déjà le corps de bataille de Brutus ayant enfoncé ceux qui lui étaient opposés, en avait fait un grand carnage, et la victoire de Brutus paraissait décidée comme la défaite de Cassius. La seule chose qui les perdit, c'est que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, qu'il croyait vainqueur ; et que celui-ci n'attendit pas le retour de son collègue, dont il croyait la perte certaine. Messala donna pour preuve de leur victoire qu'ils avaient pris trois aigles et plusieurs enseignes aux ennemis, qui, de leur côté, n'en prirent pas une seule. Brutus, en s'en retournant après le pillage du camp de César, fut très surpris de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé

comme de coutume ; car il était fort élevé, et s'apercevait de loin. Il ne voyait pas non plus les autres tentes, dont la plupart avaient été abattues et mises en pièces quand les ennemis étaient entrés dans le camp. Ceux qui croyaient avoir la vue plus perçante assuraient à Brutus qu'ils voyaient étinceler une grande quantité d'armes et de boucliers d'argent qui allaient de tous côtés dans le camp de Cassius ; mais ils n'y reconnaissaient ni le nombre ni l'armure des troupes qu'on y avait laissées pour le garder ; ils ajoutaient qu'on ne voyait pas au delà autant de morts qu'il devrait naturellement y en avoir. si tant de légions eussent été défaites. Toutes ces circonstances firent soupçonner à Brutus le désastre de l'aile gauche : il laissa donc un corps suffisant de troupes pour garder le camp des ennemis, rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et les rallia pour aller au secours de Cassius.

**43.** Or voici comment les choses s'étaient passées de son côté. Ce général avait vu avec peine les troupes de Brutus fondre impétueusement sur les ennemis, sans attendre ni le mot ni l'ordre de l'attaque : et il ne fut pas moins mécontent de voir qu'après s'être emparées du camp de César, elles n'avaient songé qu'à le piller, au lieu d'aller envelopper les ennemis ; et par le temps qu'il perdit à considérer leurs fautes, plutôt que par l'activité et la capacité des généraux, il donna à l'aile droite de César la facilité de l'envelopper lui-même. Aussitôt sa cavalerie se débanda, et s'enfuit vers la mer. Cassius, voyant l'infanterie se préparer à la suivre, s'efforça de la retenir et de la rallier : il prit l'enseigne d'un des officiers qui fuyaient, et la planta à terre à ses pieds, sans pouvoir empêcher la fuite de ses propres gardes. Forcé donc de s'éloigner, il se retira, suivi de très peu de monde, sur une éminence d'où l'on découvrait toute la plaine. Mais il ne pouvait rien voir lui-même de ce qui se passait ; il avait la vue si faible, qu'il apercevait à peine le pillage de son camp. Ceux qu'il avait avec lui virent s'avancer un gros de cavalerie : c'était celle que Brutus lui envoyait ; et Cassius la prit pour celle des ennemis qui venait à sa poursuite. Il dépêcha cependant un de ses officiers, nommé Titinnius, pour s'en assurer. Les cavaliers de Brutus l'ayant reconnu pour un des plus fidèles amis de

Cassius, jettent des cris de joie ; ses amis, mettant pied à terre, le reçoivent au milieu d'eux et le comblent de caresses : les autres l'entourent à cheval avec des cris de victoire, et font retentir toute la plaine du bruit de leurs armes.

Ces démonstrations de joie devinrent très funestes : Cassius ne douta pas que Titinnius ne fût enveloppé par les ennemis. « Trop d'attachement pour la vie, dit-il à ceux qui l'entouraient, m'a fait attendre de voir un homme que j'aime enlevé par les troupes ennemies. » En disant ces mots, il se retire dans une tente abandonnée, où il entraîne un de ses affranchis, nommé Pindarus, que, depuis la défaite de Crassus chez les Parthes, il avait eu toujours à sa suite pour une semblable nécessité. Il avait échappé à la défaite de Crassus : mais alors, se couvrant la tête de sa robe, il tendit la gorge à son affranchi, et lui commanda de lui trancher la tête ; car on la trouva séparée de son corps. Pindarus ne reparut plus depuis la mort de Cassius ; ce qui fit soupçonner à quelques personnes qu'il l'avait tué sans en avoir reçu l'ordre. Peu de temps après on vit arriver cette cavalerie, précédée par Titinnius, qui, la tête couronnée, avait pris les devants pour rejoindre plus tôt Cassius ; mais lorsque les cris, les gémissements et le désespoir de ses amis lui eurent fait connaître la mort de son général et la cause de son erreur, il tira son épée, et, après s'être fait à lui-même les plus vifs reproches de sa lenteur, il se tua.

Brutus, informé de la défaite de Cassius, redoubla sa marche, et apprit sa mort quand il fut près du camp. Il pleura sur son corps, l'appela le dernier des Romains, persuadé que Rome ne pouvait plus produire un homme d'un si grand courage ; il le fit ensevelir, et l'envoya dans l'île de Thasos, de peur que la vue de ses funérailles ne causât du trouble dans le camp. Ayant ensuite assemblé les soldats, il les consola ; et, pour les dédommager de la perte de leurs effets les plus nécessaires qui avaient été pillés, il leur promit deux mille drachmes par tête. Cette promesse leur rendit le courage ; ils admirèrent une si grande générosité ; et quand il les quitta, ils l'accompagnèrent de leurs acclamations, en lui donnant le glorieux témoignage qu'il était le seul des quatre généraux qui n'eût pas été vaincu.

Il avait justifié par ses actions la confiance qu'il avait eue de vaincre : avec le peu de légions qu'il commandait, il renversa tous ceux qui lui firent tête ; et si dans la bataille il eût pu faire usage de toutes ses légions, que la plus grande partie de son aile n'eût pas outrepassé les ennemis pour aller piller leur bagage, il n'y aurait pas eu un seul de leurs différents corps qui n'eût été défait.

**45.** Il resta, du côté de Brutus, huit mille hommes sur le champ de bataille, en comptant les valets des soldats, que Brutus appelait Bryges ; et, suivant Messala, il en périt plus du double dans l'armée des ennemis. Une perte si considérable avait jeté ces derniers dans le découragement ; mais un esclave de Cassius, nommé Démétrius, arriva le soir au camp d'Antoine, et lui remit la robe et l'épée de son maître. Cette vue enflamma leur courage ; et le lendemain, dès le point du jour, ils présentèrent la bataille. Mais Brutus voyait les deux camps dans une agitation dangereuse : le sien était plein de prisonniers qui demandaient la surveillance la plus exacte ; celui de Cassius supportait avec peine le changement de chef, et la honte de leur défaite leur avait inspiré une haine et une envie secrètes contre les vainqueurs : il se borna donc à tenir ses troupes sous les armes, et refusa le combat. Il sépara les prisonniers en deux troupes, fit mettre à mort les esclaves que leurs rapports fréquents avec ses soldats lui rendaient suspects, et renvoya la plus grande partie des hommes libres, en disant que, déjà pris par les ennemis, ils seraient avec eux prisonniers et esclaves, au lieu qu'auprès de lui ils auraient été libres et citoyens ; et comme il s'aperçut que ses amis et ses officiers avaient pour quelques-uns de ces prisonniers un ressentiment implacable, il les cacha pour les dérober à leur fureur, et les fit partir secrètement de l'armée. Il y avait parmi eux un mime nommé Volumnius, et un certain Saculion, bouffon de son métier, dont Brutus n'avait tenu aucun compte. Ses amis les lui amenèrent, en se plaignant que ces hommes, même dans la captivité, se permettaient de les railler insolamment. Brutus, occupé de soins bien différents, ne leur ayant rien répondu, Messala Corvinus proposa qu'après les avoir fait battre de verges sur le théâtre, on les renvoyât tout nus aux généraux ennemis, pour

les faire rougir d'avoir besoin, jusque dans les camps, d'amis et de convives de cette espèce. Quelques-uns de ceux qui étaient présents se mirent à rire de cette proposition, mais Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prenant la parole : « Ce n'est pas, dit-il, par des jeux et des plaisanteries qu'il convient de faire les obsèques de Cassius. Brutus, ajouta-t-il, c'est à toi de faire voir quel souvenir tu conserves de ce général, en punissant ou en laissant vivre ceux qui osent le prendre pour sujet de leurs railleries. » Brutus, vivement piqué de cette remontrance : « Pourquoi donc, dit-il à Casca, me demandes-tu mon avis ? Que ne fais-tu ce que tu juges convenable ? » Les amis de Brutus prenant cette réponse pour un consentement à la mort de ces malheureux, les emmenèrent, et les firent mourir.

**46.** Brutus fit distribuer aux soldats l'argent qu'il leur avait promis ; et après quelques légers reproches sur leur précipitation à devancer l'ordre et le mot, pour aller témérairement et en désordre charger l'ennemi, il leur promit que, si dans la bataille suivante ils se conduisaient en gens de cœur, il leur abandonnerait le pillage de deux villes, Thessalonique et Lacédémone. C'est, dans toute la vie de Brutus, le seul reproche dont on ne puisse le justifier. Dans la suite il est vrai, Antoine et César payèrent à leurs soldats des prix bien plus criminels de leurs victoires ; ils chassèrent de presque toute l'Italie ses anciens habitants, pour en abandonner à leurs troupes les terres et les villes, qui ne leur appartenaient à aucun titre : mais ces deux généraux n'avaient d'autre but dans cette guerre que de vaincre et de dominer. Brutus, au contraire, avait donné une si haute opinion de sa vertu, que le peuple même ne lui permettait de vaincre et de conserver sa vie que par des voies justes et honnêtes et plus encore depuis la mort de Cassius, qu'on accusait de pousser Brutus aux actes de violence qui lui échappaient quelquefois. Mais comme sur mer, lorsque le gouvernail est brisé par la tempête, les matelots clouent et ajustent à la place, du mieux qu'ils peuvent, d'autres pièces de bois qu'ils emploient par nécessité, de même Brutus, qui, chargé du commandement d'une armée si nombreuse, et placé dans des conjonctures si difficiles, n'avait aucun général qui pût

aller de pair avec lui, était obligé de se servir de ceux qu'il avait, et d'agir ou de parler souvent d'après leur opinion. Il croyait donc devoir faire tout ce qui pouvait rendre plus soumis les soldats de Cassius, l'anarchie les avait rendus audacieux dans le camp, et leur défaite, lâches contre l'ennemi.

**47.** Antoine et César n'étaient pas dans une meilleure situation : réduits à une extrême disette, et campés dans des lieux enfoncés, ils s'attendaient à passer un hiver très pénible. Ils étaient environnés de marais ; les pluies d'automne, survenues après la bataille, avaient rempli les tentes de boue, de fange et d'eau, que le froid déjà piquant gelait tout de suite. Dans une extrémité si fâcheuse, ils apprirent la perle que leurs troupes venaient de faire sur mer : des vaisseaux qui conduisaient d'Italie un renfort considérable à César avaient été attaqués par la flotte de Brutus, qui les avait si complètement battus, qu'il ne s'était sauvé que très peu de soldats ; et ceux qui avaient échappé à cette défaite se trouvèrent réduits à une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux voiles et aux cordages de leurs vaisseaux. Cette nouvelle les détermina à presser une bataille décisive, avant que Brutus fût instruit du bonheur qu'il avait eu, car ce combat naval s'était donné le même jour que la bataille de terre, et le hasard, plutôt que la mauvaise volonté des capitaines de vaisseau, fit que Brutus ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût su plus tôt, il n'aurait pas livré un second combat : il avait pour longtemps toutes les provisions nécessaires à son armée ; et il était campé si avantageusement, qu'il n'avait pas à craindre les rigueurs de l'hiver, et qu'il ne pouvait être forcé par les ennemis. Il était enfin maître de la mer, il avait de son côté vaincu sur terre ; et ce double avantage devait lui donner la plus grande confiance et les plus hautes espérances. Mais l'empire romain ne pouvait être gouverné par plusieurs maîtres, il lui fallait un monarque ; et la divinité voulant sans doute délivrer César du seul homme qui pût mettre obstacle à sa domination, empêcha que Brutus ne fût informé de cette victoire au moment même où il allait l'apprendre. La veille du jour qu'il devait combattre, un déserteur, nommé Clodius, vint le soir dans son camp, pour l'avertir que les généraux ennemis ne se hâtaient de donner la bataille que parce qu'ils venaient

d'apprendre la défaite de leur flotte. Mais on ne voulut pas le croire, il ne fut pas même présenté à Brutus ; et tous les officiers méprisèrent cet avis, qu'ils regardèrent comme incertain ou comme inventé par cet homme pour faire plaisir à Brutus.

**48.** On prétend que le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut encore cette nuit sous la même figure, et qu'il disparut sans lui avoir dit un seul mot ; mais Publius Volumnius, homme très versé dans la philosophie, et qui n'avait pas quitté Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle point de cette apparition : il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles ; que le bras d'un de ses officiers distilla si abondamment de l'huile de rosé, qu'on ne pouvait l'arrêter, avec quelque soin qu'on l'essuyât. Il ajoute que peu de temps avant la bataille deux aigles se battirent entre les deux armées ; que pendant ce combat, qui attira l'attention de tout le monde, il régna dans toute la plaine un silence extraordinaire, et qu'enfin l'aigle qui était du côté de Brutus céda, et prit la fuite. On parle aussi d'un Éthiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui prirent cette rencontre pour un mauvais augure.

**49.** Quand Brutus eut fait sortir ses troupes et qu'il les eut rangées en bataille, en face de l'armée ennemie, il attendit longtemps à donner le signal du combat : en parcourant les rangs, il lui était venu sur quelques-unes de ses compagnies des soupçons et même des rapports inquiétants ; il vit que sa cavalerie, peu disposée à commencer l'attaque, attendait de voir agir l'infanterie. Enfin, un de ses meilleurs officiers, singulièrement estimé pour sa valeur, sortit tout à coup des rangs, et, passant à cheval devant Brutus, alla se rendre à l'ennemi : il se nommait Camulatus. Brutus fut vivement affecté de cette désertion ; et soit colère, soit crainte que le goût du changement et la trahison ne s'étendent plus loin, il fit sur-le-champ marcher ses troupes à l'ennemi, comme le soleil inclinait déjà vers la neuvième heure du jour<sup>21</sup>. Il enfonça tout ce qui lui était opposé, et, secondé par sa cavalerie, qui avait chargé vigoureusement avec les gens de

---

<sup>21</sup> 3 heures de l'après-midi.

pieu dès qu'elle avait vu les ennemis s'ébranler, il pressa vivement leur aile gauche, qu'il força de plier. Son autre aile, dont les officiers avaient étendu les rangs, parce qu'étant moins nombreuse que celle des ennemis, ils craignaient qu'elle ne fût enveloppée, laissa, par ce mouvement, un grand intervalle dans le centre. Devenue alors faible, elle ne fit pas une longue résistance, et fut la première à prendre la fuite. Les ennemis, après l'avoir mise en déroute, revinrent sur l'aile victorieuse, et enveloppèrent Brutus, qui, dans un danger si pressant, fit de la tête et de la main tous les devoirs d'un grand général et d'un brave soldat, et mit tout en œuvre pour s'assurer la victoire. Mais ce qui la lui avait donnée à la première bataille la lui fit perdre à la seconde. Dans l'action précédente, tous les ennemis qui furent vaincus restèrent morts sur la place ; dans celle-ci, où les troupes de Cassius prirent d'abord la fuite, il n'en périt qu'un très petit nombre, et ceux qui se sauvèrent, effrayés encore de leur première défaite, remplirent de trouble et de découragement le reste de l'armée. Ce fut là que le fils de Caton fut tué, en faisant des prodiges de valeur, au milieu des plus braves de la jeunesse romaine : accablé de fatigue, il ne voulut ni fuir, ni reculer ; combattant toujours avec le même courage, disant tout haut son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts ennemis. Les plus braves de l'armée se firent tuer en défendant Brutus.

**50.** Ce général avait dans son armée un de ses amis, nommé Lucilius, homme plein de courage, qui, voyant quelques cavaliers barbares laisser tous les autres fuyards pour ne s'attacher qu'à Brutus, résolut de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour les arrêter. Il se tint à quelque distance d'eux, et cria qu'il était Brutus. Ce qui fit ajouter foi à sa parole, c'est qu'il demanda d'être conduit à Antoine, à qui il se fiait ; au lieu, disait-il, qu'il craignait César. Ces cavaliers se félicitant d'une rencontre si heureuse, emmènent leur prisonnier, qu'il faisait déjà nuit ; et détachent quelques-uns d'entre eux pour en aller porter la nouvelle à Antoine, qui, ravi de joie, sortit au-devant d'eux. Dès que les soldats eurent entendu dire qu'on amenait Brutus en vie, ils accoururent en foule ; les uns, en plaignant son infortune ; les autres, regardant comme indigne de sa gloire que, par un

amour excessif de la vie, il eût consenti à être la proie des Barbares. Quand les cavaliers approchèrent d'Antoine, il s'arrêta pour penser à l'accueil qu'il devait faire à Brutus ; mais Lucilius s'avançant vers lui avec la plus grande confiance : « Antoine, lui dit-il, aucun des ennemis n'a fait et ne fera Brutus prisonnier : à Dieu ne plaise que la fortune ait tant de pouvoir sur la vertu ! On le trouvera sans doute mort ; ou s'il est vivant, on le verra toujours digne de lui-même. Pour moi, j'en ai imposé à vos soldats en me disant Brutus, et je viens, prêt à souffrir pour ce mensonge les plus horribles tourments. » Ces paroles frappèrent d'étonnement tous ceux qui les entendirent ; et Antoine, se tournant vers les soldats qui avaient amené Lucilius : « Mes compagnons, leur dit-il, vous êtes sans doute irrités d'une tromperie que vous regardez comme une insulte : mais sachez que vous avez fait une bien meilleure prise que celle que vous poursuiviez ; au lieu d'un ennemi que vous cherchiez, vous m'avez amené un ami. Je ne sais, je vous le jure, comment j'aurais traité Brutus, si vous me l'aviez amené vivant ; mais j'aime mieux acquérir des amis de ce mérite, que d'avoir en ma puissance des ennemis. » À ces mots, il embrasse Lucilius et le remet entre les mains d'un de ses amis ; il l'employa souvent dans la suite, et éprouva en toute occasion son attachement et sa fidélité.

**51.** Il était déjà nuit, lorsque Brutus, après avoir traversé une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts d'arbres, s'éloigna du champ de bataille, et que, s'arrêtant dans un endroit creux, il s'assit sur un grand rocher, avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient. Là, élevant d'abord ses regards vers le ciel, qui était semé d'étoiles, il prononça deux vers grecs, dont Volumnius rapporte celui-ci :

*Punis, ô Jupiter, l'auteur de tant de maux !*

Il dit avoir oublié l'autre. Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira surtout au souvenir de Flavius et de Labéon : celui-ci était son lieutenant, et l'autre le chef des ouvriers. Dans ce moment quelqu'un de sa suite, se sentant pressé par la soif, et voyant aussi Brutus très altéré, prit un casque, et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. Pendant qu'il y allait, on entendit du bruit à l'autre bord, et

Volumnius, suivi de Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'avança pour voir ce que c'était. Ils revinrent bientôt, et demandèrent de l'eau : « Elle est toute bue, répondit Brutus à Volumnius avec un sourire plein de douceur ; mais on va vous en apporter d'autre. » Il renvoya à la rivière celui qui avait été déjà en chercher, et qui manqua d'être pris ; il fut blessé, et ne se sauva qu'avec peine. Brutus conjecturant qu'il devait avoir perdu peu de monde à cette bataille, Statilius s'offrit, pour l'en assurer, de passer au travers des ennemis, afin d'aller voir ce qui se passait dans son camp (car c'était le seul moyen de s'en éclaircir), en convenant avec Brutus que s'il y trouvait les choses en bon état, il élèverait une torche allumée, et reviendrait aussitôt le rejoindre. Statilius parvint jusqu'au camp, et éleva le signal convenu : mais après un long intervalle Brutus ne le voyant pas revenir : « Si Statilius, dit-il, était en vie, il serait déjà de retour. » En effet, comme il retournait vers Brutus, il tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

52. La nuit était fort avancée, lorsque Brutus se penchant, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit rien, mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors Brutus tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius, et, lui parlant grec, il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble, et le pria de l'aider à tenir son épée et à s'en percer le sein. Volumnius s'y refusa, ainsi que ses autres amis ; et l'un d'eux ayant dit qu'il ne fallait pas rester là plus longtemps, mais s'éloigner par la fuite : « Sans doute il faut fuir, répondit Brutus en se levant, et se servir pour cela non de ses pieds, mais de ses mains. » En même temps il leur serre à tous la main l'un après l'autre, et leur dit, avec un air de gaieté : « Je vois avec la satisfaction la plus vive que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis ; et ce n'est que par rapport à ma patrie que je me plains de la fortune. Je me crois bien plus heureux que les vainqueurs, non seulement pour le passé, mais pour le présent ; car je laisse une réputation de vertu que ni leurs armes, ni leurs richesses, ne pourront jamais leur acquérir, ni leur faire transmettre à leurs

descendants : on dira toujours d'eux, qu'injustes et méchants, ils ont vaincu des hommes justes et bons, pour usurper un empire auquel ils n'avaient aucun droit. » Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté, et se retira à quelque distance avec deux ou trois d'entre eux, du nombre desquels était Straton, qui, en lui donnant des leçons d'éloquence, s'était particulièrement lié avec lui ; il le fit mettre près de lui, et appuyant à deux mains la garde de son épée contre terre, il se jeta sur la pointe, et se donna la mort. Quelques auteurs disent qu'il ne tint pas lui-même l'épée ; mais que Straton, cédant à ses vives instances, la lui tendit en détournant les yeux, et que Brutus, se précipitant avec roideur sur la pointe, se perça d'outre en outre, et expira sur l'heure.

**53.** Messala, l'ami de Brutus ayant fait depuis sa paix avec César, prit un jour de loisir pour lui présenter Straton, en lui disant, les larmes aux yeux : « Voilà, César, celui qui a rendu à « mon cher Brutus le dernier service. » César le reçut avec bonté, et l'eut depuis pour compagnon dans toutes ses guerres, en particulier dans celle d'Actium où Straton lui rendit autant de services qu'aucun des Grecs qu'il avait à sa suite. César louant un jour ce même Messala de ce qu'ayant été, par amitié pour Brutus, son plus grand ennemi à Philippes, il avait montré, à Actium, le plus grand zèle pour son service : « César, lui répondit Messala, je me suis toujours attaché au parti le meilleur et le plus juste. »

Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, ordonna qu'on l'ensevelît dans la plus riche de ses cottes d'armes ; et dans la suite ayant su qu'elle avait été dérobée, il fit mourir celui qui l'avait soustraite, et envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie. Nicolas le philosophe et Valère-Maxime rapportent que sa femme Porcia, résolue de se donner la mort, mais en étant empêchée par tous ses amis qui la gardaient à vue, prit un jour dans le feu des charbons ardents, les avala, et tint sa bouche si exactement fermée, qu'elle fut étouffée en un instant. Cependant il existe une lettre de Brutus, dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir tellement négligé Porcia, qu'elle s'était laissée mourir pour se délivrer d'une pénible maladie. Il semble donc que ce soit de la part de ces deux écrivains un

anachronisme, car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus, fait assez connaître la maladie de sa femme, son amour pour son mari, et le genre de sa mort.

## PLUTARQUE

VIE DE DION (409-354 av. J.-C.)

Traduction Bernard Latzarus (1950)

*I. Influence de la doctrine de Platon sur Dion et Brutus. — II. Similitude de leurs destinées. Tous deux sont avertis de leur mort par une apparition. Digression sur les fantômes et les esprits. III. Mariages de Denys l'Ancien. Son affection pour sa femme syracusaine, Aristomaque. — IV. Affection de Denys pour Dion. Arrivée de Platon à Syracuse ; ses affinités avec Dion. — V. Brouille de Platon et de Denys. Faveur persistante de Dion. Son franc-parler. — VI. Mort de Denys. Dion fait admirer son éloquence et sa générosité dans le premier conseil tenu par Denys le Jeune. — VII. Calomnies des courtisans contre Dion. Ils corrompent facilement le jeune Prince. — VIII. Comment Dion prêche le flanc aux attaques. Il garde tout de même la première place auprès de Denys. — IX. Dion voudrait donner à Denys le Jeune des goûts plus élevés. Mauvaise éducation de ce Prince. Digression sur la défiance de Denys l'Ancien. — X. Dion engage Denys à faire venir Platon en Sicile et à se mettre sous sa direction morale. — XI. Denys invite Platon à se rendre auprès de lui ; mais les courtisans lui font rappeler Philiste, qu'ils veulent opposer au philosophe. — XII. Les attaques contre Dion redoublent. Ses desseins politiques. — XIII. Arrivée de Platon. Enthousiasme général pour la philosophie et la science. Changement apparent de Denys. — XIV. Nouvelles intrigues contre Dion. Denys l'exile. — XV. Émotion causée à Syracuse par l'exil de Dion. Denys dissimule, et lui expédie son mobilier. — XVI. Affection tyrannique de Denys pour Platon. Départ du philosophe. Denys le charge d'inviter Dion à la patience. — XVII. Séjour de Dion en Grèce. — XVIII. Rappel de Platon en Sicile. — XIX. Nouvelle brouille de Denys avec Platon. — XX. Départ de Platon. — XXI. Denys donne un autre mari à sa sœur Arété, femme de Dion. Comparaison de sa conduite avec celle de Denys l'Ancien. — XXII. Dion prépare une expédition contre Denys. — XXIII. Dion concentre ses troupes à Zacynthe. État d'esprit des mercenaires. — XXIV. Éclipse de lune. Autres présages défavorables à*

*Denys. — XXV. Traversée pénible. Débarquement en Sicile. — XXVI. Marche de Dion sur Syracuse. Étrange accident qui empêche Denys d'en être avisé à temps. — XXVII. Dion arrive sur les bords de l'Anapos. Enthousiasme de ses recrues.— XXVIII. Entrée de Dion à Syracuse. — XXIX. Dion est élu chef de l'État. Retour offensif de Denys. — XXX. Fourberie de Denys. Ses troupes sont vaincues par celles de Dion. — XXXI. Lettre artificieuse de Denys ; Dion en donne connaissance aux Syracusains. — XXXII. Inquiétude des Syracusains. Retour d'Héraclide. — XXXIII. Conduite de Dion envers Héraclide. Intrigues de celui-ci. — XXXIV. Stratagème de Sosis pour faire haïr Dion. — XXXV. Punition de Sosis. Défaite et mort de Philiste. — XXXVI. Exagérations, en sens contraire, de Timée et d'Ephore à propos de Philiste. — XXXVII. Tentative d'accord entre Dion et Denys. Départ de Denys. Menées démagogiques d'Héraclide. — XXXVIII. Élection de nouveaux généraux. Les mercenaires de Dion se retirent en l'emmenant avec eux. Ils sont attaqués par les Syracusains. XXXIX. Escarmouches entre Dion et les Syracusains. — XL. Dion est reçu avec de grands honneurs par les Léontins. Les alliés blâment les Syracusains, qui persistent cependant dans leur attitude. — XLI. Nypsios, lieutenant de Denys, s'empare de Syracuse. — XLII. Les Syracusains font appel à Dion. Réception de leurs envoyés à Léontion. — XLIII. Discours pathétique de Dion. La marche sur Syracuse est décidée. — XLIV. Les démagogues de Syracuse essaient de retarder la marche de Dion. Denys fait mettre le feu à la ville. — XLV. Arrivée de Dion. Ses préparatifs de combat. — XLVI. Son entrée à Syracuse. Sa victoire. — XLVII. Héraclide et Théodote implorent leur pardon. Pourquoi Dion veut le leur accorder. — XLVIII. Dion fait grâce à Héraclide et lui garde le commandement des forces navales. Intrigues d'Héraclide. — XLIX. Défaite de Dion par les Spartiates. Nouvelles manoeuvres d'Héraclide. Nouvelle réconciliation. — L. Capitulation du fils de Denys. Joie des Syracusains. — LI. Scène touchante entre Dion, sa soeur et sa femme. — LII. Admiration universelle pour Dion. Ses qualités et ses défauts. — LIII. Accusations d'Héraclide contre Dion. Projets de réforme politique de Dion. Il se résigne à permettre la mort d'Héraclide. — LIV. Callippe*

*surprend la confiance de Dion et conspire contre lui. — LV. Apparition de mauvais augure à Dion. Mort de son fils. — LVI. Dion et sa famille soupçonnent les intrigues de Callippe. Son serment sacrilège. — LVII. Assassinat de Dion. Emprisonnement de sa femme et de sa soeur. — LVIII. Punition de Callippe. Mort de la sœur et de la femme de Dion. Punition de leur assassin.*

I. Si l'on en croit Simonide, Sossius Sénécion, Ilion n'en voulut pas aux Corinthiens d'avoir marché contre elle avec les Achéens<sup>22</sup>, parce que Glaucos, Corinthien d'origine<sup>23</sup>, combattait avec zèle pour sa défense. De même, il est naturel que ni les Grecs, ni les Romains ne fassent de reproches à l'Académie<sup>24</sup>, dont ils ont reçu des avantages égaux. On peut le voir par cet écrit, qui contient la Vie de Dion et celle de Brutus. L'un approcha Platon ; l'autre fut élevé dans sa doctrine, et tous deux, sortant du même gymnase, on peut le dire, se sont jetés dans les plus grands combats. Ne nous étonnons pas qu'en accomplissant bien des actions semblables et fraternelles ils attestent la vérité de ce qu'écrivait leur guide dans la vertu. Comme Platon le dit et comme leur exemple le montre, il faut qu'associées à l'intelligence et à la justice, la puissance et la fortune concordent au même but, pour imprimer en même temps aux actes politiques un caractère de grandeur et de beauté. Hippomaque le masseur disait reconnaître ses anciens clients, rien qu'à les voir de loin rapporter de la viande du marché. De même, il est naturel que la raison accompagne les gens cultivés dans toute leur conduite, en lui communiquant, avec la moralité, une sorte d'harmonie et de rythme.

II. Les disgrâces qu'ils éprouvèrent, du fait de circonstances fortuites plutôt que de desseins réfléchis, et qui furent les mêmes, établissent une similitude entre leurs vies. Ils furent enlevés tous deux avant d'avoir pu atteindre le but qu'ils se proposaient, et livrèrent en vain beaucoup de grands combats. Le plus extraordinaire de tout, c'est que la divinité leur

---

<sup>22</sup> *Iliade*, II, 570.

<sup>23</sup> *Iliade*, VI, 145-211.

<sup>24</sup> L'école de Platon.

annonça leur mort à l'un et à l'autre par l'apparition d'un fantôme malveillant. Les gens qui nient ce genre de phénomène ont cependant une théorie. D'après eux, personne de sensé ne saurait avoir la vision d'un démon ou d'un spectre des petits enfants, des femmelettes et des hommes égarés par la faiblesse, peuvent seuls, en cas de trouble mental ou d'incommodité physique, admettre des opinions vaines et étranges, parce qu'ils ont en eux, pour tout mauvais génie, la superstition. Mais si Dion et Brutus, des hommes de poids, des philosophes, qui n'étaient pas faciles à troubler ni propres à devenir les jouets d'une impression, furent frappés d'une apparition au point de la raconter à leurs amis, je ne sais s'il ne nous faut pas accepter la tradition la plus extraordinaire de la haute antiquité. D'après elle, les mauvais génies jettent des sorts aux gens de bien par envie, les poursuivent dans toutes leurs actions, leur suscitent des occasions de trouble et de terreur, persécutent la vertu et cherchent à la faire chanceler, pour éviter que, persévérant sans faiblesse et sans écart dans leur noble conduite, ces privilégiés n'aient après la mort une meilleure destinée qu'eux. Mais réservons ces considérations pour un autre ouvrage.

Dans celui-ci, le douzième livre de nos *Vies Parallèles*<sup>25</sup>, commençons par l'histoire du plus ancien de nos deux héros.

III. Denys l'Ancien<sup>26</sup>, arrivé au pouvoir, épousa aussitôt la fille d'Hermocrate de Syracuse. Dans le temps où la tyrannie du mari n'était pas encore solidement établie, les Syracusains soulevés exercèrent sur la femme des violences terribles et déréglées, à la suite desquelles cette malheureuse sacrifia sa vie volontairement. Denys, lui, recouvra le pouvoir et s'y affermit. Il se remaria ensuite avec deux femmes à la fois, l'une, Locrienne, du nom de Doris, l'autre, du pays, Aristomaque. Le père de la seconde, Hipparinos, l'un des premiers parmi les Syracusains, avait exercé le commandement avec Denys, quand celui-ci fut, pour la première fois,

---

<sup>25</sup> Une des rares indications données par Plutarque sur l'ordre chronologique de ses *Vies*, qu'il est impossible de restituer dans son ensemble.

<sup>26</sup> Denys l'Ancien (431-367 av. J.-C.). Prend le pouvoir en 406.

élu généralissime. On dit qu'il les épousa toutes deux le même jour et que personne au monde ne put savoir celle avec laquelle il eut commerce la première. Mais, le reste du temps, il ne cessa de se partager également entre elles : toutes deux mangeaient à sa table, et, la nuit, elles étaient, à tour de rôle, admises à se reposer avec lui. Et cependant la masse des Syracusains voulait que la femme du pays eût plus que l'étrangère ; mais c'est à cette étrangère que revint le privilège d'enfanter la première ; et, en donnant à Denys un fils aîné, elle se garantit de l'animosité qu'inspirait sa race. Aristomaque, elle, resta longtemps avec Denys sans en avoir d'enfant. Ce n'était pourtant pas l'empressement qui manquait au mari, puisque, accusant la mère de la Locrienne de rendre stérile Aristomaque par des charmes, il la tua.

IV. Dion, qui était le frère d'Aristomaque, fut d'abord honoré par égard pour sa soeur. Mais, par la suite, il montra son intelligence, qui lui valut d'être aimé du tyran pour lui-même. Entre autres faveurs qu'il en reçut, les trésoriers avaient ordre de donner à Dion tout ce qu'il demanderait, à condition toutefois d'en rendre compte au tyran le jour même. Dion avait toujours été de sentiments élevés, magnanimes et courageux, et il se perfectionna encore à cet égard, grâce au hasard providentiel qui fit aborder Platon en Sicile, en dehors de tout calcul humain. C'est un génie, semble-t-il, qui, jetant de loin les bases de la liberté des Syracusains et préparant la chute de la tyrannie, amena Platon d'Italie<sup>27</sup> à Syracuse, et le mit en rapport avec Dion. Celui-ci, très jeune encore, était pourtant de beaucoup, entre tous ceux qui approchèrent Platon, le plus capable d'être instruit et le plus prompt à profiter de sa prédication morale, comme l'a écrit Platon lui-même<sup>28</sup> et comme en témoignent ses propres actes. Car, élevé dans des moeurs humiliantes, sous un tyran, habitué à une vie sujette et craintive, à la servitude qu'exigent les nouveaux riches<sup>29</sup>, à un luxe grossier, à un régime qui mettait le souverain bien dans le plaisir et l'avidité, il était plein de préjugés. Et pourtant, dès qu'il eut goûté d'un

---

<sup>27</sup> En 389 ; Dion avait vingt ans.

<sup>28</sup> Dans sa lettre VII.

<sup>29</sup> Cf. déjà dans Eschyle, *Agamemnon*, 1042-1065, les remarques de Clytemnestre sur le même sujet.

enseignement et d'une philosophie qui conduisaient à la vertu, son âme s'enflamma vite. Il s'attendit, dans la candeur juvénile de son âme, que Denys, sous l'influence des mêmes leçons, éprouverait les mêmes sentiments et se laisserait aisément gagner au bien. Dans son enthousiasme, il mit donc tout en oeuvre pour que Denys entrât en relation avec Platon et écoutât ses leçons.

V. La conversation s'étant donc engagée entre eux, le fond de la discussion porta sur la vertu, mais surtout sur le courage. Platon montra que les tyrans n'étaient rien moins que courageux ; puis, s'écartant de ce sujet, il s'étendit sur la justice et fit voir que la vie des justes était bienheureuse, et celle des injustes, malheureuse. Le tyran ne put supporter ces propos, qu'il jugeait dirigés contre lui, et ne cacha pas son mécontentement de voir les assistants accueillir avec admiration le discours du grand homme, qui les charmait. A la fin, au comble de la colère et de l'exaspération, il lui demanda : « Qu'es-tu donc venu faire en Sicile ? » — « Chercher un homme de bien ! » répondit Platon. Le tyran répliqua : « De par les dieux, il est visible que tu n'en as pas encore trouvé ! » Dion pensa que la colère de Denys s'arrêterait là ; et il renvoya Platon, qui était pressé de partir, sur une trière, qui ramenait en Grèce Pollis de Sparte. Mais Denys pria secrètement Pollis de faire mourir Platon, si possible, pendant la traversée ; sinon, de le vendre à tout le moins. « Cela ne lui fera pas de mal, disait-il, et, en tant que juste, il sera tout aussi heureux, même esclave. » Aussi Pollis se hâta, dit-on, d'aller vendre Platon à Égine ; car il y avait guerre entre Égine et Athènes<sup>30</sup>, et un décret des Éginètes portait que tout Athénien pris sur leur territoire serait vendu. Ces incidents ne diminuèrent pas la faveur et la confiance dont jouissait Dion auprès de Denys. Il eut à remplir les plus grandes ambassades ; et, envoyé à Carthage, il s'y attira une admiration extraordinaire. Il était à peu près le seul dont le tyran supportât le franc-parler et qu'il laissât dire hardiment ce qui lui venait à l'esprit. Témoin leur discussion au sujet de Gélon<sup>31</sup>. Un

---

<sup>30</sup> Egine, conquise par Athènes en 429, s'était ensuite souvent révoltée.

<sup>31</sup> Gélon (?-478 av. J.-C.), tyran de Géla en 491, puis de Syracuse en 484, vainqueur des Carthaginois à Himère le jour de la bataille de Salamine.

jour, paraît-il, Denys raillait le gouvernement de Gélon, qu'il appelait la risée de la Sicile<sup>32</sup> ; et, comme les courtisans faisaient semblant d'admirer ce jeu de mots, Dion fut seul à montrer sa désapprobation. « Malgré tout, dit-il, toi, tu es tyran grâce à Gélon, qui inspirait une confiance dont tu as profité ; mais, après t'avoir vu à l'oeuvre, on n'aura plus confiance en personne ! » Car, en fait, il est évident que Gélon fit d'une ville gouvernée par un monarque le plus beau des spectacles, et Denys, le plus affreux.

VI. Comme Denys avait trois enfants de la Locrienne et quatre d'Aristomaque, dont étaient deux filles, Sophrosyne et Arété [Sagesse et Vertu], il maria Sophrosyne à son fils Denys<sup>33</sup>, et Arété à son frère Théaride. Mais, Théaride étant mort, Dion épousa Arété, qui était sa nièce. Quand Denys tomba malade et que son état parut désespéré, Dion tenta d'avoir une conversation avec lui au sujet des enfants d'Aristomaque. Mais les médecins, pour faire plaisir à l'héritier présomptif, ne lui en donnèrent pas l'occasion ; et même, à ce qu'affirme Timée<sup>34</sup>, comme le patient leur demandait un somnifère, ils lui firent absorber une drogue qui lui ôta le sentiment, liant ainsi le sommeil à la mort. Cependant, une première réunion des amis du tyran ayant eu lieu chez Denys le Jeune, Dion parla des mesures requises par la situation de façon à effacer tous les autres. On ne vit plus en eux que des enfants pour la raison, des esclaves de la tyrannie, vils poltrons dont les conseils ne tendaient, la plupart du temps, qu'à plaire au jeune souverain. Mais Dion les étonna surtout, obsédés qu'ils étaient du péril carthaginois suspendu sur l'État, en leur promettant, si Denys demandait la paix, de s'embarquer aussitôt pour l'Afrique afin de terminer la guerre aux meilleures conditions possibles, et si, au contraire, il voulait se battre encore, de lui fournir cinquante trières prêtes à prendre la mer et de les entretenir à ses frais.

VII. Dans ces conditions Denys admira extrêmement sa grandeur d'âme et fut content de son zèle ; mais les autres conseillers du Prince, se jugeant

---

<sup>32</sup> Jeu de mots facile sur le nom de Gélon, participe présent du verbe rire.

<sup>33</sup> Denys le Jeune (397 av. J.-C.- ?), cf. infra, *Vie de Dion* et *Vie de Timoléon*.

<sup>34</sup> Timée de Tauroménion (352-256 av. J.-C.), auteur d'une *Histoire de Sicile*, qui s'arrêtait à l'année 264.

convaincus d'infériorité par l'éclat des mérites de Dion et rabaissés par son influence, firent aussitôt de ses offres le point de départ de leurs calomnies. Ils n'épargnèrent aucun propos pour aigrir le petit Prince contre lui. D'après eux Dion préparait une campagne sur mer pour s'emparer de la tyrannie ; ses vaisseaux lui permettraient d'accaparer le pouvoir au profit des enfants d'Aristomaque, ses neveux. Mais les motifs les plus visibles et les plus sérieux de tant de haine et d'envie étaient le contraste de la conduite de Dion avec celle des courtisans et son habitude de ne pas se mêler à eux.

Car entrés dès le début, par surprise, dans l'étroite intimité d'un tyran jeune et mal élevé en lui prodiguant plaisirs et flatteries, ils inventaient constamment des amourettes et des passe-temps sans portée, boissons, femmes, jeux indécents. Par là, comme un fer plongé dans le feu, la tyrannie s'amollit. Elle se montra plus humaine envers les sujets et se relâcha de sa rigueur excessive. Mais cet adoucissement venait moins d'une espèce de condescendance que de la faiblesse du souverain. Aussi, s'avancant et gagnant petit à petit, le relâchement du jeune homme finit par fondre et détruire à jamais ces liens de diamant qui, d'après un mot de Denys l'Ancien, tiendraient après lui la monarchie enchaînée à son fils. Car il arrivait, dit-on, à Denys le Jeune, quand il se mettait à boire, d'y passer quatre-vingt-dix jours de suite ; et, pendant ce temps la cour restait inaccessible aux hommes sérieux et aux conversations utiles qu'on en écartait. C'était le domaine de l'ivresse, de la bouffonnerie, des chansons, de la danse et de la débauche.

VIII. Dion était donc, comme de juste, à charge aux flatteurs, parce qu'il ne se livrait à aucun des plaisirs du jeune âge. Aussi le diffamaient-ils en appliquant à ses vertus des noms de vices, bien choisis, nommant mépris sa gravité, et sa franchise, insolence. S'il les réprimandait, c'était les accuser ; refuser de prendre part à leurs excès, c'était les dédaigner. Peut-être aussi son caractère avait-il naturellement de la hauteur et une rudesse qui rendait son abord et les relations avec lui difficiles. Car non seulement pour un homme jeune et à qui on avait rebattu les oreilles de flatteries,

comme Denys, sa conversation manquait de charme et était même pénible ; mais beaucoup de ses amis les plus intimes, tout en appréciant la simplicité et la noblesse de son caractère, lui reprochaient ses façons, et surtout son attitude avec les solliciteurs, qu'il accueillait avec trop de brusquerie et de raideur pour un homme d'État. A ce sujet Platon même lui écrivit dans la suite, comme par une vue prophétique, de se méfier de la présomption, compagne habituelle de l'isolement. Cependant alors il avait le plus grand prestige à cause de la situation, et il paraissait être à peu près seul capable de redresser et de maintenir la tyrannie chancelante. Il savait bien toutefois que, s'il était le premier et le plus grand, ce n'était pas par la grâce du tyran, mais à son corps défendant et parce que Denys avait besoin de lui.

IX. Dion pensait que l'état d'esprit de Denys s'expliquait par son manque de culture. Il conçut donc l'ambition de le lancer dans les passe-temps nobles et de lui faire goûter les conversations et les instructions morales, afin qu'il cessât de craindre la vertu et s'habitât à prendre plaisir au bien. Car, de son naturel, Denys n'était pas de l'espèce des pires tyrans. Mais son père, craignant que, s'il prenait des sentiments élevés et fréquentait les gens intelligents il ne conspirât contre lui et ne lui enlevât le pouvoir, le gardait renfermé à la maison ; et l'absence de toute compagnie, jointe à l'ignorance des affaires, le réduisait, dit-on, à fabriquer de petits chariots, des lampes, des sièges de bois et des tables. Car Denys l'Ancien était tellement défiant, soupçonneux envers tout le monde et enclin à la crainte, qu'il ne se faisait même pas couper les cheveux avec des ciseaux et qu'un de ses coiffeurs les lui brûlait avec des charbons ardents. On ne laissait entrer dans sa chambre ni un de ses frères, ni un de ses fils, vêtu comme il se trouvait ; il fallait, avant d'être introduit, que chacun dépouillât sa robe et en prit, une autre, après avoir été vu tout nu par les gardes. Un jour que Leptine, son frère, en lui expliquant la position d'une place<sup>35</sup>, avait pris le javelot d'un de ses gardes du corps pour en tracer le périmètre, il lui adressa de vifs reproches et fit mourir celui qui avait prêté le javelot. Il

---

<sup>35</sup> Au moyen de croquis tracés sur le sol.

disait qu'il se gardait de ses amis parce que, les sachant raisonnables, il pensait qu'ils aimeraient mieux être tyrans que tyrannisés. Il tua Marsyas, un des officiers qu'il avait promus et affectés à un commandement, parce qu'il avait cru voir en songe ce personnage le tuer : « Car, dit-il, Marsyas a dû former ce projet pendant le jour et s'en ouvrir à d'autres, pour que j'aie eu cette vision dans mon sommeil ! » Et pourtant il s'irrita contre Platon parce que ce philosophe ne l'avait pas déclaré le plus courageux de tous les hommes, lui qui avait l'âme si craintive et pleine de tant de vices, fruits de sa lâcheté !

X. Quant à son fils, Dion, comme je l'ai dit, voyant son esprit infecté d'ignorance et son ressort moral brisé, l'engageait à s'adonner à la science et à faire toutes les instances possibles au prince des philosophes pour que celui-ci vînt en Sicile. Une fois Platon arrivé, Denys se remettrait entre ses mains ; il le chargerait d'organiser sa nature en vue de la vertu, pour l'assimiler au plus beau modèle des êtres, Celui à la direction de qui l'univers obéit, sortant ainsi du désordre pour devenir le monde ordonné. Par cette conformité, Denys s'assurerait un grand bonheur, tout comme à ses concitoyens. Car les offices qu'ils lui rendaient maintenant sans enthousiasme, et par pure contrainte, il les leur inspirerait paternellement, par une sagesse et une justice mêlées de bienveillance. Il serait enfin Roi, et non plus tyran. Car les liens de diamant ne sont pas, comme le disait Denys le père, la terreur et la violence, une foule de vaisseaux et une garde de dix mille Barbares, mais le dévouement, l'affection et l'enthousiasme que suscitent la vertu et la justice ; et, tout en étant plus doux que ces autres liens tendus et rudes, ils se trouvent plus forts pour le maintien du pouvoir. Hors de ces qualités le souverain ignore l'ambition et l'émulation ; il peut se vêtir somptueusement, briller par le luxe de sa demeure et de son mobilier ; mais, pour converser et raisonner, il n'a nullement plus de majesté que le premier venu, ne voulant point orner la partie royale de son âme d'une façon royale et digne d'elle.

XI. Comme Dion répétait souvent ces exhortations et semait, pour les faire fructifier dans l'esprit de Denys, certaines pensées de Platon, le jeune

homme fut pris d'un désir vif et passionné de jouir de la conversation du philosophe et de sa compagnie. Il partit donc pour Athènes beaucoup de lettres de Denys, et aussi beaucoup de requêtes de Dion, et d'autres d'Italie. Les dernières émanaient des Pythagoriciens, qui engageaient le grand homme à venir mettre la main sur une âme jeune, égarée par un pouvoir et une autorité considérables, et à la retenir par des raisonnements de poids. Dans ces conditions Platon craignit, comme il le déclare lui-même<sup>36</sup>, de sembler n'être que parole et incapable d'aborder volontairement aucun travail ; et, s'attendant que, par la guérison d'un seul homme, organe essentiel du pays, il assainirait la Sicile entière, il obéit. Mais les ennemis de Dion, craignant la conversion de Denys, le persuadèrent de rappeler d'exil Philiste<sup>37</sup>, homme très cultivé et très au fait des moeurs des tyrans, dans l'espoir de trouver en lui une force à opposer à Platon et à la philosophie. Car Philiste, dès le début, s'était montré fort zélé pour l'établissement de la tyrannie, et il avait longtemps gardé la citadelle, à la tête d'une garnison. On disait même qu'il avait des relations avec la mère de Denys l'Ancien, sans que le tyran l'ignorât absolument. Mais quand Leptine, ayant eu deux filles d'une femme mariée, eut donné l'une d'elles à Philiste, sans même en informer Denys, le tyran se mit en colère et fit emprisonner et mettre aux fers la maîtresse de son frère. Quant à Philiste, il l'exila et le contraignit à se réfugier chez des hôtes, sur les bords de la mer Adriatique. C'est même là que Philiste semble avoir passé son temps à composer la plus grande partie de son histoire. Car il ne revint pas tant que Denys l'Ancien vécut, et c'est après la mort de ce Prince, comme je l'ai dit, que la haine des autres pour Dion le fit rappeler, parce qu'il était en meilleurs rapports avec eux et attaché plus fermement à la tyrannie.

XII. Ainsi, dès son retour, Philiste se prononça pour la tyrannie, tandis que les autres lançaient contre Dion des attaques et des calomnies. On racontait au tyran qu'il avait pris langue, pour la chute du régime, avec Théodote et Héraclide. Car il espérait, semble-t-il, par l'assistance de

---

<sup>36</sup> Dans la lettre VII.

<sup>37</sup> Général et historien, auteur notamment d'une *Histoire d'Égypte*, d'une *Histoire de Sicile* et d'une *Histoire du règne de Denys*.

Platon, ôter à la tyrannie son caractère despotique et trop absolu, pour faire de Denys un souverain modéré et régulier ; mais, si Denys résistait et ne s'adoucissait pas, il avait décidé de le détrôner et de rendre aux Syracusains leur Constitution<sup>38</sup> ; non qu'il approuvât la démocratie ; mais il croyait qu'à tout prendre, elle valait mieux qu'une tyrannie, si l'on ne pouvait obtenir une saine aristocratie.

XIII. Telle était la situation quand Platon arriva en Sicile. Il y fut comblé, dès ses premiers pas, d'attentions et d'honneurs extraordinaires. Un char des écuries royales, décoré magnifiquement, l'attendait à sa descente de la trière, et le tyran offrit un sacrifice d'action de grâces pour l'heureuse fortune acquise à son empire. La réserve des banquets, le nouvel aspect de la cour, la douceur du tyran lui-même dans chaque série d'affaires qu'il expédiait, inspiraient aux citoyens de merveilleux espoirs de changement. Il y avait aussi de l'enthousiasme pour les études et la philosophie dans la masse du peuple, et le palais, dit-on, était envahi d'un nuage de poussière par suite du nombre des gens qui traçaient à terre des figures géométriques. Au bout de quelques jours, il y eut un sacrifice traditionnel au palais ; et comme le héraut, suivant la coutume, exprimait le vœu que la tyrannie se maintînt inébranlable pendant bien des siècles, Denys, qui se trouvait à côté de lui, dit, affirme-t-on : « Ne cesseras-tu pas de nous lancer des imprécations ? » Cela fit beaucoup de peine aux amis de Philiste, qui se dirent que l'influence de Platon serait irrésistible avec le temps et l'intimité, puisque dès maintenant, après une courte fréquentation, elle avait transformé et bouleversé les idées du jeune homme.

XIV. Ce ne fut donc plus isolément et en secret qu'ils attaquèrent Dion, mais tous ensemble et ostensiblement. Ils l'accusaient d'ensorceler Denys, en lui versant le philtre de l'éloquence de Platon, pour l'amener à renoncer au pouvoir de son plein gré. Dion recueillerait alors l'héritage pour le transmettre aux enfants dont il était l'oncle. Quelques-uns même

---

<sup>38</sup> Syracuse avait été d'abord une aristocratie, puis une démocratie, coupée par les règnes de Gélon et de ses successeurs immédiats, et ensuite de Denys.

affectaient de l'indignation « Quoi ! les Athéniens avaient autrefois déployé de grandes forces de terre et de mer pour se faire anéantir et détruire sur place, sans arriver à prendre Syracuse ! Et maintenant, par le moyen d'un seul sophiste, ils ruinent la souveraineté de Denys en le persuadant d'échapper à la surveillance de ses dix mille gardes du corps, d'abandonner ses quatre cents trières, ses dix mille cavaliers, ses fantassins plusieurs fois aussi nombreux, pour chercher à l'Académie le secret du souverain bien et vivre heureux par la géométrie, en sacrifiant à Dion et à ses neveux le bonheur du pouvoir, de la richesse et du luxe. » Ces propos éveillèrent d'abord les soupçons de Denys, puis une vive irritation. Enfin, le conflit éclata. On envoya secrètement à Denys, sur ces entrefaites, une lettre de Dion aux chefs du gouvernement carthaginois. Il les y invitait, en prévision de leurs pourparlers de paix avec Denys, à ne pas négocier hors de sa présence ; car ils pourraient, par son intermédiaire, tout arranger sans risque d'échec. Denys lut cette lettre à Philiste, dont il prit conseil ; puis, à ce qu'affirme Timée, il circonvit Dion par une feinte réconciliation. Il affecta un langage modéré et déclara se réconcilier avec lui ; ensuite il l'emmena seul sous la citadelle, au bord de la mer. Là il lui montra la lettre et l'accusa de conspirer avec les Carthaginois contre sa personne. Dion voulut se défendre. Denys ne le toléra pas, et aussitôt, le faisant monter, mis comme il l'était, dans une petite barque, il ordonna aux marins de le mener en Italie et de l'y déposer.

XV. La cruauté de cet acte frappa tout le monde. La maison du tyran était remplie de deuil, à cause de la désolation des femmes ; mais la ville de Syracuse était soulevée d'espoir, s'attendant à une révolution et à un prompt bouleversement, à la suite du tumulte suscité par l'exil de Dion, et aussi de la défiance des autres à l'égard du tyran. Ce que voyant, Denys prit peur. Il consolait ses amis et les femmes de sa maison en affirmant que ce n'était pas un exil, mais un simple déplacement qu'il avait imposé à Dion, pour n'être pas forcé, dans un accès de colère, de sévir plus violemment contre l'arrogance de son beau-frère. Il donna deux vaisseaux aux amis de Dion et leur dit d'y embarquer tout ce qu'ils voudraient des biens de celui-

ci et d'emmenner des serviteurs, qui le rejoindraient en Péloponnèse. Dion avait une grande fortune, une pompe presque royale, un mobilier et une garde-robe que ses amis prirent et emportèrent. Beaucoup d'autres effets lui étaient envoyés par les Princesses et ses amis intimes, en sorte que son argent et sa richesse le firent briller parmi les Grecs et que l'opulence de l'exilé laissa entrevoir la puissance de la tyrannie.

XVI. Quant à Platon, Denys l'avait envoyé tout de suite à la citadelle, s'avisant pour lui d'une détention honorable sous couleur d'hospitalité courtoise, afin d'éviter qu'il ne s'embarquât avec Dion et ne fût témoin du tort fait à celui-ci. Mais avec le temps et l'accoutumance, comme un animal s'habitue à toucher un homme, il s'habitua à supporter sa compagnie et ses conversations, et se prit même pour lui d'une passion tyrannique, voulant être seul l'objet de la passion réciproque de Platon, et, plus que tout le monde, de son admiration, prêt à lui remettre les affaires et la souveraineté, s'il ne plaçait pas l'amitié de Dion avant la sienne. C'était donc un malheur pour Platon que cette passion : Denys, fou comme tous les gens épris d'un mauvais amour par jalousie, se livrait avec lui, en un bref espace de temps, à bien des colères, suivies de réconciliations et d'excuses, et témoignait d'un extraordinaire empressement pour entendre ses propos et s'entretenir avec lui de philosophie, tout en marquant de la défiance à ceux qui le détournaient de ce passe-temps, funeste à leurs yeux. Là-dessus, une guerre étant survenue, il renvoya Platon, après être convenu avec lui de mander Dion au printemps. Sur ce point, il mentit, comme on le vit à la date fixée ; mais il envoyait à Dion le revenu des propriétés de ce Prince, demandant à Platon d'être coulant sur l'époque du rappel, à cause de la guerre ; car, la paix faite, il ferait revenir Dion au plus vite. Il chargeait Platon de l'engager, en attendant, à rester en repos, à ne pas susciter de révolution et à ne pas clabauder contre lui devant les Grecs.

XVII. Platon s'efforçait d'agir en conséquence ; il tournait les préoccupations de Dion vers la philosophie, et le maintenait dans le cercle

de l'Académie<sup>39</sup>. Dion habitait en ville chez un certain Callippe, homme de sa connaissance ; mais il acheta une campagne pour y séjourner, et plus tard, au moment de son départ pour la Sicile, il en fit don à Speusippe<sup>40</sup>, le plus intime de tous ses amis d'Athènes et celui avec lequel il passait le plus de temps ; car Platon voulait, en lui procurant la compagnie agréable d'un homme qui savait à propos aborder, avec retenue, des sujets plaisants, adoucir, par un sage tempérament, le caractère de Dion. Tel était à peu près Speusippe ; aussi Timon<sup>41</sup>, dans les *Silles*, lui a-t-il attribué la qualité de bon plaisant. Platon lui-même ayant à organiser un chœur d'enfants<sup>42</sup>, Dion exerça ce chœur et en fit tous les frais. Le philosophe lui accordait ce titre à l'estime des Athéniens plutôt pour faire valoir son ami auprès d'eux que pour sa gloriole personnelle. Dion allait aussi dans les autres villes où il rencontrait, dans les fêtes auxquelles il prenait part, les meilleurs citoyens et les plus entendus aux affaires d'État. On ne remarquait en lui, dans la vie courante, rien d'extraordinaire, rien qui sentît la tyrannie et la morgue, mais de la sagesse, de la vertu et du courage ; on le voyait faire des études et de la philosophie un honnête divertissement. Cette conduite lui attirait la sympathie et l'affection de tous, ainsi que des hommages publics et des décrets honorifiques de la part des États. Les Lacédémoniens allèrent jusqu'à le nommer Spartiate au mépris de la colère de Denys, bien que ce Prince fût alors leur allié dévoué contre les Thébains. On dit qu'une fois Dion, sur la prière de Ptoïodore de Mégare, alla trouver ce personnage chez lui. Or Ptoïodore était, paraît-il, de la catégorie des gens riches et influents. Aussi, voyant une foule à sa porte et constatant la multitude d'affaires qui rendaient son abord et son accès difficiles, Dion jeta un regard à ses amis, qui montraient de l'humeur et du mécontentement, et leur dit : « Qu'avons-nous à lui reprocher ? Nous-mêmes, nous faisons à Syracuse tout comme lui. »

---

<sup>39</sup> Platon y enseignait depuis 387, date de son premier retour de Sicile.

<sup>40</sup> Speusippe, neveu de Platon, auquel il succéda comme chef de l'Académie, de 347 à 339 av. J.-C.

<sup>41</sup> Timon de Phlia (290-200 av. J.-C. ?), philosophe, auteur comique, tragique et satirique. Il paraît avoir créé le genre des *Silles*, satires philosophiques.

<sup>42</sup> Pour une fête religieuse. Il fallait faire les frais des costumes, des répétitions et de l'exécution. Le chœur comportait des danses et des chants.

XVIII. Avec le temps, Denys, jaloux de Dion, dont la popularité en Grèce l'inquiétait, cessa de lui envoyer ses revenus et remit sa fortune à des curateurs particuliers. Voulant, par ailleurs, faire oublier la mauvaise réputation qu'il s'était faite chez les philosophes à cause de sa conduite avec Platon, il réunit autour de lui plusieurs personnages qui passaient pour cultivés. Son ambition était de les éclipser tous dans la conversation, mais comment éviter d'appliquer mal les leçons de Platon, comprises de travers ? Il commença donc à le regretter, et il se fit de violents reproches pour n'avoir pas mis à profit sa présence en écoutant jusqu'au bout ce qu'il y avait de bon dans ses propos. Agissant donc en tyran toujours hébété par ses passions et prompt à pencher dans le sens de tout ce qui l'intéresse tour à tour, il prit tous les moyens pour obtenir que le pythagorien Archytas<sup>43</sup> se portât garant de ses promesses et invitât Platon en son nom ; car c'est par l'intermédiaire de ce philosophe qu'il s'était, au début, fait l'ami et l'hôte de Platon. Archytas dépêcha donc Archidamos à Platon ; Denys expédia une trière, avec des amis à lui, pour confirmer l'invitation. Il écrivit à Platon en termes nets et formels que Dion ne toucherait rien de ses revenus si le philosophe ne se laissait pas convaincre d'aller en Sicile, mais que, dans le cas contraire, il aurait tout. Beaucoup d'adjurations arrivaient aussi à Dion de sa soeur et de sa femme, pour qu'il priât Platon d'écouter Denys et de ne pas prendre de faux-fuyants avec lui. C'est ainsi que Platon, comme il le dit<sup>44</sup>, alla pour la troisième fois dans le détroit de Scylla<sup>45</sup> :

*Pour repasser devant la meurtrière Charybde<sup>46</sup>.*

XIX. Son arrivée remplit Denys d'une grande joie, et la Sicile d'une grande espérance. Elle faisait des vœux ardents pour que Platon l'emportât sur Philiste, et la philosophie sur la tyrannie. Il y avait un grand empressement des femmes autour de lui, et il trouvait chez Denys une confiance

---

<sup>43</sup> Archytas de Métaponte (460-365 av. J.-C.), philosophe, mathématicien et homme d'Etat. Il gouverna Tarente admirablement.

<sup>44</sup> Toujours dans la lettre VII. Ce voyage se place en 361.

<sup>45</sup> Scylla, promontoire à l'entrée nord du détroit de Sicile.

<sup>46</sup> Homère : *Odyssée*, X, 428.

exceptionnelle, qu'aucun autre n'avait ; on ne le fouillait pas quand il approchait le tyran. Comme Denys lui offrait souvent des dons considérables en argent, qu'il n'acceptait pas, Aristippe de Cyrène<sup>47</sup>, qui se trouvait là, dit que Denys était magnifique à bon compte ; car aux gens comme lui, il donnait de petites sommes, quand il leur fallait davantage, et de grosses à Platon, qui ne prenait rien. Après les premières congratulations, Platon commença ses entretiens avec Denys. Il y eut d'abord des atermoiements au sujet de Dion, puis des reproches et des querelles qui restèrent cachés aux gens du dehors ; car Denys les dissimulait et s'efforçait, en prodiguant, par ailleurs, les attentions et les égards à Platon, de le détourner de son attachement à Dion. Cependant le philosophe, dans les premiers temps du moins, ne démasquait point la mauvaise foi et la fourberie du tyran ; il tenait ferme et faisait bonne contenance. Comme ils étaient ainsi disposés l'un envers l'autre, sans qu'à leur avis personne le sût, Hélicon de Cyzique, un des familiers de Platon, annonça une éclipse de soleil. Elle se produisit selon ses prévisions, et excita l'admiration du tyran, dont il reçut en récompense un talent d'argent<sup>48</sup>. Aristippe dit alors en riant aux autres philosophes, qu'il avait aussi à prédire un phénomène extraordinaire. Et comme ils lui demandaient de s'expliquer « Eh bien ! dit-il, j'annonce que, dans peu de temps, Platon et Denys seront ennemis ! » A la fin Denys vendit les biens de Dion et en garda le produit. Quant à Platon, qui occupait jusque-là un appartement donnant sur les jardins du palais, il le logea chez les mercenaires, qui le haïssaient depuis longtemps et désiraient le tuer ; car, à leurs yeux, il voulait persuader Denys d'abdiquer la tyrannie et de vivre sans gardes du corps.

XX. Devant le péril de Platon, Archytas informé envoya promptement une ambassade et une galère à trois rangs de rameurs à Denys, pour réclamer le grand homme, qui n'était venu à Syracuse que sur sa garantie personnelle. Denys, pour démentir son hostilité envers le philosophe, lui

---

<sup>47</sup> Aristippe de Cyrène, disciple de Socrate, ne resta pas fidèle à la pensée du grand homme et fonda la secte cyrénaïque, qui plaçait le but de la vie dans la recherche du plaisir. Il vécut surtout à la cour de Denys le Jeune.

<sup>48</sup> 5.560 francs-or [1950].

offrit des banquets et le combla d'attentions au moment du départ. Il lui dit seulement en se séparant de lui : « Sans doute, Platon, tu porteras beaucoup de terribles accusations contre nous devant tes confrères en philosophie ? » Platon répondit alors en souriant : « Puisse-t-on ne jamais manquer, à l'Académie, de sujets de conversation, au point d'avoir à parler de toi ! » Tel fut, dit-on, le renvoi de Platon ; cependant le récit du philosophe lui-même<sup>49</sup> ne s'accorde pas absolument avec celui-là.

XXI. Dion était mécontent de cet incident ; et, au bout de peu de temps, il devint tout à fait hostile à Denys, en apprenant l'affaire de sa femme, à laquelle Platon avait même fait allusion dans une lettre au tyran. Voici cette histoire. Après l'expulsion de Dion, Denys, en renvoyant Platon, l'avait chargé de s'informer en secret si rien n'empêchait de donner la femme de Dion en mariage à un autre ; car il circulait un bruit, soit exact, soit imaginé par les ennemis de Dion, d'après lequel, cette union ayant déplu au mari, l'harmonie parfaite ne régnait pas dans le ménage. Arrivé donc dans Athènes, Platon prit langue avec Dion sur toutes les questions litigieuses, après quoi il écrivit au tyran une lettre claire pour tout le monde, un point excepté. Il expliquait, en effet, de façon à être compris de son correspondant seulement, qu'il avait parlé de cette suggestion à Dion, et que visiblement ce Prince serait fort contrarié si Denys y donnait suite. Comme alors il y avait beaucoup d'espairs d'accommodement, Denys ne changea rien à la situation de sa soeur et lui permit de rester avec le petit enfant qu'elle avait eu de Dion. Mais comme la réconciliation était impossible et que Platon, de retour en Sicile, avait été congédié avec hostilité, Denys maria malgré elle Arété à l'un de ses amis, Timocrate. Il n'imitait pas ainsi la modération que son père montra, du moins sur ce chapitre. Car celui-là aussi avait pour ennemi le mari de sa soeur Theste, Polyxène. Ce Polyxène s'étant, par peur, enfui de Sicile pour lui échapper, Denys manda Theste et lui fit un grief d'avoir connu la fuite de son mari sans la lui révéler. Elle répondit sans trouble, et, il faut le dire, sans peur : « Et alors, Denys, tu me prends pour une femme si vile et si lâche que,

---

<sup>49</sup> Dans sa lettre VII.

prévenue de la fuite de mon mari, je ne serais pas partie avec lui pour partager son sort ? Mais je n'en étais pas avertie. Et pourtant il était plus beau pour moi d'être appelée la femme de Polyxène l'exilé que ta soeur, celle d'un tyran. » La franchise de Theste fit, dit-on, l'admiration de Denys. Les Syracusains admirèrent aussi la vertu de cette femme, en sorte qu'après la chute de la tyrannie, elle conserva les honneurs et la cour d'une Reine et qu'après sa mort les citoyens l'accompagnèrent officiellement au tombeau.

XXII. Quant à Dion, dès ce moment, il se mit à préparer la guerre. Platon cherchait à l'en dissuader, eu égard à l'hospitalité qu'il avait reçue de Denys et aussi à sa propre vieillesse<sup>50</sup> ; mais Speusippe et les autres familiers de Dion s'intéressaient à ses projets et l'encourageaient à délivrer la Sicile, qui tendait les mains vers lui et qui était prête à l'accueillir avec enthousiasme. Car, lors du séjour de Platon à Syracuse, Speusippe, à ce qu'il semble, mêlé davantage à la population, en comprenait les sentiments. Au début, les citoyens redoutaient de se découvrir à lui, craignant qu'il ne les sondât au profit du tyran, mais, avec le temps, ils prirent confiance. Car c'était de la part de tout le monde le même cri : on pria instamment Dion de venir sans vaisseaux, ni fantassins, ni chevaux, mais de s'embarquer seul sur un transport pour prêter sa personne et son nom aux Siciliens contre Denys. En apprenant cela de Speusippe, Dion fut affermi dans son projet. Il recrutait en secret des mercenaires et se servait d'intermédiaires étrangers pour dissimuler ses intentions. Beaucoup d'hommes d'Etat et de philosophes s'entendaient avec lui, comme Eudème de Chypre, dont la mort devait inspirer à Aristote le dialogue *De l'Ame*<sup>51</sup>, et Timonide de Leucade. Ils lui gagnèrent aussi Miltas de Thessalie, qui était devin et avait participé aux entretiens de l'Académie. Quant aux citoyens bannis par les tyrans, et dont le nombre n'était pas inférieur à mille, vingt-cinq seulement prirent part à l'expédition ; les autres trahirent par lâcheté.

---

<sup>50</sup> Platon avait alors soixante-et-onze ans.

<sup>51</sup> Aujourd'hui perdu.

La base de départ était l'île de Zacynthe<sup>52</sup>, où les soldats s'étaient rassemblés au nombre de moins de huit cents, mais tous connus par beaucoup de grandes campagnes, d'un entraînement physique extraordinaire, et, par l'expérience et la valeur, de beaucoup les meilleurs que l'on pût choisir, capables d'enflammer et d'exciter au combat toute la multitude que Dion espérait recruter en Sicile.

XXIII. Ceux-là, quand ils apprirent que l'expédition était préparée contre Denys et la Sicile, furent atterrés sur le premier moment et condamnèrent le projet. Ils pensaient que Dion, sous le coup de l'égarement et de la folie causés par une irritation quelconque, ou bien faute d'espérances solides, se jetait dans une entreprise impossible ; et ils se fâchaient contre leurs chefs et leurs recruteurs, qui ne leur avaient pas, dès le début, annoncé cette guerre. Mais Dion, après leur avoir exposé les points faibles de la tyrannie, leur déclara qu'il ne les emmenait pas comme simples soldats, mais comme officiers, les Syracusains et les autres Siciliens étant depuis longtemps prêts à la révolte<sup>53</sup> ; et après lui Alcimène, leur compagnon d'armes et le premier des Achéens en réputation et en noblesse, les harangua. Ils se laissèrent enfin convaincre. C'était au fort de l'été<sup>54</sup> ; et les vents étésiens<sup>55</sup> dominaient la mer ; on était exactement dans la pleine lune. Dion, qui avait préparé un sacrifice magnifique à Apollon, alla en procession au temple de ce dieu, avec ses soldats parés de leurs armures complètes. Après le sacrifice il leur offrit, dans le stade de Zacynthe, un banquet où ils admirèrent le luxe des coupes d'argent et d'or et la richesse du service, qui surpassaient la fortune d'un particulier. Ils réfléchirent alors qu'un homme déjà sur le retour<sup>56</sup> et maître de tant de biens ne mettrait pas la main à une entreprise audacieuse sans avoir des espérances fondées, et, là-bas, des amis qui lui fourniraient beaucoup de puissants moyens d'action.

---

<sup>52</sup> Zacynthe, aujourd'hui Zante, île de la mer Ionienne, restée fidèle aux Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse.

<sup>53</sup> Et devant constituer le gros des troupes.

<sup>54</sup> En 357 av. J.-C.

<sup>55</sup> Vents du nord et du nord-ouest qui soufflent dans la Méditerranée lors de la canicule.

<sup>56</sup> Dion avait alors cinquante-deux ans.

XXIV. Mais, après les libations et les prières rituelles, il y eut une éclipse de lune. Elle n'offrait rien de merveilleux pour Dion, qui savait calculer le retour de ces phénomènes, les rencontres du cône d'ombre avec la lune et l'interposition de la terre entre elle et le soleil. Les soldats, eux, étaient bouleversés ; et, comme il leur fallait un réconfort, Miltas, le devin, se dressant au milieu d'eux, leur dit de prendre courage et de s'attendre à triompher ; car la divinité annonçait l'éclipse de quelqu'une des puissances actuellement en vue ; or rien n'était plus en vue que la tyrannie de Denys, dont ils éteindraient l'éclat dès leur débarquement en Sicile. Voilà ce que Miltas déclara publiquement à tous. Quant au signe des abeilles que l'on vit sur les vaisseaux, et qui couvrirent d'un essaim la poupe de celui de Dion, il l'interpréta dans un entretien particulier avec le Prince et ses amis. Il fallait craindre, selon lui, qu'après une courte période de succès, la décadence ne succédât pour Dion à l'apogée. On dit que Denys reçut aussi bien des présages monstrueux de la part des dieux. Un aigle saisit la javeline d'un de ses gardes du corps, l'éleva dans les airs, et, en l'emportant, la laissa tomber dans le gouffre. La mer qui bat le pied de l'Acropole de Syracuse donna, pendant un jour, de l'eau douce et potable : tous ceux qui en goûtèrent purent le constater. Il naquit dans les parcs de Denys des porcs munis de tous leurs organes, sauf, qu'ils n'avaient pas d'oreilles. Les devins révélèrent que c'était un signe de révolte et d'insoumission, car les citoyens n'écouteront plus les ordres du tyran. La douceur passagère de l'eau de mer annonçait aux Syracusains le changement d'une situation malsaine et mauvaise en une autre excellente. L'aigle est le serviteur de Zeus ; et le javelot, l'emblème de la puissance et de la souveraineté. C'était donc la ruine et l'anéantissement de la tyrannie que décrétait le plus grand des dieux. Voilà ce que Théopompe rapporte.

XXV. Les soldats de Dion prirent place dans deux vaisseaux de transport, escortés d'un troisième bâtiment, qui n'était pas grand, et de deux galères à trente rangs de rames. Comme armes, en dehors de celles qu'avaient les soldats, il transportait deux mille boucliers, des traits et des javelots en grand nombre, avec une quantité considérable de provisions. Rien ne

devait donc leur manquer pendant la traversée, c'est-à-dire tout le temps où ils seraient sous l'empire des vents et de la mer ; car ils ne feraient point d'escale et ils avaient peur de la terre, sachant que Philiste, mouillant en Iapygie<sup>57</sup>, les épiait. Un vent léger et doux les favorisa pendant les douze premiers jours de voyage ; et, le treizième, ils étaient au cap Pachyne, en Sicile<sup>58</sup>. Protos, le pilote, conseillait de débarquer en toute hâte, parce que, si l'on s'écartait de la terre en lâchant de plein gré le promontoire, on perdrait bien des jours et des nuits en mer à attendre en plein été le vent du sud<sup>59</sup>. Mais Dion craignait de débarquer en face des ennemis, et, voulant plutôt prendre terre loin d'eux, il doubla Pachyne. Ensuite, un vent violent du nord tomba sur eux et poussa les vaisseaux, dans un vaste tourbillon, hors de la Sicile. Des éclairs et des tonnerres, quand apparut l'étoile du Bouvier, déversèrent du ciel, avec une grande tempête, une pluie impétueuse. Cela jeta la confusion chez les matelots, qui, voguant à l'aventure, virent soudain leurs vaisseaux entraînés par le flot vers Cercine, proche de la Libye, à l'endroit où cette île est le plus escarpée et le plus à pic. Peu s'en fallut qu'ils ne fussent jetés et broyés sur les rochers ; et ils étaient contraints d'avancer péniblement à la rame, jusqu'au moment où la tempête mollit. Alors, rencontrant un vaisseau, ils apprirent qu'ils étaient sur ce qu'on appelle les têtes de la Grande Syrte<sup>60</sup>. Comme, découragés devant le calme de la mer, ils louvoyaient, souffla de terre une petite brise, que d'abord ils ne prirent pas du tout pour un vent du sud, ne pouvant croire à ce changement. Peu après le vent prit de la force et devint impétueux ; alors, tendant tout ce qu'ils avaient de voiles et invoquant les dieux, ils s'enfuirent en haute mer de Libye jusqu'à la Sicile. Grâce à la rapidité de leur course, ils mouillèrent, le cinquième jour, devant Minoa, petite place de Sicile<sup>61</sup>, sous la suzeraineté de Carthage. Le gouverneur carthaginois, Synale, se trouvait dans le pays ; et c'était l'hôte et l'ami de

---

<sup>57</sup> Désignation vague. Brottier suppose que Philiste était à l'ancre en rade de Brindisi.

<sup>58</sup> Au sud-est ; aujourd'hui, le cap de Passaro.

<sup>59</sup> Les vents étiens soufflent quarante-cinq ou cinquante jours.

<sup>60</sup> Bas-fonds pleins de sable, entre Cyrène et Tripoli.

<sup>61</sup> Au sud, entre Agrigente et le promontoire de Lilybée.

Dion. Mais, ignorant sa présence et son expédition, il tentait d'empêcher le débarquement des soldats. Ceux-ci descendirent, partant à toute vitesse avec leurs armes. Ils ne tuèrent personne, car Dion le leur avait interdit à cause de son amitié pour le Carthaginois ; mais, tombant sur des fuyards, ils entrèrent avec eux dans la ville, qu'ils prirent. Toutefois, quand les chefs se furent rencontrés et salués amicalement, Dion remit la ville à Synale sans y avoir fait aucun dégât. Synale, de son côté, accueillit les soldats en hôtes et aida à préparer ce dont Dion avait besoin.

XXVI. Ce qui les encouragea surtout fut la coïncidence de leur arrivée avec l'absence de Denys, car il était parti pour l'Italie avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Aussi, bien que Dion engageât ses hommes à se remettre là de leurs fatigues, après avoir été si longtemps malmenés sur mer, ils n'y consentirent pas, pressés de saisir l'occasion, et lui demandèrent de les mener à Syracuse. Ainsi donc, après avoir mis de côté le surplus des armes et des bagages, qu'il déposa entre les mains de Synale en le priant de les lui expédier en temps utile, il marcha sur cette ville. En chemin se joignirent à lui d'abord deux cents cavaliers agrigentins, de la région du mont Ecnome, et, après eux, des gens de Géla<sup>62</sup>. Le bruit de l'expédition étant vite parvenu à Syracuse, Timocrate, le second mari de la femme de Dion, sœur de Denys, qui était à la tête des amis laissés par le tyran dans la ville, expédia en toute hâte à Denys un messager, porteur d'une lettre qui annonçait l'arrivée de Dion. Lui-même se tenait attentif aux troubles et aux mouvements éventuels de la ville, où tout le monde se passionnait pour le succès de l'entreprise, mais était réduit au calme par la défiance et la crainte. Quant au messager, il lui arriva un accident extraordinaire. Il avait passé la mer pour se rendre en Italie, et, traversant le pays de Reggio, il se hâtait vers Caulonie<sup>63</sup>, où était Denys, quand il rencontra un de ses amis, qui portait une victime récemment immolée. Il reçut de lui une portion de la viande et reprit sa course. Il voyagea une partie de la nuit ; après quoi, contraint par la fatigue de se reposer un peu, il se coucha dans

---

<sup>62</sup> Géla, ville de la côte sud de Sicile et métropole d'Agrigente.

<sup>63</sup> Dans le Bruttium (Calabre), au nord-est de Locres. S'appelle aujourd'hui Castel-Vetere.

un bois, à l'endroit où il se trouvait, sans se détourner de son chemin. Un loup, attiré par l'odeur, survint ; et, prenant la viande attachée à la besace, il s'en fut, emportant en même temps la besace elle-même, où l'homme avait ses lettres. Quand il s'en aperçut à son réveil, il fit bien des tours inutiles à leur recherche ; et, ne les trouvant pas, il décida de ne pas se rendre auprès du tyran sans les lettres, mais de s'enfuir et d'échapper à sa colère.

XXVII. Dans ces conditions Denys ne devait apprendre que tard, et par d'autres, la guerre de Sicile. Dion, lui, continuait sa marche ; les gens de Camarine<sup>64</sup> et de plus, un grand nombre de Syracusains, répandus dans la campagne, se levaient pour le renforcer. Les Léontins et les Campaniens<sup>65</sup> gardaient les Epipoles<sup>66</sup> avec Timocrate. Mais Dion fit circuler parmi eux le faux bruit qu'il attaquerait d'abord leur ville ; aussi abandonnèrent-ils Timocrate pour aller au secours de leurs compatriotes. Cette nouvelle ayant été apportée à Dion, qui campait devant Acres<sup>67</sup>, il mit en marche sa colonne, bien qu'il fût encore nuit, et arriva sur les bords de l'Anapos, qui est à dix stades<sup>68</sup> de la ville. Il arrêta sa marche là, offrit un sacrifice au fleuve et invoqua le soleil levant ; en même temps les devins, de la part des dieux, lui annonçaient la victoire. En voyant Dion couronné à cause du sacrifice, les assistants, d'un seul élan, se couronnèrent tous. Or il n'y avait pas eu moins de cinq mille hommes à le rejoindre en route. Armés médiocrement, au hasard, ils compensaient par l'enthousiasme l'insuffisance de leur équipement. Aussi, quand Dion eut donné le signal du mouvement, se mirent-ils à courir avec des cris de joie, s'exhortant les uns les autres à s'affranchir.

XXVIII. Quant aux citoyens restés dans la ville, les notables et les gens distingués, vêtus de blanc, allaient à la rencontre de Dion aux portes de

---

<sup>64</sup> Camarine, ville de la côte sud, fondée par Syracuse en 599 av. J.-C.

<sup>65</sup> Ce nom, de la lecture duquel on n'est pas bien sûr, paraît désigner ici une petite peuplade fixée au sud de l'Etna.

<sup>66</sup> Quartier fortifié, qui dominait Syracuse au nord-est.

<sup>67</sup> Entre le cap Pachyne et Syracuse.

<sup>68</sup> Environ 1.800 mètres.

Syracuse. Mais la foule s'attaquait aux amis du tyran et saisissait ceux qu'on appelait délateurs, hommes impies et ennemis des dieux, qui circulaient jusque-là dans la ville, s'agitant beaucoup et rapportant ensuite au tyran les opinions et les propos de chacun. Ils furent donc les premiers punis, assommés à coups de bâton par les gens qui tombaient sur eux. Quant à Timocrate, n'ayant pu rejoindre la garnison de l'Acropole, il prit un cheval et s'échappa de la ville. Dans sa fuite, il répandit partout la terreur et le trouble, en exagérant : les forces de Dion, pour ne point paraître avoir abandonné la ville sous l'empire d'une crainte peu justifiée. Là-dessus Dion arriva. On pouvait maintenant le voir s'avancer le premier, superbement armé, et auprès de lui, d'un côté, son frère Mégaclos, de l'autre Callippe d'Athènes, tous trois, couronnés. Suivaient les mercenaires, dont cent gardes du corps qui entouraient Dion, les autres, conduits par leurs capitaines et bien équipés. Les Syracusains regardaient et accueillaient ce cortège comme la procession religieuse et sacrée de la liberté et de la démocratie, rentrant dans la ville à quarante-huit ans d'intervalle<sup>69</sup>.

XXIX. Après avoir fait son entrée par les portes du Téménitès<sup>70</sup>, Dion apaisa l'agitation par une sonnerie de trompette. Il fit ensuite faire par un héraut cette proclamation : « Dion et Mégaclos, venus pour renverser la tyrannie, affranchissent du tyran les Syracusains et les autres Siciliens. » Voulant aussi haranguer en personne la population, il monta vers le haut de la ville par le faubourg d'Achradine. Les Syracusains avaient disposé, des deux côtés de la rue, des victimes, des tables et des cratères ; et, à mesure qu'il arrivait auprès d'eux, ils jetaient des fleurs sur son passage et se tournaient vers lui en l'invoquant comme un dieu. Or il y avait, sous la citadelle et les Cinq Portes, un cadran solaire, très en vue et élevé, que Denys avait installé là. Dion y monta, harangua le peuple et invita les citoyens à reprendre leur liberté. Pleins de joie et voulant marquer leur affection aux deux frères, ils les établirent tous deux chefs de l'Etat avec

---

<sup>69</sup> On était en 358, et Denys l'Ancien avait pris le pouvoir en 406.

<sup>70</sup> Le quartier de l'enceinte sacrée, placé sous la protection d'Apollon.

pleins pouvoirs. Ensuite, par leur volonté et sur leur prière, ils leur adjoignirent vingt collègues, dont la moitié pris parmi les exilés rentrés avec Dion. Cette fois encore il parut aux devins que si Dion, pendant son discours, avait eu à ses pieds la pompeuse construction du tyran<sup>71</sup>, c'était bon signe ; mais que cet édifice, témoin de son élévation, fût un cadran solaire, cela leur faisait redouter que son activité ne connût promptement un retour de fortune<sup>72</sup>. Ensuite, s'étant emparé des Épipoles, il délivra les citoyens qui y étaient détenus et fortifia l'Acropole. Six jours après, Denys, par une expédition navale, s'empara de la citadelle. En même temps, des chariots apportèrent à Dion les armes qu'il avait laissées à Synale. Il les distribua aux citoyens ; ceux qui n'en avaient pas reçu s'équipèrent de leur mieux et se montrèrent des fantassins pleins d'ardeur.

XXX. Denys envoya d'abord à Dion des émissaires à titre privé pour le sonder ; puis, comme Dion les avait invités à des pourparlers publics avec les Syracusains, libres désormais, ces ambassadeurs tinrent, au nom du tyran, des propos conciliants. Il promettait une réduction d'impôts et un allègement des charges militaires, les citoyens eux-mêmes devant dorénavant être appelés à voter la guerre. Les Syracusains se riaient de ces promesses. Dion répliqua aux ambassadeurs que Denys eût à ne pas s'entretenir avec les Syracusains, s'il n'abdiquait pas la souveraineté ; en cas d'abdication, Dion lui garantirait la sécurité, et, en raison de leur parenté, toute espèce de traitement convenable, dans la mesure du possible. Denys fut d'accord de ces propositions, et envoya une autre ambassade pour demander qu'on lui dépêchât, à l'Acropole, quelques députés de Syracuse, avec lesquels, chacune des deux parties faisant des concessions à tour de rôle, il s'entretiendrait des intérêts communs. On lui adressa donc des hommes que Dion avait choisis. Une rumeur persistante, partie du promontoire, se répandit chez les Syracusains : c'est que Denys abdiquerait, et cela plutôt pour son plaisir que pour celui de Dion. Or c'était une fourberie que cette démarche insidieuse du tyran, et il ne

---

<sup>71</sup> Il était monté sur la tour du cadran solaire.

<sup>72</sup> « Les révolutions solaires étaient considérées comme une image des revers et des vicissitudes des choses humaines. » (Note de Pierron.)

songeait qu'à tromper les Syracusains. Car, lorsqu'on vint le trouver de la ville, il enferma les députés et les tint prisonniers. Ensuite, au point du jour, après avoir enivré de vin pur ses mercenaires, il les lança à la course contre le retranchement des Syracusains. Le choc se produisit, sans qu'on s'y attendît. Comme les Barbares, démolissant le rempart avec beaucoup d'audace et de tumulte, se jetaient sur les Syracusains, nul n'osa les attendre de pied ferme, sauf les soldats étrangers de Dion, qui, s'étant, dès le premier moment, aperçu du désordre, vinrent à la rescousse. Eux-mêmes cependant ne savaient trop comment s'y prendre et n'entendaient pas les commandements, par suite des clameurs que poussaient, dans leur course errante, les fuyards syracusains qui, mêlés à eux, se précipitaient au dehors. A la fin, Dion, constatant que nul ne distinguait ses paroles, voulut montrer par l'action ce qu'il fallait faire, et se jeta le premier sur les Barbares. Un vif et terrible combat se déclencha autour de lui ; car les ennemis le reconnaissaient aussi bien que les amis, et tous ensemble s'étaient engagés dans la mêlée. Il était déjà trop alourdi par l'âge pour de pareils combats ; et, en soutenant avec vaillance et énergie le choc des assaillants qu'il cherchait même à refouler, il fut blessé d'un javelot à la main. Contre les autres projectiles et les coups, sa cuirasse lui suffit à peine, frappée, à travers le bouclier, d'une foule de traits et de javelots. Ces traits finirent par se briser, et Dion tomba. Relevé par les soldats, il mit à leur tête comme général Timonide ; et lui-même, parcourant la ville à cheval, arrêta la fuite des Syracusains. Il ranima le courage des étrangers qui gardaient l'Achradine et les lança sur les Barbares. C'étaient des troupes fraîches contre des troupes fatiguées, et des combattants pleins d'enthousiasme contre des hommes déjà rebutés par un essai malheureux. Car les gens de Denys, après avoir espéré que, dès le premier élan, ils occuperaient toute la ville d'une chevauchée, se voyant, contre leur attente, aux prises avec de vrais soldats, remplis d'audace, se repliaient sur l'Acropole. Mais quand ils eurent lâché pied, les Grecs les pressèrent encore plus. Ils tournèrent donc le dos et se renfermèrent dans le rempart. Ils avaient tué soixante-quatorze des partisans de Dion et perdu eux-mêmes beaucoup de monde.

XXXI. La victoire ayant été éclatante, les Syracusains donnèrent en récompense à chacun des soldats étrangers cent mines<sup>73</sup>, et les étrangers décernèrent à Dion une couronne d'or. Des hérauts envoyés par Denys descendirent de la citadelle, apportant à Dion des lettres de la part des femmes de sa famille. L'une d'elles portait cette suscription : « A mon père, de la part d'Hipparinos ». C'était le nom du fils de Dion. Cependant Timée affirme qu'il s'appelait Arétée, du nom de sa mère Arété ; mais il faut plutôt, je crois, s'en rapporter, sur ce point du moins, à Timonide, qui était l'ami et le compagnon d'armes de Dion. Les autres lettres furent lues aux Syracusains ; elles contenaient beaucoup de supplications et de prières des femmes. Quant à celle qui passait pour être du fils de Dion, les citoyens ne voulaient pas qu'il la décachetât en public ; mais il le fit malgré eux. Elle était de Denys ; et, adressée officiellement à Dion, elle était écrite, en fait, pour les Syracusains. Le tyran prenait le ton de la prière et cherchait à se justifier. Mais ce n'étaient là que des faux semblants, et Denys entendait bien nuire à Dion. Il rappelait, en effet, le zèle que son beau-frère avait autrefois déployé pour la tyrannie, se livrait à des menaces contre les êtres les plus chers à ce Prince, soeur, fils et femme, à des adjurations terribles, accompagnées de plaintes. Ce qui surtout émut Dion, c'est qu'il l'invitait à ne pas supprimer la tyrannie, mais à l'exercer à sa suite et à ne pas affranchir des hommes pleins de haine et de rancune : mieux valait régner lui-même, en donnant la sécurité à ses amis et à ses parents.

XXXII. Quand on lut ces lettres, l'idée ne vint pas aux Syracusains, comme il eût été juste, de s'étonner du calme et de la grandeur d'âme de Dion, qui, par amour de la vertu et de la justice, se raidissait contre ses affections de famille. Loin de là : ils conçurent à son égard des soupçons et un commencement de crainte, dans la pensée qu'il était bien forcé de ménager le tyran. Ils tournaient déjà les yeux vers d'autres chefs ; et la nouvelle qu'Héraclide était en mer acheva de les troubler. Héraclide était du nombre des Syracusains exilés par Denys. Apte au commandement et

---

<sup>73</sup> Une mine vaut cent drachmes, donc 9.000 francs-or [1950].

fameux par une charge exercée sous les tyrans<sup>74</sup>, il n'avait pourtant pas la tête bien solide, et, léger en tout, il offrait encore moins de garanties quand il fallait partager le pouvoir et la gloire. Ce personnage, ayant eu, dans le Péloponnèse, un démêlé avec Dion, s'était décidé à faire, avec sa flotte particulière, une expédition privée contre le tyran. Arrivé à Syracuse avec sept trières et trois transports, il trouva Denys assiégé pour la seconde fois et les Syracusains soulevés. Il chercha donc tout de suite à s'insinuer dans les bonnes grâces du vulgaire, ayant dans son naturel quelque chose de persuasif et de propre à séduire une foule avide de flatterie. Il gagnait et subornait plus facilement les citoyens rebutés par la dignité de Dion, qu'ils estimaient fâcheuse et déplacée chez un homme d'Etat. Car le pouvoir qu'on leur avait rendu leur inspirait une indiscipline arrogante, et ils prétendaient être un peuple souverain avant même d'être un véritable peuple.

XXXIII. Et d'abord, étant accourus d'eux-mêmes se former en assemblée, ils élurent Héraclide amiral. Mais Dion monta à la tribune pour le leur reprocher ; car il voyait dans cette élection d'Héraclide l'annulation de la sienne, n'étant plus généralissime dès lors qu'un autre commandait les forces de mer. Les Syracusains, de mauvaise grâce, rapportèrent alors la nomination d'Héraclide. Cela fait, il le manda chez lui et le reprit doucement. Il n'était ni beau, ni honorable pour Héraclide de s'opposer à lui, Dion, en des circonstances où le moindre appoint suffisait pour faire pencher la balance dans le sens d'une révolution totale. Puis il convoqua lui-même une nouvelle assemblée où il nomma Héraclide amiral et décida les citoyens à donner au nouveau dignitaire une garde du corps, comme lui-même en avait déjà une. L'autre, en paroles et en apparence, faisait la cour à Dion et reconnaissait lui devoir de la gratitude. Il l'escortait humblement et exécutait ses ordres ; mais en sous-main, il corrompait la masse et les révolutionnaires, et, tout en excitant des troubles, il circonvenait Dion, qu'il réduisit à une impuissance complète. Car si Dion invitait les citoyens à laisser sortir Denys de l'Acropole en concluant un

---

<sup>74</sup> Il avait commandé la cavalerie, principale force de l'armée syracusaine.

accord avec lui, on l'accusait de ménager le tyran et de chercher à le sauver ; et si, ne voulant pas contrarier le peuple, il continuait tranquillement le siège, il semblait qu'il voulût éterniser la guerre pour commander plus absolument et terrifier les citoyens.

XXXIV. Il y avait à Syracuse un certain Sosis, à qui sa méchanceté et son insolence avaient fait une réputation auprès des citoyens ; car ceux-ci ne voyaient qu'un comble de liberté dans une outrecuidance poussée aussi loin. Cet individu conspirait contre Dion. Il se dressa d'abord, un jour d'assemblée, pour insulter les Syracusains en leur reprochant de ne pas comprendre que, débarrassés d'une tyrannie stupide et ivre, ils avaient pris un maître bien éveillé et sobre<sup>75</sup>. Après s'être ainsi déclaré l'ennemi de Dion, il quitta l'agora pour ce jour-là ; mais le lendemain on le vit courir nu à travers la ville, la tête et le visage, pleins de sang, comme s'il fuyait des meurtriers lancés à sa poursuite. S'étant jeté en cet état sur la place, il dit que les mercenaires de Dion l'avaient assailli, et il montra sa tête blessée. Il trouva beaucoup de gens pour partager son indignation et s'élever contre Dion, auquel on reprochait une conduite cruelle et tyrannique : ne versait-il pas le sang des citoyens dont il exposait la vie pour leur ôter la liberté de parole ? Cependant, quoique l'assemblée fût désordonnée et tumultueuse, Dion monta à la tribune pour se défendre. Il révéla que Sosis était le frère de l'un des gardes du corps de Denys et qu'il agissait à l'instigation de ce satellite du tyran en se révoltant et en bouleversant la ville ; car Denys ne pouvait trouver de salut que dans la défiance mutuelle et la désunion des citoyens. En même temps les médecins, examinant la blessure de Sosis, la trouvèrent trop superficielle pour venir du tranchant d'une épée ; car les plaies faites par une épée sont surtout profondes au milieu, à cause de la pesanteur de l'arme ; mais la plaie de Sosis était légère d'un bout à l'autre et offrait plusieurs reprises, comme il est naturel quand on se frappe soi-même ! On se relâche sous l'empire de la douleur, et puis on recommence. De plus, quelques-uns des notables de la ville étaient venus à l'assemblée en apportant un rasoir, et ils expliquèrent qu'en route ils avaient rencontré

---

<sup>75</sup> Ils n'avaient donc pas gagné au change.

Sosis ensanglanté et fuyant, ce qu'il disait, les mercenaires de Dion, ses agresseurs. Aussitôt donc ils s'étaient mis à la poursuite des meurtriers sans pouvoir mettre la main sur personne ; mais ils avaient trouvé un rasoir déposé sous une roche creuse, d'où précisément ils venaient de voir sortir Sosis.

XXXV. Le cas de Sosis était donc déjà mauvais ; mais aux preuves susdites s'ajouta le témoignage de ses esclaves, qui rapportèrent que, comme il faisait encore nuit<sup>76</sup>, il était sorti seul, ayant son rasoir. Les accusateurs de Dion cédèrent alors et le peuple, en condamnant Sosis à mort, fit sa paix avec Dion. Néanmoins on tenait les mercenaires en suspicion. Il faut dire que la plupart des combats contre le tyran se faisaient sur mer, depuis que Philiste était venu à son secours d'Iapygie<sup>77</sup>, avec plusieurs trières. Les Syracusains crurent que ces étrangers, étant fantassins, ne pouvaient plus du tout servir à la guerre et que même ils seraient sous leur dépendance à eux, peuple de marins qui tirait sa force de ses vaisseaux. Ils furent encore plus exaltés par un succès qu'ils eurent sur mer : ils vainquirent Philiste, qu'ils traitèrent d'une façon cruelle et barbare. Ephore affirme sans doute que, son vaisseau pris, il se tua ; mais Timonide qui, dès le début, avait pris part à ces actions navales aux côtés de Dion, rapporte, dans une lettre au philosophe Speusippe, que Philiste vivait quand il fut pris, sa galère ayant échoué à terre. D'abord, les Syracusains le dépouillèrent de sa cuirasse et le bafouèrent en l'exposant nu, lui qui était déjà vieux ; puis ils lui coupèrent la tête et livrèrent son corps aux enfants en leur ordonnant de le traîner à travers l'Achradine et de le jeter aux carrières<sup>78</sup>. Timée exagère encore ces outrages en affirmant que les enfants prirent le cadavre de Philiste par la jambe dont il boitait pour le traîner à travers la ville, excitant ainsi la raillerie de tous les Syracusains, qui voyaient tirer par la jambe l'auteur de ce mot : « Denys ne doit pas s'enfuir de la tyrannie sur un cheval rapide, mais en tirant la jambe ». Et, pourtant, Philiste avait rapporté cet avis

---

<sup>76</sup> Les assemblées avaient lieu au lever du jour.

<sup>77</sup> On appelle ainsi le sud de l'Apulie, de Tarente et de Brindes jusqu'au promontoire Iapygien, actuellement cap Leuca.

<sup>78</sup> Ces carrières servaient de prison.

comme adressé à Denys par un autre que lui.

XXXVI. Mais Timée, sous le prétexte, assez justifié, du zèle de Philiste pour la tyrannie et de sa fidélité à Denys, remplit son oeuvre d'imputations contre lui. Or, peut-être faut-il pardonner aux victimes d'une oppression récente d'avoir poussé la rancune au point de se déchaîner contre un corps insensible ; mais quant à ceux qui écrivent une histoire après coup, sans avoir eu à souffrir du personnage en son vivant et uniquement par ouï-dire, le seul souci de leur réputation leur commanderait de ne pas employer l'injure et l'outrage, pour insulter à des malheurs dont rien n'empêche que le meilleur des hommes ait sa part, si le destin le veut. Cependant, Ephore non plus n'est pas raisonnable de louer Philiste. Car cet historien excelle sans doute à parer de prétextes spécieux des actions injustes et de mauvaises moeurs, auxquelles il découvre des raisons élégantes ; mais, en dépit de tous ses artifices, il ne peut pas lui-même se dérober à l'accusation d'avoir été, de tous les hommes, le plus attaché à la tyrannie, lui qui toujours, plus que tous les autres, a prôné et admiré le luxe, la puissance, les richesses et les mariages des tyrans. En vérité, ni celui qui loue les actes de Philiste, ni celui qui lui reproche ses malheurs ne sont tout à fait dans la note juste.

XXXVII. Après la mort de Philiste, Denys fit offrir à Dion de lui livrer la citadelle avec les armes qu'elle renfermait et les mercenaires, auxquels il proposait de donner pour cinq mois leur solde entière. Lui-même demandait à partir pour l'Italie, sous la garantie d'une trêve ; il s'y établirait et percevrait les revenus d'une grande et fertile contrée du territoire de Syracuse, nommée Gyarte, qui va de la mer à l'intérieur des terres. Au lieu d'accepter ces propositions, Dion invita Denys à les adresser aux Syracusains. Ceux-ci qui avaient espéré prendre le tyran vivant, chassèrent ses ambassadeurs ; et Denys laissa la citadelle aux mains d'Apollocrate, l'aîné de ses enfants. Lui-même, à la faveur d'un bon vent, embarqua sur ses vaisseaux ce à quoi il tenait le plus, personnes et effets ; puis, à l'insu de l'amiral Héraclide, il prit la mer. Héraclide, blâmé par les citoyens qui se soulevaient contre lui, fit entrer en lice un démagogue du

nom d'Hippon pour appeler le peuple au partage des terres en déclarant que l'égalité était le commencement de la liberté, et la pauvreté, celui de l'esclavage des prolétaires. Faisant cause commune avec lui, Héraclide se révolta contre Dion, qui s'opposait à ces projets. Il décida les Syracusains à voter le partage des terres, à retirer leur solde aux soldats étrangers et à choisir d'autres généraux, pour s'affranchir de la sévère tutelle de Dion. Ils sortaient d'une longue faiblesse (la tyrannie), et, voulant se redresser tout de suite et agir prématurément en peuple indépendant, ils commettaient eux-mêmes des erreurs de conduite et prenaient en haine Dion, le médecin qui entendait appliquer à la ville un régime strict et modéré.

XXXVIII. Comme ils se rassemblaient pour les nouvelles élections, au milieu de l'été, il se produisit, quinze jours de suite, des orages extraordinaires et des éclairs monstrueux, qui chaque fois firent lever la séance et empêchèrent le peuple, dominé par la superstition, d'élire d'autres généraux. A force d'épier un beau fixe, les hommes politiques purent faire procéder à la nomination. Mais ce jour-là un boeuf d'attelage, qui pourtant n'était pas sans avoir l'habitude et l'expérience des foules, s'irrita, pour un motif quelconque, contre son conducteur. Il rejeta le joug, s'enfuit en courant et s'élança vers le théâtre<sup>79</sup>. Aussitôt le peuple se dressa pour se disperser et fuir dans le plus grand désordre. Puis le boeuf courut dans le reste de la ville, bondissant et jetant le trouble à travers tout le secteur que les ennemis occupèrent plus tard<sup>80</sup>. Cependant, au mépris de ces présages, les Syracusains élurent vingt-cinq généraux, au nombre desquels Héraclide. Puis ils envoyèrent secrètement des émissaires aux soldats étrangers de Dion, qu'ils s'efforçaient de débaucher et d'attirer dans leur camp, fût-ce en leur promettant l'égalité des droits politiques. Mais loin d'accepter leurs offres, ces hommes, fidèles à Dion et qui lui restaient dévoués, le prirent avec eux, tout armés, et, lui faisant un rempart de leurs corps, ils l'emmenèrent hors de la ville, sans faire de mal à personne, mais non sans adresser à ceux qu'ils rencontraient bien des

---

<sup>79</sup> C'est là que se tenait l'assemblée du peuple.

<sup>80</sup> Aux yeux de Plutarque, c'était une indication des dieux.

reproches pour leur ingratitude et leur méchanceté. Toutefois les Syracusains, méprisant le petit nombre des soldats et ne les voyant pas prendre l'offensive, s'enhardirent, car ils étaient beaucoup plus nombreux, jusqu'à se jeter sur eux. Ils pensaient avoir facilement le dessus à l'intérieur de la ville et pouvoir les massacrer tous.

XXXIX. Réduit à cette extrémité cruelle de combattre ses concitoyens ou de mourir avec les étrangers, Dion adressait des supplications répétées aux Syracusains en tendant les mains vers eux et en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui paraissaient en haut des remparts et regardaient les événements. Mais comme l'élan de la foule était irrésistible et qu'un vent de démagogie soufflait sur la ville, pareille à une mer agitée, il défendit aux mercenaires de charger. Ils se contentèrent de courir en criant et d'agiter leurs armes. Cela suffit pour qu'aucun des Syracusains ne restât en place. Ils s'enfuirent dans les rues, sans que nul les poursuivît ; car Dion avait aussitôt fait faire volte-face aux étrangers, qu'il emmenait à Léontion<sup>81</sup>. Cependant les chefs de Syracuse, devenus la risée des femmes, cherchaient à réparer la honte de leur fuite. Ils armèrent à nouveau les citoyens et se lancèrent à la poursuite de Dion. Ils le surprirent au passage d'un fleuve et engagèrent une escarmouche de cavalerie ; mais, s'apercevant qu'il ne supportait plus leurs incartades avec une douceur paternelle, et qu'au contraire, plein d'ardeur, il ordonnait à ses hommes de faire front et les rangeait en bataille, ils furent plus honteusement encore que la première fois et se replièrent sur la ville sans avoir eu beaucoup de morts.

XL. Quant à Dion, les Léontins le reçurent avec des honneurs éclatants. Ils accueillirent aussi les mercenaires en leur donnant une solde et le droit de cité ; enfin ils envoyèrent aux Syracusains une ambassade pour les prier d'accorder à ces étrangers ce qui leur revenait<sup>82</sup>. Les Syracusains, de leur côté, dépêchèrent des députés pour accuser Dion. Les alliés en corps<sup>83</sup>, s'étant réunis à Léontion pour discuter la question, décidèrent que les

---

<sup>81</sup> Au nord-ouest de Syracuse.

<sup>82</sup> Sans doute l'arriéré de leur solde.

<sup>83</sup> Il s'agit d'une fédération sicilienne assez mal connue.

Syracusains étaient dans leur tort. Mais les condamnés ne tinrent aucun compte de ce jugement ; car l'orgueil et la folie des grandeurs les poussaient désormais à n'écouter personne et à n'employer que des généraux asservis au peuple et qui le craignaient.

XLI. Là-dessus, il arriva dans le port de Syracuse, envoyées par Denys, des trières qui amenaient Nypsios de Naples, chargé d'apporter des vivres et de l'argent aux assiégés. Il y eut un combat naval où les Syracusains prirent quatre des vaisseaux du tyran ; mais, exaltés par la victoire et mettant leur joie, par suite de l'anarchie où ils vivaient, dans la boisson et les folles débauches, ils négligèrent l'utile au point que, se croyant déjà maîtres de la citadelle, ils perdirent même la ville. Car, Nypsios le vit, il n'y avait pas une portion du peuple qui fût saine ; la masse était occupée, depuis le jour jusqu'à la nuit profonde, à jouer de la flûte et à s'enivrer. Même les généraux prenaient plaisir à ces divertissements, et ils hésitaient à user de contrainte envers des hommes ivres. Nypsios tira donc le meilleur parti possible de la situation et attaqua le rempart. Il s'en empara, l'abattit<sup>84</sup>, et lança ses Barbares sur la ville en leur ordonnant de traiter ceux qu'ils rencontreraient, à leur gré et comme ils pourraient. Dans ces conditions, les Syracusains ressentirent vite le mal ; mais, accablés comme ils l'étaient, ils ne réagirent que lentement et avec peine. Car on assistait à un véritable sac de la ville. Les hommes étaient massacrés ; les murs, renversés, les femmes et les enfants menés à l'Acropole en dépit de leurs gémissements ; les généraux désespérés et incapables d'employer les citoyens contre les ennemis, qui se pressaient dans les rangs de l'armée syracusaine et s'y infiltraient de toutes parts.

XLII. Dans une telle situation et comme le péril se rapprochait de l'Achradine, tout le monde sentait quel était le seul homme sur qui l'on pût désormais fonder ses espérances ; mais nul ne le disait, car les Syracusains avaient honte de leur ingratitude et de leur conduite irréfléchie à l'égard de Dion. Cependant, sous l'empire de la nécessité, ce ne fut qu'un cri parmi les alliés et les cavaliers : il fallait appeler Dion et faire venir les [soldats]

---

<sup>84</sup> En partie sans doute.

péloponnésiens de Léontion. Dès que l'on entendit cette proposition hardie, des clameurs de joie s'élevèrent. Les larmes montaient aux yeux des Syracusains ; ils souhaitaient que le héros se montrât, regrettaient de ne plus le voir, se souvenaient de sa vigueur et de son audace dans les périls ; on se rappelait que, non content d'être lui-même intrépide, il donnait encore du courage à ses soldats et leur faisait affronter sans peur l'ennemi. Aussitôt donc, on lui envoya de la part des alliés Archonide et Téléside, et de la part des cavaliers cinq délégués, dont le principal était Hellanicos. Les députés firent le trajet à bride abattue et arrivèrent à Léontion quand le jour baissait déjà. Ils se jetèrent à bas de leurs chevaux, et, tombant d'abord aux pieds de Dion, lui exposèrent, en pleurant, les malheurs de Syracuse. Déjà quelques-uns des Léontins les abordaient, et beaucoup, parmi les Péloponnésiens, se rassemblaient autour de Dion, soupçonnant, à l'empressement et à la posture suppliante de ces gens, qu'il y avait du nouveau. Tout de suite, Dion mena les députés à l'assemblée du peuple, à laquelle les citoyens accouraient avec empressement. L'ambassade, conduite par Archonide et Hellanicos, fit son entrée, et, en peu de mots, fit voir la grandeur des maux de Syracuse. Elle exhorta les mercenaires à laisser de côté toute rancune pour secourir des hommes déjà frappés d'un châtement bien supérieur au désir des offensés.

XLIII. Quand ils eurent fini, un grand silence régnait dans le théâtre. Dion se leva et prit la parole ; mais, à plusieurs reprises, ses larmes, en coulant, couvrirent sa voix. Les mercenaires l'encourageaient et partageaient son chagrin. S'étant donc un peu remis de son émotion, il dit : « Péloponnésiens et Alliés, je vous ai réunis ici pour délibérer sur votre propre conduite. Mais il ne m'est pas possible de fixer raisonnablement la mienne, quand Syracuse périt. Si je ne pouvais la sauver, j'irais m'ensevelir sous les ruines de ma patrie en cendre. Quant à vous, si vous voulez, maintenant encore, nous porter secours à nous, les plus irréfléchis et les plus infortunés des hommes, relevez la cité de Syracuse, qui est votre oeuvre<sup>85</sup>. Mais si, dans votre ressentiment contre les Syracusains, vous

---

<sup>85</sup> Allusion à une tradition mal connue. On admet en général que la fondation de Syracuse, en 734, est antérieure

voyez avec indifférence leur situation, recevez pourtant des dieux le juste salaire de votre courage et de votre dévouement primitif envers moi ; et souvenez-vous que Dion ne vous a pas abandonnés quand, autrefois, on vous faisait tort et plus tard n'a pas abandonné davantage ses concitoyens malheureux. » Comme il parlait encore, les mercenaires bondirent avec des clameurs, l'invitant à les mener en toute hâte secourir Syracuse. Les ambassadeurs de cette ville, embrassaient Dion et lui prodiguaient les caresses en souhaitant aux mercenaires toutes les bénédictions des dieux. Le tumulte une fois apaisé, Dion leur donna l'ordre d'aller aussitôt s'équiper et de revenir en armes après dîner en ce même lieu, car il était décidé à faire l'expédition de nuit.

XLIV. A. Syracuse, tant qu'il fut jour, les généraux de Denys firent beaucoup de mal à la ville. La nuit venue, ils se retirèrent dans la citadelle ; et, comme ils avaient perdu quelques-uns de leurs hommes, les politiciens de Syracuse reprirent courage. Ces démagogues, dans l'espoir que les ennemis se tiendraient tranquilles, contents des résultats acquis, engageaient les Syracusains à renvoyer une seconde fois Dion. S'il arrivait avec ses mercenaires, il ne fallait ni les accueillir, ni leur céder la place, comme si on ne les valait pas ; les citoyens eux-mêmes sauvegarderaient leur ville et leur liberté par leurs propres forces. On adressa donc à Dion de nouveaux messages ; les généraux, pour arrêter sa marche ; les cavaliers et les notables, pour l'accélérer. Pour ce motif il avançait à la fois sans hâte et sans arrêt. Quand la nuit fut avancée, ses ennemis occupèrent les portes pour les lui interdire ; mais Nypsios lança une seconde fois de la citadelle ses mercenaires beaucoup plus excités et plus nombreux encore ; il rasa aussitôt tout le mur de défense et parcourut à toute vitesse la ville qu'il ravagea. Il y eut un massacre, non plus seulement d'hommes, mais aussi de femmes et d'enfants. On ne pillait guère ; c'était une grande et universelle destruction. Car, jugeant sa situation désespérée, Denys, dans sa haine féroce contre les Syracusains, voulait, pour ainsi dire, ensevelir la tyrannie défailante sous les ruines de la ville. Afin de prévenir la contre-

---

à celle de Léontion, que l'on place en 730.

attaque de Dion, ses généraux se décidèrent pour le moyen le plus prompt de ruine et d'anéantissement, le feu. Leurs soldats incendiaient de leurs propres mains, avec des torches et des flambeaux, ce qui était près, et avec des projectiles spéciaux, lancés à l'arc, ce qui était loin. Les Syracusains s'enfuyaient ; mais les uns se faisaient massacrer sur les routes où on les surprenait ; les autres ne réussissaient à rentrer dans leurs maisons que pour y succomber à l'incendie ; car beaucoup d'immeubles brûlaient déjà et s'écroulaient sur les gens qui couraient dans les rues.

XLV. C'est surtout ce fléau qui ouvrit à Dion la ville, où l'accord s'était fait. Car il ne marchait plus à toute vitesse, ayant appris que les ennemis s'étaient renfermés dans la citadelle. Comme il faisait jour, des cavaliers vinrent d'abord à sa rencontre pour lui apprendre la seconde surprise ; ensuite il vint même quelques-uns de ses adversaires pour le prier de se hâter. Le sinistre s'aggravant, Héraclide lui envoya son frère, puis son oncle Théodote, pour le supplier de venir au secours de la ville, puisque personne ne résistait aux ennemis, qu'Héraclide lui-même était blessé et que Syracuse se trouvait à deux doigts de sa ruine et de sa perte totale. Ces messages parvinrent à Dion quand il était encore à soixante stades<sup>86</sup> des portes. Il découvrit le péril aux mercenaires et leur adressa un appel. A partir de ce moment, il ne les fit plus marcher au pas : toute l'armée courait dans la direction de Syracuse. Sur la route, les messagers se succédaient continuellement pour l'engager à se presser. Il fit une diligence merveilleuse ; et, grâce au zèle des mercenaires, il entra par les portes, dans le quartier dit de l'Hécatompédon. Aussitôt il lança ses troupes légères contre l'ennemi pour rassurer, par leur vue, les Syracusains. Quant à l'infanterie lourde, lui-même la disposa en ordre de bataille, ainsi que ceux des citoyens qui, en grand nombre, se ralliaient à lui. Il les répartit en colonnes et régla le commandement subalterne de façon que, venant de tous les côtés à la fois, l'assaut fût plus effrayant.

XLVI. Quand, après avoir pris ses mesures et invoqué les dieux, il se fit voir dans la ville, conduisant ses soldats à l'ennemi, un cri de joie et de

---

<sup>86</sup> Entre 9 et 10 kilomètres.

vives acclamations, mêlées de prières et d'appels, se firent entendre. Les Syracusains lui donnaient les noms de sauveur et de dieu, et aux mercenaires ceux de frères et de concitoyens. Nul n'était si égoïste, ni si attaché à la vie qui ne montrât bien dans cette circonstance un souci mortel du salut de Dion plutôt que de tous les autres ensemble. Il marchait le premier au danger à travers le sang, le feu et les nombreux cadavres gisant sur les places. L'attitude des ennemis était effrayante aussi ; car, fous de rage, ils se tenaient en ordre sur le rempart, qu'il était difficile et pénible de forcer. En outre, le péril du feu troublait davantage les étrangers et rendait leur marche malaisée. Car, dans le reflet des flammes qui dévoraient les maisons, ils enjambaient des ruines brûlantes, couraient en glissant sous de grands décombres croulants et cherchaient leur route à travers un immense nuage de poussière et de fumée. Cependant ils s'efforçaient de rester en ordre sans rompre leurs rangs. Quand enfin ils abordèrent l'ennemi, le corps à corps fut restreint à un petit nombre de combattants, à cause de l'étroitesse et de l'irrégularité du terrain ; mais les clameurs enthousiastes des Syracusains affermissaient leurs défenseurs, et les soldats de Nypsios furent contraints à plier. La plupart se réfugièrent dans la citadelle, qui était tout près, et furent ainsi sauvés. Ceux qui, restés au dehors, se dispersèrent, furent tués par les citoyens qui les poursuivaient. Jouir sur le champ de la victoire, en montrer sa joie et s'embrasser, comme un si grand exploit paraissait l'exiger, ce n'en était pas le moment ; les Syracusains préférèrent retourner dans leurs maisons, où ils eurent de la peine à éteindre le feu dans la nuit.

XLVII. Quand vint le jour, on s'aperçut que les démagogues n'avaient pas osé rester et s'étaient eux-mêmes condamnés à l'exil. Seuls Héraclide et Théodote étaient là. Ils allèrent eux-mêmes se livrer à Dion, confessant leur faute et sollicitant un meilleur traitement que celui que naguère ils lui réservaient : « Il convient, disaient-ils, à Dion, dont la vertu, à tous égards, est incomparable, de se montrer même supérieur à sa juste colère contre des ingrats qui viennent se proclamer vaincus dans l'ordre du mérite qu'ils

te disputèrent autrefois<sup>87</sup>. » Quand Héraclide et Théodote lui adressèrent ces prières, les amis de Dion l'engageaient à ne pas épargner des envieux criminels et même à livrer Héraclide aux soldats et à retrancher de l'État la démagogie, folie furieuse qui n'est pas un moindre mal que la tyrannie. Dion les calmait en leur disant que, si les autres généraux s'exerçaient surtout aux armes et à la guerre, lui, pendant son long séjour à l'Académie, s'était exercé à surmonter la passion, la haine et toute espèce d'inimitié. « Ce qui prouve, ajoutait-il, l'heureux succès de ce genre d'efforts, ce n'est pas de pratiquer la modération envers des amis et des gens de bien ; c'est, quand on subit des torts, de se montrer indulgent et doux pour les coupables. Je veux me montrer supérieur à Héraclide moins en puissance et en intelligence qu'en bonté et en justice. Car la supériorité réelle consiste en cela ; et les avantages de la guerre, même s'il n'y a pas un homme pour vous les disputer, vous sont au moins contestés par la Fortune. Si Héraclide est devenu méchant et déloyal par envie, il ne faut certes pas que Dion laisse gâter sa propre vertu par la passion. Sans doute, rendre le mal pour le mal est, aux termes de la loi, plus juste que de prendre les devants ; mais ces deux fautes, d'après le sentiment naturel, proviennent d'une seule et même faiblesse. Enfin la méchanceté d'un homme, si pénible soit-elle, ne peut être si totalement sauvage et insociable qu'elle ne finisse par s'adoucir, vaincue à force de bons procédés. »

XLVIII. En s'appuyant sur de tels arguments, Dion relâcha Héraclide et son ami. Il songea ensuite aux travaux de défense. Il ordonna que chacun des Syracusains coupât un pieu et le déposât près de la citadelle. Il fit ensuite lever les mercenaires dans la nuit, pendant que les Syracusains prenaient du repos, et entoura l'Acropole de palissades en secret. Ainsi le jour d'après, contemplant la rapidité du travail et son heureuse exécution, les citoyens et les ennemis furent pris de la même admiration. Après avoir enterré les morts des Syracusains et délivré les prisonniers, qui n'étaient pas moins de deux mille, il réunit une assemblée. Héraclide y prit la parole

---

<sup>87</sup> Le courage militaire.

et ouvrit l'avis d'élire Dion généralissime, avec pleins pouvoirs, des forces de terre et de mer. L'aristocratie approuvait cette proposition, dont elle réclama le vote, mais la masse des marins et des ouvriers fit du tapage. Ces gens-là étaient mécontents qu'Héraclide perdît l'amiralat ; et, tout en sachant sa nullité à tous égards, ils le jugeaient plus populaire que Dion et plus docile aux caprices du grand nombre. Dion leur fit cette concession et rendit le commandement naval à Héraclide ; mais il se les aliéna en s'opposant à leur campagne pour le partage de la terre et des maisons, et même en abrogeant les mesures votées auparavant dans ce sens, ce dont Héraclide tira un nouveau prétexte d'agitation. Il séjournait alors à Messine. Il fit de la popularité auprès des soldats et des marins qui s'étaient embarqués avec lui, et qu'il excitait contre Dion en l'accusant d'aspirer à la tyrannie. Lui-même cependant négociait secrètement avec Denys par l'intermédiaire de Pharax de Sparte. Les plus notables des Syracusains soupçonnant cette intrigue, il y eut, dans le camp de Dion, une sédition, d'où résultèrent la misère et la disette à Syracuse. Dion fut réduit à une détresse extrême et ses amis lui reprochèrent d'avoir grandi, à son détriment, un homme aussi peu maniable et aussi corrompu par la haine et la méchanceté qu'Héraclide.

XLIX. Comme Pharax campait à Néapolis, sur le territoire d'Agrigente<sup>88</sup>, Dion mena les Syracusains en expédition contre lui. Il aurait voulu livrer le combat décisif dans une autre occasion ; mais comme Héraclide et les marins se récriaient en prétendant qu'il ne voulait pas en finir par une opération efficace, mais faire durer la guerre pour prolonger son commandement, il engagea la bataille malgré lui et eut le dessous. La défaite n'était pas écrasante ; elle résultait du désordre provoqué par la mutinerie. Aussi Dion se préparait-il à reprendre l'offensive, et il rangeait ses soldats en bataille, tout en leur prodiguant les appels et les encouragements. Mais à la tombée de la nuit on lui apprit qu'Héraclide avait levé l'ancre et cinglait vers Syracuse, dans l'intention de surprendre la ville et de lui en interdire l'entrée, à lui et à son armée. Il prit donc

---

<sup>88</sup> Sur la côte sud-ouest de la Sicile.

aussitôt avec lui les plus forts et les plus dévoués de ses hommes et partit avec eux à cheval pendant la nuit. Vers la troisième heure du jour<sup>89</sup>, il était aux portes de la ville, après avoir fait sept cents stades<sup>90</sup>. Héraclide, gagné de vitesse, s'éloigna avec sa flotte, et il errait sur mer, sans voir clair dans ses affaires, quand il tomba sur Gésyle le Spartiate, qui lui déclara venir de Lacédémone pour exercer le commandement en Sicile comme autrefois Gylippe<sup>91</sup>. Héraclide accueillit donc ce personnage avec joie ; et, s'y attachant comme à l'antidote de Dion, il l'exhiba devant les alliés. Il envoya même un héraut à Syracuse pour engager les citoyens à recevoir le Spartiate comme chef. Dion répondit que les Syracusains avaient assez de chefs, et que, s'il fallait absolument remettre la direction des affaires à un Spartiate, lui-même était ce Spartiate en vertu du droit de cité<sup>92</sup>. Alors Gésyle renonça au commandement. Il se rendit par mer auprès de Dion et réconcilia Héraclide avec lui sous la garantie des serments et des engagements les plus sacrés. Lui-même jura d'être le vengeur de Dion et le justicier d'Héraclide, si celui-ci manquait à sa parole.

L. Après ces événements, les Syracusains licencièrent leur flotte, car ils n'en avaient pas besoin ; elle était, de plus, un grand sujet de dépenses pour ceux qui s'embarquaient et une occasion de révolte pour les amiraux. Ensuite ils achevèrent la construction du mur d'enceinte et assiégèrent la citadelle. Comme personne ne venait au secours des assiégés, que les vivres manquaient et que les mercenaires de la garnison devenaient méchants, le fils de Denys, jugeant la situation désespérée, conclut un arrangement avec Dion. Il lui livra l'Acropole avec les armes et le reste du matériel ; et lui-même, prenant avec lui sa mère et ses soeurs, chargea cinq trières et rejoignit son père par mer. Dion le laissa partir en toute sécurité ; mais aucun des habitants de Syracuse ne se priva de ce spectacle ; ou, s'il y avait des absents, on les accablait d'invectives, en leur reprochant de ne pas venir voir ce jour et le soleil se levant sur Syracuse libre. Car si,

---

<sup>89</sup> Neuf heures du matin.

<sup>90</sup> Près de 130 kilomètres. Performance invraisemblable.

<sup>91</sup> Lors de l'expédition des Athéniens contre Syracuse en 413.

<sup>92</sup> Il avait dû l'obtenir lors de son séjour en Grèce.

maintenant encore, le plus éclatant et le plus grand des exemples de l'instabilité du sort est la chute de Denys, quelle joie put être alors celle des Syracusains, et quelle fierté durent-ils concevoir quand ils venaient de renverser, avec de si faibles moyens, la plus grande des tyrannies qui eussent existé jusque-là !

LI. Apollocrate étant parti par mer, Dion se dirigea vers la citadelle. Les femmes de sa famille n'eurent pas le courage d'attendre qu'il y entrât et coururent aux portes. Aristomaque menait le fils de Dion, et Arété suivait en larmes, ne sachant comment elle saluerait et aborderait son mari, après avoir vécu avec un autre. Il embrassa d'abord sa soeur, puis son petit enfant. A la fin Aristomaque fit avancer Arété en disant : « Nous étions malheureuses, Dion, depuis ton exil ; mais ton retour victorieux nous a fait relever la tête à toutes, sauf à celle-ci seule, que j'ai eu le malheur de voir, de ton vivant, contrainte de vivre avec un autre. Ainsi, quand le destin t'a fait maître de nous, comment règles-tu le sort de cette victime de la force ? T'embrassera-t-elle comme son oncle seulement, ou aussi comme son mari ? » A ces paroles d'Aristomaque, Dion se mit à pleurer et accueillit tendrement sa femme. Il lui confia leur fils et l'envoya à son domicile personnel, où il résidait, ayant mis la citadelle entre les mains des Syracusains<sup>93</sup>.

LII. Après ce progrès dans sa situation, il ne voulut pas jouir du succès présent avant d'avoir distribué des grâces et des dons à ses amis et alliés, et surtout d'avoir fait à ses intimes de la ville et à ses soldats étrangers une part dans ses libéralités et ses témoignages d'estime. Sa grandeur d'âme surpassait encore sa puissance. Il menait une vie frugale et tempérée, se contentant de n'importe quoi. Comment ne pas l'admirer ? Non seulement la Sicile et Carthage, mais encore la Grèce entière, étaient les témoins émerveillés de sa brillante fortune. L'opinion ne voyait rien d'aussi grand que lui, et, chez aucun autre général, la vaillance et le bonheur ne paraissaient plus éclatants. Et pourtant il se montrait aussi simple dans ses

---

<sup>93</sup> Dion, pour se distinguer des tyrans, continue d'habiter chez lui et livre aux citoyens la citadelle, force et symbole de la tyrannie.

vêtements, son service et sa table que s'il eût encore soupé avec Platon à l'Académie au lieu de passer sa vie au milieu d'officiers étrangers et de mercenaires, pour qui les ripailles et les débauches de chaque jour sont une consolation des fatigues et des périls. Platon lui écrivait que le monde entier n'avait alors d'yeux que pour lui<sup>94</sup> ; mais Dion lui-même, semble-t-il, ne regardait qu'un seul endroit d'une seule ville, l'Académie. C'est que ses spectateurs et ses juges de là-bas n'admiraient ni un exploit, ni un acte de vaillance, ni une victoire, mais observaient seulement s'il se servait de sa fortune avec ordre et sagesse, et se montrait modéré après de grands succès. Il s'obstinait cependant à ne rien retrancher ni relâcher de sa hauteur dans les compagnies et de sa rigidité envers le peuple, bien que la situation exigeât de la bonne grâce de sa part et que Platon lui fît remarquer sévèrement dans une lettre, comme nous l'avons dit, que l'infatuation est la compagne de la solitude. Mais il est évident que, par nature, Dion se prêtait difficilement à convaincre les masses, et qu'il était porté à tirer en sens contraire les Syracusains, trop relâchés et amollis.

LIII. Héraclide, en effet, revenait à la charge. D'abord, convoqué à un conseil, il ne voulut pas y aller ; car, disait-il, étant simple particulier, il se rendrait à l'assemblée du peuple avec les autres citoyens. Ensuite il reprochait à Dion de n'avoir pas rasé la forteresse ni permis au peuple, comme celui-ci le voulait, de démolir le tombeau de Denys l'Ancien et d'en arracher le corps. Il lui faisait encore grief de chercher à Corinthe des conseillers et des généraux pour l'aider dans le gouvernement, au mépris de ses concitoyens<sup>95</sup>. En réalité, si Dion faisait venir les Corinthiens, c'est qu'il espérait établir plus facilement, avec leur appui, la Constitution qu'il avait en tête. Son intention était d'empêcher le règne de la démocratie pure, qui n'était pas à ses yeux un régime, mais, suivant le mot de Platon<sup>96</sup>, un bazar politique, et de faire un composé des institutions de Laconie et de Crète, démocratie et royauté, comportant une aristocratie prépondérante, qui assurerait l'organisation et le fonctionnement des principaux rouages

---

<sup>94</sup> Platon, lettre IV.

<sup>95</sup> Corinthe était la métropole de Syracuse.

<sup>96</sup> Platon, République, VIII, 597 D.

de l'État. Il voyait en effet les Corinthiens se gouverner de façon assez oligarchique et s'abstenir de traiter devant le peuple beaucoup d'affaires d'État. Comme il s'attendait donc à une très vive opposition d'Héraclide sur ce point et que, par ailleurs, ce personnage était turbulent, changeant et séditieux, il céda enfin à ceux qui voulaient autrefois le tuer et qu'il en empêchait alors : ils allèrent le tuer chez lui. La mort d'Héraclide contraria fort les Syracusains. Mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, suivit lui-même le corps avec son armée et enfin leur adressa une harangue, ils lui pardonnèrent, comprenant qu'il n'était pas possible que les troubles de la ville prissent fin, si Héraclide et Dion faisaient tous deux de la politique.

LIV. Mais il y avait un ami intime de Dion, venu d'Athènes, Callippe<sup>97</sup>. Si Dion le connaissait et l'avait admis dans sa familiarité, ce n'était pas, Platon l'affirme<sup>98</sup>, en raison d'une camaraderie scolaire<sup>99</sup>, mais par suite d'une initiation aux mystères<sup>100</sup> et de relations courantes. Il avait pris part à l'expédition de Sicile, et il était honoré de Dion, au point qu'il fit son entrée avec lui dans Syracuse, le premier de tous les amis du héros. Il portait une couronne, témoignage de la brillante conduite qui l'avait mis en vue dans les combats. Mais comme les premiers et les meilleurs des compagnons de Dion avaient été emportés par la guerre et qu'Héraclide était mort, il vit le peuple syracusain rester sans chef et les regards des soldats de Dion se tourner de son côté à lui, Callippe. Il devint alors le plus scélérat des hommes. Comme il espérait fermement avoir la Sicile pour prix de l'assassinat d'un hôte et que de plus, au témoignage de quelques historiens, il avait reçu des ennemis vingt talents<sup>101</sup> pour salaire de ce crime, il corrompit quelques-uns des mercenaires et les indisposa contre Dion. Il commença son complot de la façon la plus odieuse et la plus fourbe. Car, en rapportant constamment à Dion des propos de ses soldats,

---

<sup>97</sup> Cornélius Népos, Vie de Dion, VIII, l'appelle Callicrate.

<sup>98</sup> Dans sa lettre VII, où d'ailleurs le philosophe fait allusion à ce personnage sans le nommer.

<sup>99</sup> Plutarque serait mécontent que Callippe eût été de l'Académie.

<sup>100</sup> Ceux d'Eleusis apparemment. Callippe avait-il facilité cette initiation à Dion, ou bien y avait-il participé avec lui ? Plutarque est trop circonspect pour se prononcer sur ce point.

<sup>101</sup> 111.200 francs-or [1950].

soit authentiques, soit inventés, il surprit la confiance du Prince, qui lui permit d'avoir des entrevues et des conciliabules secrets avec ceux qu'il voudrait et de leur dire sans se gêner du mal de lui. Dion le lui ordonnait pour que pas un ne restât inconnu parmi les hommes hargneux et malveillants à son égard. Par ces intrigues Callippe arrivait à découvrir rapidement et à grouper autour de lui les méchants et les esprits faux ; mais si quelqu'un réagissait contre ses propos, repoussait ses offres et allait tout rapporter à Dion, celui-ci n'en marquait ni trouble, ni mécontentement, Callippe ne faisant qu'exécuter ses ordres.

LV. Pendant que le complot se tramait, Dion eut une grande et monstrueuse apparition. Il se trouvait, à une heure avancée du jour, assis dans une galerie de la maison, seul et livré à ses pensées. Soudain un bruit se fit entendre à l'extrémité du portique, et en regardant, car il faisait encore jour, il vit une grande femme, qui, par son costume et sa physionomie, ne différait en rien d'une Erinye tragique<sup>102</sup>, et qui appropriait la maison avec un balai. Terriblement frappé et épouvanté, il fit venir ses amis, leur raconta sa vision et les pria de rester et de passer la nuit avec lui ; car il était tout à fait hors de soi et craignait que, si on le laissait seul, le monstre ne lui apparût encore. Le fait ne se reproduisit pas. Mais, au bout de quelques jours, son fils, encore presque enfant, à la suite d'un chagrin et d'une colère dont le motif était mince et puéril, se jeta du toit sur la tête, et mourut.

LVI. Voyant Dion malheureux, Callippe s'adonna plus encore à son intrigue. Il répandit parmi les Syracusains le bruit que Dion, n'ayant plus d'enfant, avait décidé d'appeler auprès de lui le fils de Denys, Apollocrate, et de l'instituer son héritier, comme le neveu de sa femme et le petit-fils de sa soeur. Mais déjà le soupçon de ses menées envahissait Dion et les femmes de sa maison ; en outre, des dénonciations venaient de toutes parts. Pourtant Dion, mécontent, à ce qu'il semble, de l'affaire d'Héraclide et regrettant toujours ce meurtre comme une tache imprimée à sa vie et à

---

<sup>102</sup> Allusion aux *Euménides* d'Eschyle. Les Erinyes sont vêtues de courtes tuniques, probablement noires, chaussées de bottes de chasse, ont des serpents dans leur cheveux, et d'ordinaire un fouet ou une torche à la main.

son activité, le sentait peser sur lui. Il se déclara prêt à subir plusieurs morts et à se livrer à qui voudrait le tuer, plutôt que de vivre en se gardant, non seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis. Callippe, voyant les femmes examiner l'affaire avec soin, prit peur. Il vint les trouver, nia le fait en pleurant, et se dit prêt à leur donner la garantie de sa fidélité qu'elles exigeraient. Elles lui demandèrent de prêter le grand serment. Voici en quoi il consiste. Celui qui doit jurer descend au temple des Législatrices<sup>103</sup>, où, après certaines cérémonies, il s'enveloppe de la robe de pourpre de la déesse<sup>104</sup>, et, prenant une torche allumée, prononce la formule. Callippe se moqua tellement des deux déesses qu'il attendit la fête de Coré, par laquelle il avait juré, pour perpétrer l'assassinat. Peut-être n'attachait-il aucune importance à cette coïncidence, puisque, de toute façon, la déesse devait être outragée, quel que fût le temps où l'initiateur immolerait l'initié.

LVII. Comme il y avait plusieurs personnes dans le complot, Dion et ses amis étant assis dans une pièce qui contenait quelques lits, certains conjurés cernèrent la maison à l'extérieur ; les autres se tenaient devant les portes et les fenêtres. Eux-mêmes, ceux qui devaient porter la main sur lui, des Zacynthiens<sup>105</sup>, se présentèrent sans épées, en simples tuniques<sup>106</sup>. En même temps que les uns, ayant fermé les portes, les occupaient, les autres, tombant sur Dion<sup>107</sup>, essayaient de l'étrangler et de l'écraser. Comme ils n'en venaient pas à bout, ils demandèrent une épée. Nul, du dedans, n'osait ouvrir les portes. Car, si les compagnons de Dion à l'intérieur étaient nombreux, chacun d'eux croyait qu'en le sacrifiant il assurerait son propre salut ; personne n'osait donc le secourir. Du temps s'écoula ; et enfin Lycon de Syracuse tendit par la fenêtre à l'un des Zacynthiens un poignard avec lequel ce misérable immola, comme une victime, Dion, dominé depuis longtemps et épouvanté. Aussitôt après on jeta en prison la

---

<sup>103</sup> En grec, Thesmophores. Ce sont Déméter et sa fille Perséphone, dite aussi Coré, la Jeune Fille.

<sup>104</sup> Sans doute Coré.

<sup>105</sup> Originaires d'une île de la mer Ionienne, sujette des Athéniens, aujourd'hui Zante.

<sup>106</sup> Afin de ne pas éveiller les soupçons. Les gens du palais, qui les connaissaient, les laissèrent entrer sans défiance, croyant qu'ils venaient rendre visite à Dion (Cornélius Népos, *Vie de Dion*, IX).

<sup>107</sup> Il était étendu sur un des lits de la pièce.

soeur de Dion avec sa femme, qui était enceinte. Il arriva à sa femme, accouchée dans de si malheureuses conditions, de mettre au monde, dans sa prison, un enfant mâle. Elles décidèrent de le nourrir plutôt que de l'abandonner et arrivèrent à obtenir la connivence des gardes, la situation de Callippe étant déjà difficile.

LVIII. Après le meurtre de Dion, Callippe eut d'abord la partie belle et fut maître de Syracuse. Il écrivit même, à ce sujet, à la ville d'Athènes, celle qu'après les dieux il devait le plus respecter et craindre, quand il venait de contracter une si grande souillure<sup>108</sup>. Mais, on a raison, semble-t-il, de dire de cette ville qu'elle produit les hommes les plus éminents en vertu, et en vice les pires, comme son terroir donne le meilleur miel<sup>109</sup> et la ciguë la plus foudroyante. Cependant Callippe ne resta pas longtemps un reproche vivant pour la Fortune et les dieux, qui paraissaient voir avec indifférence un homme acquérir, au prix d'un si grand crime, la souveraineté et le pouvoir. Il reçut bientôt sa juste punition. Car, ayant entrepris de conquérir Catane<sup>110</sup>, il perdit aussitôt Syracuse ; et l'on assure qu'il dit à cette occasion : « J'ai perdu une ville pour gagner une râpe à fromage<sup>111</sup> ». Il s'attaqua ensuite aux gens de Messine et perdit la moitié de ses soldats ; les meurtriers de Dion étaient au nombre des victimes. Puis, comme aucune ville ne voulait le recevoir en Sicile et qu'absolument tout le monde le haïssait et le rejetait, il occupa Reggio<sup>112</sup>. Là, dans un état misérable et ayant de la peine à nourrir ses mercenaires, il fut tué par Leptine et Polysperchon, qui employèrent, justement le poignard dont on dit que Dion avait été frappé. On le reconnut à ses dimensions, car il était court, comme ceux de Laconie, et d'un caractère artistique : le travail en était délicat et luxueux. Telle fut l'expiation de Callippe. Pour Aristomaque et Arété, quand elles furent tirées de prison, Icétas de Syracuse les accueillit.

---

<sup>108</sup> Il avait outragé, par un double sacrilège, les deux déesses protectrices d'Athènes, et patronnes des mystères d'Eleusis.

<sup>109</sup> Celui de l'Hymette.

<sup>110</sup> Catane, au pied de l'Etna, prise en 476 av. J.-C. par Hiéron Ier, qui en chassa les habitants et la nomma Etna. Après la mort de ce tyran, elle reprit son ancienne population et son ancien nom.

<sup>111</sup> Jeu de mots sur patané, râpe à fromage, que le peuple prononçait catané.

<sup>112</sup> Sur la côte ouest du Bruttium, à l'extrémité sud de la péninsule italique.

Il avait été l'un des amis de Dion et il parut d'abord les traiter de façon loyale et convenable. Puis, gagné par les ennemis de Dion, il équipa pour elles un vaisseau, sous couleur de les envoyer dans le Péloponnèse, mais il donna l'ordre de les égorger pendant la traversée et de les jeter à la mer. D'après une autre version, elles auraient été noyées encore vivantes, et le petit enfant avec elles. Mais Icétas aussi subit la juste punition de ses crimes. Lui-même, pris par Timoléon, fut mis à mort ; et les Syracusains massacrèrent en outre ses deux filles pour venger Dion, ce dont j'ai parlé en détail dans la *Vie de Timoléon*.

## PLUTARQUE

### PARALLÈLE ENTRE DION ET BRUTUS

Traduction Bernard Latzarus (1950)

I. Ces hommes ont eu bien des qualités, mais au premier chef celle d'être devenus très grands en partant de très petits commencements. Cet avantage est surtout éclatant chez Dion. Car il n'avait pas de rival, comme Brutus en trouva un en Cassius, homme qui, sous le rapport du mérite et de la gloire, n'offrait pas les mêmes garanties, mais qui, pour la guerre, n'apportait pas une moindre contribution en audace, en habileté et en activité. Et même quelques historiens attribuent à Cassius l'initiative totale du complot contre César, et prétendent faire de lui l'inspirateur de Brutus, qui serait resté inerte. Mais Dion, de même qu'il s'assura par ses propres moyens, des armes, des vaisseaux et une force militaire, s'acquittait aussi évidemment des amis et des collaborateurs pour son entreprise. Cependant Dion ne tira pas même, comme Brutus, des affaires et de la guerre richesse et influence ; au contraire, lui-même consacra sa richesse à la guerre, en dépensant, pour la liberté des citoyens, le viatique de son exil. En outre, Brutus et Cassius, alors qu'il n'était pas sûr, pour des exilés de Rome, de se tenir tranquilles, et, qu'au contraire, ils se trouvaient sous le coup d'une condamnation à mort et poursuivis, furent contraints de recourir à la guerre. S'ils abandonnèrent leurs personnes aux risques des armes, ils s'exposèrent pour eux-mêmes plutôt que pour les citoyens. Mais Dion, qui menait en exil une vie plus affranchie de crainte et pins agréable que le tyran qui l'avait banni, affronta de son plein gré un si grand péril pour sauver la Sicile.

II. Et de plus, ce n'était pas la même chose pour Syracuse d'être débarrassée de Denys que pour Rome de l'être de César. Denys ne niait même pas qu'il fût un tyran, et il avait accablé la Sicile d'une infinité de maux. Mais si la puissance de César, en se constituant, causa bien des embarras à l'opposition, elle se révéla, une fois celle-ci résignée et réduite, comme un titre et une apparence seulement. Il n'en sortit, en fait, aucun acte de cruauté, ni de tyrannie ; et il semble même que, la situation

exigeant un pouvoir unique, César ait été donné à Rome malade, comme un médecin très doux, par la divinité elle-même. Aussi, le peuple romain le regretta-t-il tout de suite, de façon à devenir sévère et inflexible pour ses meurtriers. Au contraire, les principaux griefs des citoyens contre Dion furent d'avoir laissé Denys s'échapper de Syracuse et de s'être refusé à laisser saper la tombe du tyran précédent.

III. Dans les actes de guerre pris en eux-mêmes, Dion fut un général irréprochable, appliquant, de façon excellente, ses propres plans et sachant réparer les échecs provenant d'autrui, de façon à redresser la situation.

Brutus, au contraire, semble avoir manqué de bon sens en affrontant le dernier combat, où il risquait le tout pour le tout. Après la défaite, il ne trouva pas le moyen de rétablir les affaires. Il se dédit et sacrifia ses espérances, sans même s'être raidi contre la Fortune autant que Pompée. Et cela, quand ses forces militaires lui offraient encore beaucoup de chances de succès et que sa flotte lui assurait la maîtrise de la mer. Mais le plus grave des reproches que l'on fasse à Brutus est celui-ci : sauvé par la grâce de César et ayant sauvé tous ceux de ses compagnons de captivité qu'il voulait, considéré par César comme un ami, et préféré par ce grand homme à beaucoup d'autres, il fut l'assassin de son sauveur. On ne saurait faire ce reproche à Dion ; bien au contraire. Étant le parent de Denys et son ami, il l'aidait à rétablir l'ordre et à sauvegarder l'État ; il attendit d'être exilé de sa patrie, lésé dans sa foi conjugale, et dépouillé de sa fortune, pour se jeter dans une guerre légale et juste, ce qu'il fit ouvertement. Mais peut-être cet avantage est-il le premier à se retourner contre lui. Car ce qui fait le principal titre de ces deux héros à l'estime, je veux dire la haine de la tyrannie et des méchants, est pur et sans mélange chez Brutus, puisque, sans avoir aucun grief personnel contre César, il a risqué sa vie pour la liberté commune. L'autre, s'il n'avait pas été lui-même victime d'injustices, n'eût pas fait la guerre, et on voit bien par les lettres de Platon<sup>113</sup> que, s'il a renversé Denys, c'est pour avoir été chassé de la cour, loin de l'abandonner volontairement. De plus, ce qui a fait de Brutus

---

<sup>113</sup> Notamment la lettre VII.

l'ami de Pompée, dont il était auparavant l'adversaire, et l'ennemi de César, c'est l'intérêt général il n'avait qu'une seule règle de la haine et de l'amitié : la justice. Quant à Dion, il fit plaisir à Denys et répara ses fautes en bien des occasions, tant que la faveur du tyran lui fut assurée ; mais, ayant perdu sa confiance, il se mit en colère et lui fit la guerre. Aussi même ses amis n'étaient ils pas absolument tranquilles sur ses intentions ; ne s'emparerait-il pas du pouvoir absolu en séduisant les citoyens par un titre plus engageant que celui de tyran ? Au contraire on pouvait entendre même les ennemis de Brutus dire que, seul des meurtriers ligés contre César, il ne se proposa, du commencement à la fin, qu'un seul but : rendre aux Romains leur Constitution traditionnelle.

IV. Il est vrai qu'en dehors même de ces considérations, la lutte contre Denys n'était sans doute pas analogue à la lutte contre César. Il n'y avait aucun des familiers de Denys qui ne méprisât ce tyran, dont les passe-temps ordinaires étaient le vin, les dés et les femmes. Mais se mettre dans l'esprit la chute de César, sans redouter le génie, le pouvoir et le bonheur d'un homme dont le nom seul empêchait de dormir les Rois des Parthes et de l'Inde, était d'une âme supérieure, à qui la crainte ne pouvait rien ôter de sa fierté. Aussi suffit-il de voir Dion en Sicile pour que, par dizaines de milliers, les révoltés se réunissent contre Denys. Mais la gloire de César, même tombé, soutenait encore le courage de ses amis, et son nom suffit à celui qui le prit pour faire aussitôt d'un enfant malhabile le premier des Romains : on eût dit un talisman suspendu à son cou comme préservatif contre la haine toute-puissante d'Antoine. On m'objectera que, si Dion chassa le tyran après de grands combats, Brutus tua César quand celui-ci était nu et sans défense. Mais c'était précisément un chef-d'oeuvre d'habileté et de stratégie que de surprendre sans garde et nu un homme entouré d'ordinaire de si grandes forces armées. Car Brutus ne le tua pas à l'improviste, ni seul, ni en tombant sur lui avec peu de monde. Il avait dès longtemps arrêté son plan, et il attaqua César avec beaucoup de complices, dont aucun ne le trahit. C'est donc que tout de suite il avait discerné les meilleurs, ou bien que le seul fait d'être choisis par lui donnait du courage

aux Romains honorés de sa confiance. Mais pour Dion, soit qu'un faux jugement l'eût fait se confier à des méchants, soit qu'en se servant d'eux il les eût rendus méchants, de bons qu'ils étalent, l'un et l'autre cas donnent une médiocre idée de son bon sens. Et Platon lui reproche<sup>114</sup> d'avoir choisi des amis tels qu'ils causèrent sa perte.

V. Quand Dion eut succombé, il ne surgit pas de vengeur pour lui. Brutus eut des ennemis pour lui faire des obsèques honorables, comme Antoine, et lui garder ses honneurs, comme César. Il avait une statue de bronze à Milan, ville de la Gaule Cisalpine. Par la suite, César la vit. Elle était ressemblante et artistement travaillée. Il passa outre ; puis il s'arrêta, et, au bout d'un moment, devant beaucoup de monde, il appela les magistrats pour leur dire : « Je prends votre ville en flagrant délit de rupture d'armistice, puisqu'elle garde mon ennemi chez elle. » Au début, comme de juste, ils se récriaient et se regardaient entre eux en se demandant de qui donc il voulait parler. Mais César se retourna vers la statue, et dit en fronçant le sourcil : « Et celui-là, qui était notre ennemi, ne trône-t-il pas ici ? » Plus interdits encore, ils gardaient le silence. Mais il sourit, félicita les Gaulois de rester fidèles à leurs amis même dans le malheur, et ordonna de laisser la statue en place.

---

<sup>114</sup> Dans une lettre perdue.